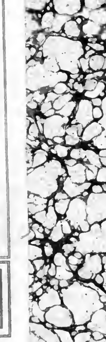
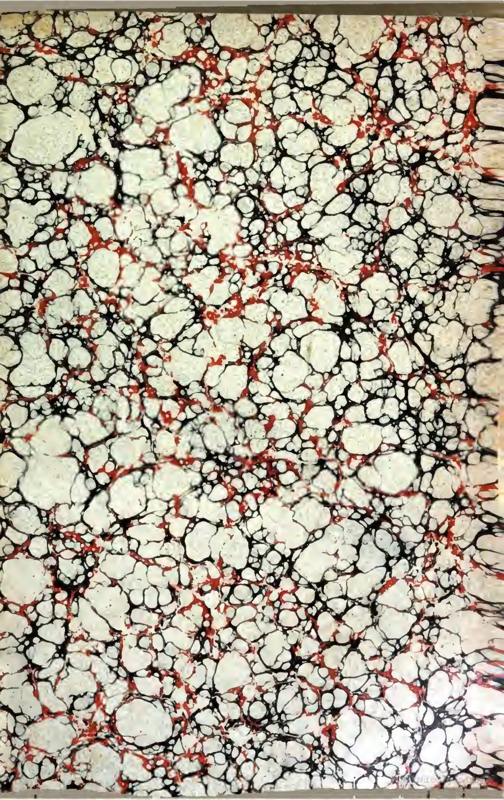

PALLI



· BIBLIOTECA ·
· LVCCHESI · PALLI ·





Zuolo

COLLECTION MICHEL LÉVY

ŒUVRES COMPLÈTES

D'ALEXANDRE DUMAS

ŒUVRES COMPLÈTES

D'ALEXANDRE DUMAS

PARUES DANS LA COLLECTION MICHEL LÉVY

Amaury	1
Ange Pitou	2
Ascanio	2
Aventures de John Davys	2
Les Baleiniers	2
Le Bâtard de Mauléon	3
Black	1
La Bouillie de la comtesse Berthe	1
La Boule de neige	1
Bric-à-Brac	2
Un Cadet de famille	3
Le Capitaine Pamphile	1
Le Capitaine Paul	1
Le Capitaine Richard	1
Catherine Blum	1
Causeries	2
Cécile	1
Charles le Téméraire	2
Le Chasseur de sauvagine	1
Le Château d'Eppstein	2
Le Chevalier d'Harmental	2
Le Chevalier de Maison-Rouge	2
La Colombe, Adam le Calabrais	1
Le Collier de la reine	3
Les Compagnons de Jéhu	3
Le Comte de Monte-Cristo	6
La Comtesse de Charny	6
La Comtesse de Salisbury	2
Les Confessions de la marquise	2
Conscience l'Innocent	2
La Dame de Monsoreau	3
La Dame de Volupté	2
Les Deux Diane	3
Les Deux reines	2
Dieu dispose	2
Les Drames de la mer	1
La Femme au collier de velours	1
Fernande	1
Une Fille du régent	1
Les Frères corses	1
Gabriel Lambert	1
Genle et France	1
Georges	1
Un Gil-Blas en Californie	1
La Guerre des femmes	2
Histoire d'un casse-noisette	1
L'Horoscope	1
Impressions de voyage — en Suisse	3
— Une Année à Florence	1
— L'Arabie Heureuse	3
— Les Bords du Rhin	2
— Le Capitaine Arena	1
Impressions de voyage. — De Paris à Cadix	2
— Quinze jours au Sinaï	1
— Le Speronare	2
— Le Véloce	2
Ingénue	2
Isabel de Bavière	2
Italiens et Flamands	2
Ivanhoe de W. Scott (*Traduction*)	2
Jane	1
Jehanne la Pucelle	1
Les Louves de Machecoul	3
Madame de Chamblay	2
La Maison de glace	2
Le Maître d'armes	1
Les Mariages du père Olifus	1
Les Médicis	1
Mes Mémoires	10
Mémoires de Garibaldi	2
Mémoires d'une aveugle	2
Mémoires d'un médecin (Balsamo)	5
Le Meneur de loups	1
Les Mille et un Fantômes	1
Les Mohicans de Paris	4
Les Morts vont vite	2
Napoléon	1
Une Nuit à Florence	1
Olympe de Clèves	3
Le Page du duc de Savoie	2
Le Pasteur d'Ashbourn	2
Pauline et Pascal Bruno	1
Le Père Gigogne	2
Le Père la Ruine	1
La Princesse Flora	1
Les Quarante-Cinq	3
La Reine Margot	2
La Route de Varennes	1
Le Salteador	1
Salvator	5
Souvenirs d'Antony	2
Les Stuarts	1
Sultanetta	1
Sylvandire	1
Le Testament de M. Chauvelin	1
Trois Maîtres	1
Les Trois Mousquetaires	2
Le Trou de l'enfer	1
La Tulipe noire	1
Le Vicomte de Bragelonne	6
La Vie au désert	2
Une Vie d'artiste	1
Vingt ans après	3

Clichy. — Impr. de Maurice Loignon et Cie, rue du Bac-d'Asnières, 12.

LES

DEUX REINES

SUITE ET FIN DES MÉMOIRES DE Mlle DE LUYNES

PUBLIÉS PAR

ALEXANDRE DUMAS

TOME DEUXIÈME



PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES ÉDITEURS
RUE VIVIENNE, 2 BIS, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15
A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1864

LES

DEUX REINES

I

Les années s'écoulèrent et peu de changements apparents se firent dans la cour d'Espagne. Nous retrouvons la reine à la fin de 1788 toujours aussi belle, plus belle, peut-être, mais triste, mais malheureuse, mais en butte à des persécutions intestines de tout genre. Elle n'avait point d'enfants. La santé du roi déclinait chaque jour. Sa raison même, quelquefois chancelante, laissait soupçonner un vice de nature chez ce prince si jeune encore et déjà si vieux. Tous les médecins de l'Europe, consultés, assurèrent qu'il pouvait avoir des enfants. C'était donc la faute de la reine. Et dès lors, toute indulgence, tout intérêt pour elle disparurent dans le cœur de la reine mère et des ministres.

Elle ne s'était point prêtée à leurs vues. Bien loin de profiter de son crédit pour diriger le roi dans le sens où ils désiraient le voir marcher, elle avait employé son pouvoir sur lui pour le ramener peu à peu à des idées moins excessives, pour lui faire voir la religion et la politique sous de nouveaux aspects, pour l'entraîner vers la France, en un mot. On ne tarda pas à s'en apercevoir, et, dès ce moment, on ne peut se le dissimuler, sa perte fut résolue.

Si le roi mourait sans héritiers, à qui laisserait-il ses couronnes ? A qui appartiendrait ce joyau magnifique? La maison d'Autriche ne voulait à aucun prix le laisser échapper, et Louis XIV n'abandonnait pas les droits que Monseigneur tenait de la reine Marie-Thérèse sa mère et de la reine Anne son aïeule.

Tous les yeux de l'Europe étaient fixés sur cette cour de Madrid, où une jeune reine vivait et souffrait. Son cœur ne combattait plus l'attrait qu'elle ressentait pour le duc d'Astorga; elle l'aimait, mais d'un amour aussi noble, aussi pur que celui qu'il ressentait lui-même. Pénétrée de ses devoirs de reine et de femme, elle veillait sur ses regards, sur ses paroles. Peut-être le duc savait-il qu'il était aimé; mais, assurément, ni un mot ni un geste de la reine ne l'en avaient pu convaincre.

Il avait gardé la même place et la même situation. Remplissant exactement sa charge, voyant la reine chaque jour, à chaque instant, il se contentait de ce bonheur, et ne se permettait point d'en rêver d'autre. Ni les supplications de sa famille, ni même les ordres du roi ne le décidèrent à se marier. Sa race ne devait point finir puisqu'il avait des cousins de son nom, et il ne se croyait pas obligé à autre chose envers la postérité. La reine elle-même lui dit un jour, avec le cœur brisé peut-être :

— Duc d'Astorga, le roi veut que vous vous mariiez, et, moi, je vous le demande.

— Madame, ma vie appartient à Votre Majesté et au roi son époux; mais mon cœur et mon bonheur sont à moi seul et je ne les engagerai point. Daignez me pardonner.

Depuis lors, elle ne lui en parla plus et ne se soucia probablement pas de lui en parler.

Il existe à Madrid une église célèbre par les pèlerinages qu'on y fait, où le roi et la reine vont quelquefois en grande pompe, soit pour rendre des actions de grâce, soit pour demander quelque faveur et faire des vœux magnifiques. Cette église est Notre-Dame d'Atocha.

Au moment où nous allons retrouver Marie-Louise, elle se disposait à partir avec le roi pour une de ces

pieuses visites. On avait persuadé à Charles II qu'une neuvaine pour supplier le Ciel d'envoyer un héritier de sa couronne, serait d'un bon effet dans le peuple. Il n'avait eu garde de refuser. Sa dévotion peu éclairée se rattachait à toutes ces pratiques.

La reine s'y soumettait sans espoir; elle ne pouvait croire à un miracle, et il fallait un miracle, selon elle, pour que cette union, stérile, cessât de l'être. Sa tristesse était grande; rien ne pouvait la distraire; elle vivait comme une machine; ses seuls moments de joie étaient les moments de solitude où elle pensait à la France et aussi à cet homme qui remplissait son cœur en dépit de tous ses efforts pour l'en chasser.

Elle priait de toute son âme, elle demandait à Dieu de la sauver d'elle-même, de lui continuer sa grâce et de lui envoyer la force; car ses épreuves étaient grandes et lourdes.

Ce jour où elle allait à Notre-Dame d'Atocha, la duchesse d'Albuquerque, qui était restée sa camarera-mayor, lui dit en entrant dans son cabinet :

— Madame, Votre Majesté va être bien heureuse! il nous arrive une illustre Française qu'elle a connue sans doute à la cour : la comtesse de Soissons.

— Ah! s'écria la reine, sans doute je l'ai connue, quoique fort peu; elle ne venait guère au Palais-Royal;

Madame ne l'aimait pas. Je crois, cependant, qu'elle a été des amies de ma mère. Madame lui attribuait de grandes fautes et même des crimes, j'espère qu'elle s'est trompée. Que vient-elle faire ici ?

— Voir sa sœur, madame la connétable, retirée du couvent depuis la mort de son mari, et dont la vocation s'est vite envolée.

— La recevra-t-on à la cour? Elle a été chassée de France, l'année même que je vins ici, à cause de cette histoire de poisons et du procès de la Voisin.

— On a reconnu qu'elle n'était pas coupable, et, si elle ne rentre pas, c'est à cause des exploits de monsieur son fils, le prince Eugène, devenu un grand ennemi du roi votre oncle, ainsi que Votre Majesté le sait bien.

— Nous verrons donc cette comtesse de Soissons. Je ne sais pourquoi je ne suis pas portée vers elle; c'est une prévention injuste, peut être; mais je me souviens toujours des conseils de Madame, nous répétant, dès qu'on prononçait son nom, que nous devions surtout l'éviter.

La cérémonie fut fort longue et fort belle ; le roi resta agenouillé plus d'une heure, les mains jointes, marmottant des patenôtres et répétant en latin des oraisons qu'il ne comprenait pas. La reine priait en

français et du fond du cœur. Au moment où elle sortait de l'église, reconduite en grande pompe par le clergé, suivant l'usage, elle passa près d'une femme assez grande, à l'air majestueux, avec des yeux magnifiques, une haute mine, des cheveux presque blancs, des dents superbes, vêtue de noir, avec un grand voile de veuve.

Cette femme, placée sur son passage, comme pour attirer son attention, la salua profondément, et d'une façon toute différente de celles qui l'entouraient. La reine la remarqua ; elle tressaillit et ne put retenir un mouvement de répulsion, lorsque ses habits la frôlèrent au passage. Il lui sembla qu'elle l'avait déjà vue, quoique dans un temps éloigné.

Cette dame salua aussi le roi, en personne qui se croit le droit d'être bien reçue. Lorsque l'on fut dans les carrosses, la duchesse d'Albuquerque demanda à Marie-Louise si elle avait reconnu la comtesse de Soissons.

— C'était donc elle?

— Oui, madame.

— Elle est bien changée, il me semble.

— Elle a beaucoup souffert, madame; on n'est pas accusée de pareilles infamies sans être mortellement atteinte.

— Elle ne me plaît pas, ajouta le roi.

— Vos Majestés la recevront-elles? Elle a réclamé cet honneur, et M. le comte de Mansfeld, ambassadeur d'Autriche, insiste fort pour qu'il ne lui soit pas refusé.

— Mais sans doute, nous la recevrons; c'est la mère du prince Eugène; elle habite ordinairement la ville de Bruxelles, où je n'ai pas entendu dire qu'elle ait causé de troubles. C'est, d'ailleurs, une dame de haute qualité et de grand mérite; ce qui ne m'empêchera pas de répéter qu'elle ne me plaît point.

— Parce qu'elle est à moitié Française, continua Nada. Il me semble qu'elle a racheté cette qualité et que le prince Eugène est en train de la lui faire pardonner.

— Enfin, nous la recevrons, et la reine en sera bien aise. Elles parleront leur jargon maudit, et elles se souviendront ensemble de leurs amis et de leurs fêtes.

La reine, depuis longtemps, ne répondait rien à de pareils discours, elle s'était résignée à les entendre.

Le lendemain, la comtesse de Soissons fit prendre les ordres de Leurs Majestés sur le moment où elles daigneraient l'admettre à leur baise-main. Elle arriverait conduite par le comte de Mansfeld, qui voulait la recommander d'une façon toute particulière à leurs

bontés comme une des meilleures amies de son maître.

Le roi répondit qu'il la verrait le matin, et la reine avant ou après lui, et puis ensemble.

— Madame la comtesse aura l'entrée des cabinets lorsqu'il lui plaira d'y venir, ajouta Charles II; nous ne pouvons pas moins faire pour l'amie du chef illustre de notre maison.

La reine était en même temps contente et fâchée; elle avait si rarement l'occasion de parler de la France comme elle le voulait! Cependant, la comtesse de Soissons n'était pas la personne qu'elle eût choisie pour se rappeler son pays et sa famille. La connétable, qui valait mieux que sa sœur, n'avait pourtant point excité en elle de sentiments bienveillants; elle avait peur de ces Mancini.

Une heure avant celle qui avait été fixée pour recevoir la comtesse, le roi entra chez la reine, assez pâle et suivi de Nada, le visage bouleversé. Les nains vivent peu; ils ne sont point faits comme nous et la caducité leur vient de bonne heure. Romulus et lui ne semblaient pas devoir arriver à l'âge ordinaire des hommes. Ils se ridaient et se cassaient fort, surtout Romulus, plus vieux et plus difforme.

Cette petite figure émue et blafarde frappa la reine, qui, tout de suite, lui demanda ce qu'il avait.

— Quelque folie avec Romulus, comme à l'ordinaire, répondit le roi. Ce n'est pas de cela qu'il s'agit, ma reine. Je viens te prévenir que nous ne recevrons pas la comtesse de Soissons.

— Et pourquoi ?

— Le conseil s'y oppose ; les princes étrangers n'ont aucun rang en Espagne ; elle voudra élever des prétentions que nous n'admettons point ; cela donnerait lieu à des difficultés. Il est préférable de ne la point recevoir.

La reine employait tout son pouvoir sur l'esprit de son mari pour le détacher de la ligue formée contre la France ; par moments, elle réussissait à dominer cet esprit hostile, elle espérait l'emporter sur les mauvaises influences dont le comte de Mansfeld était la principale ; elle ne put cacher sa joie en voyant son influence méconnue et sa protégée réduite à vivre loin de la cour.

La raison que donnait Charles II n'était pas plausible, cependant ; ce ne fut qu'un prétexte.

Depuis plusieurs mois, il lui arrivait des avis continuels, par des lettres sans signature, qu'on voulait empoisonner la reine. Il n'en avait tenu compte, les regardant comme des mensonges et des calomnies inventées pour jeter le trouble dans le palais et faire accuser des innocents. Ce matin-là, comme Nada sortait pour faire sa ronde habituelle chez les pauvres pro-

tégés de sa maîtresse, à qui il distribuait des secours de sa part, il rencontra une vieille femme française qui semblait le guetter et à qui il avait remis plusieurs fois des secours. Elle s'approcha aussi vite que son état d'infirmité le lui permettait.

— Dieu soit loué qui t'amène, mon bon petit protecteur! je veux aujourd'hui te rendre, ainsi qu'à ta maîtresse, le bien que vous m'avez fait. Voici une lettre pour le roi d'Espagne; remets-la-lui incontinent, toi qui le vois à toutes les heures, car cela presse. J'ignore ce que contient ce billet. Il m'a été confié par une inconnu qui m'a seulement dit, en me le donnant avec une pistole pour payer la commission :

« — Bonne femme, je remets entre tes mains la vie de la reine; que le roi ait ce papier à l'instant, je le répète; il est peut-être déjà trop tard. »

Le nain ne s'amusa pas à questionner la messagère, il savait où la rejoindre, et monta bien vite jusqu'à la chambre du roi, qu'il trouva seul avec son majordome-mayor, et auquel il raconta ce qui venait de lui arriver. Le roi prit la lettre avec plus d'empressement que de prudence, et y trouva ces mots :

« Sire,

» Celui qui écrit ces lignes est un humble ami,

un devoué serviteur; il trahit, en ce moment, un secret qui lui coûtera la vie, peut-être; mais il ne peut laisser accomplir un crime épouvantable sans essayer de l'empêcher. Votre Majesté va recevoir aujourd'hui une femme qui a empoisonné son mari, qui a empoisonné la mère de Sa Majesté la reine, et qui ne vient en Espagne que pour faire subir le même sort à la reine elle-même. Si elle met le pied au palais, votre auguste épouse est perdue. Vous pouvez m'en croire, je le sais; car j'ai vu le poison entre les mains de ceux qui doivent s'en servir.

» Que Votre Majesté me pardonne; qu'elle ne cherche point à me connaître, si elle ne veut me créer des ennemis trop forts pour le peu que je suis et qui me feraient expier mon indiscrétion en m'immolant à leur sûreté. Surtout que cette lettre ne soit pas lue par ceux qui vous entourent et vous servent le mieux en apparence. Le fidèle nain et le duc d'Astorga sont les seuls amis dévoués à l'infortunée princesse condamnée à mourir et qui mourra; car je ne serai pas toujours là pour vous avertir. »

Bien que le billet ne portât pas de signature, il était d'un style à inspirer la confiance. Les aventures de madame de Soissons étaient connues dans toute l'Europe. Son départ de France, la façon dont Louis XIV

l'avait chassée pour la sauver, peut-être, du dernier supplice, ne laissaient aucun doute sur une accusation aussi vraisemblable. Le roi n'hésita point : il aimait la reine et la seule pensée de la perdre le mettait au désespoir.

— Cette femme n'entrera pas ici, dit-il; et, quant à la reine, je la sauverai bien malgré eux ; je la prierai de ne manger ni boire quoi que ce soit, à moins que je n'y aie goûté; ils ne veulent pas me faire mourir, et, quand ils connaîtront cette précaution, ils y regarderont à deux fois.

Le prétexte pour ne pas recevoir madame de Soissons fut d'autant plus promptement trouvé, qu'il avait été agité le matin même dans le conseil. Le roi ne perdit pas de temps pour le faire signifier au comte de Mansfeld ; après quoi, il se rendit chez la reine, ainsi qu'on l'a vu.

Charles II croyait cette affaire terminée et le danger évité. Le lendemain, comme il sortait de l'office et se disposait à s'en aller avec la reine au couvent des Ursulines, le comte de Mansfeld se présenta; malgré le refus du roi, il insista pour être reçu, et cela de telle sorte, que le faible monarque ne trouva plus l'énergie nécessaire pour résister.

En entrant, le comte lui demanda d'un ton qui fri-

sait la menace à travers mille révérences, d'où venait l'injure faite à la recommandation de son souverain, et pourquoi la comtesse de Soissons n'avait pas été admise à l'honneur de saluer Leurs Majestés ainsi qu'elles l'avaient promis.

Le roi essaya son excuse; le comte ne l'interrompit point, mais il répondit ensuite qu'avec la meilleure volonté, il ne pouvait croire cette fable. Le mot était si hardi, que Charles II ne le comprit pas tout d'abord. Il ne le releva que comme une dénégation et non comme un démenti. L'ambassadeur reprit qu'il savait à quoi s'en tenir, mais que les choses ne pouvaient en rester là et qu'il regardait ce manque d'égards comme une rupture.

— J'ai mes ordres, ajouta-t-il.

— Eh bien, monsieur, nous ferons la guerre ! dit le roi avec une énergie qu'on ne lui connaissait point. Une guerre déclarée est souvent moins dangereuse que la trahison.

— Qu'est-ce à dire, sire ? reprit l'impétueux Allemand, dont le flegme national et diplomatique avait fait place à une exaltation orgueilleuse; faut-il prendre vos paroles au pied de la lettre?

— Monsieur l'ambassadeur, je suis le maître, au moins dans ma maison; j'y recevrai qui me plaira,

et je ne souffrirai pas qu'on m'y fasse la loi. Je le jure, et je vous prie de vous en souvenir.

Le comte n'en pouvait croire ses oreilles ; il ne soupçonnait pas la source de cette vaillance et la cherchait encore, lorsque le roi ajouta :

— Madame la comtesse de Soissons peut rester à Madrid, en Espagne, où il lui plaira d'habiter, je n'y mets aucune opposition; mais je ne la verrai pas et surtout elle ne verra pas la reine. Je rendrai compte directement à l'empereur des raisons qui m'ont fait agir. A présent, monsieur, laissez-moi et ne forcez plus la porte de mon cabinet pour de pareils motifs.

Il fallut sortir, mais dans quelle rage! mais comme la reine fut accusée d'une chose qui ne lui était pas même connue! Les griefs contre elle s'en augmentèrent. Madame de Soissons ne s'en laissa pas abattre comme l'ambassadeur.

— Ne vous inquiétez point, lui dit-elle, je réponds de tout; avant huit jours, je serai au palais de Madrid aussi maîtresse que le roi lui-même.

— Comment... ?

— C'est mon secret; seulement, ne me contrariez point, monsieur le comte. Laissez-moi faire.

Madame de Soissons se connaissait en intrigues. M. le comte de Mansfeld la laissa faire, en effet.

Le lendemain, la reine reçut la lettre suivante :

« Madame,

» Il vient un âge, dans la vie, où l'on n'existe plus que par le passé, surtout quand le passé fut beau et que le présent est triste. J'ai quitté la France, victime de la calomnie, j'ai perdu tous mes amis avec lesquels je pourrais me *souvenir*. Je suis venue en Espagne uniquement pour voir Votre Majesté, la fille d'une grande princesse avec qui ma jeunesse s'est passée, qui m'honorait de son amitié et que j'ai vue mourir, hélas! Peu de temps avant sa mort, j'ai reçu d'elle un dépôt que j'ai toujours conservé et que je ne puis remettre qu'à vous. Je connais la piété filiale de Votre Majesté et je suis sûre que son cœur, si pareil à celui de son illustre mère, recevra avec bonheur ces derniers gages de sa sollicitude.

» Je supplie Votre Majesté de ne point mettre entre nous les embarras d'une vaine étiquette; je ne demande aucun honneur, je n'en veux pas, je ne veux pas aller à la cour; le petit degré des filles de chambre est la meilleure entrée pour l'amitié, si Votre Majesté me permet ce mot.

» Ma famille doit tout à votre illustre maison, dont mon oncle fut le plus fidèle serviteur; la reconnais-

sance et le dévouement me font un devoir de me mettre à vos pieds. J'attends vos ordres et je compterai au nombre des beaux moments de ma vie celui où il me sera permis de vous présenter l'hommage de mon respect.

» COMTESSE DE SOISSONS. »

A la lecture e cette lettre, Marie-Louise sentit toutes ses préventions s'évanouir. On lui parlait au nom de sa mère ; la comtesse était malheureuse, calomniée, peut-être. Les soupçons de Madame n'épargnaient personne à la cour de France, elle n'aimait pas les Français. A moins que d'être Allemand, on ne trouvait pas grâce à ses yeux. Elle avait particulièrement en horreur les femmes soupçonnées de galanterie, et de galanterie avec le roi. La comtesse de Soissons était dans ce cas. Il fallait de l'indulgence, surtout pour ceux qui ont souffert. Et puis la reine parlerait de la France et de la cour avec une personne qui y avait joué un grand rôle ; depuis si longtemps, elle en était privée !

Le résultat de ces réflexions fut de supplier le roi qu'il l'autorisât à recevoir la comtesse. Il n'avait plus de prétexte à donner, puisque celle-ci se contentait des particuliers. D'ailleurs, Marie-Louise ne savait-elle pas la manière de tout obtenir de lui ? n'était-elle pas

maintenant la première dans son affection depuis la retraite de la reine mère. Elle se promit donc d'essayer d'abord, de réussir ensuite, et, dès qu'elle vit le roi, elle l'attaqua sur ce chapitre-là.

A sa grande surprise, elle le trouva cuirassé contre ses prières, contre son désir exprimé très-vivement. Il lui résista en face, ajoutant même qu'elle n'eût plus à l'entretenir à ce sujet, parce que son parti était pris irrévocablement. Ce qui l'étonna davantage, c'est que Nada, ordinairement si désireux de lui complaire, insista fortement pour que la reine renonçât à une insistance si naturelle.

— Toi aussi, Nada, tu veux me contrarier !

— Ah! madame, madame, si le roi consentait à ce que vous me demandez, je me jetterais à ses genoux pour qu'il ne le fît point.

— Et quel danger, quel péril y a-t-il donc pour moi à recevoir la comtesse de Soissons? Arrive-t-elle donc ici avec un arsenal? Ne verra-t-on pas ses pistolets, ses canons et ses poignards? D'ailleurs, la recevrais-je seule? n'aurais-je personne pour me défendre?

— Il est d'autres armes que le poignard, madame.

— Le poison! on craint qu'elle ne m'empoisonne? Fermez donc mes cuisines, empêchez-la d'y pénétrer. En me parlant de ma mère, en me remettant ce

qu'elle a conservé d'elle, va-t-elle me donner la mort?

— Madame Henriette est-elle morte après un repas, madame?

— Nada, Nada, tu es un mauvais prophète, un prophète de malheur. C'est toi qui as mis dans la tête du roi cette fantaisie de crainte. Sire, je vous en prie, ne le croyez pas. Ce sont des folies. M'empoisonner, moi! Pour quoi faire? On m'a écrit vingt fois pour m'en menacer, je n'ai pas même lu ces belles épîtres.

La reine passa plus d'une heure à supplier Charles II, qui, après bien des difficultés, se laissa vaincre, toujours avec la condition expresse qu'elle ne boirait ni ne mangerait quoi que ce fût, sans qu'il y eût goûté avant elle.

— Ah! sire, s'écria le nain, ce n'est pas une sûreté encore : dans mon pays, on empoisonne avec des gants, avec des senteurs, avec mille et mille objets; vous n'êtes pas suffisamment à l'abri, il faudrait ne pas quitter la reine d'une minute; me le permettez-vous?

Marie-Louise fut touchée de l'attachement de ce pauvre nain ; elle lui permit de rester près d'elle quand la comtesse serait là, même en présence du roi. Il jura qu'il ne la perdrait pas de vue et que, lui présent, elle ne toucherait pas un seul objet appartenant à la reine.

— Je la tuerai plutôt! ajouta-t-il en brandissant son petit sabre.

Le roi s'en moqua; la reine sentit qu'elle allait pleurer; elle était si peu accoutumée maintenant à l'affection!

Le lendemain, la comtesse de Soissons parut : elle n'était plus jeune, elle n'avait jamais été belle, et cependant, elle avait eu mille charmes et mille amants. Grande, assez maigre, avec des yeux noirs, la peau brune, elle avait un feu voilé dans le regard qui semblait la foudre derrière un nuage. Ses bras et ses mains étaient restés beaux, elle les montrait avec prétention; elle avait de l'esprit, du plus fin, du plus amusant et du meilleur; elle tenait beaucoup de son frère le duc de Nevers, sous ce rapport. Elle avait de plus que lui un esprit de conduite et d'intrigue qui manqua à toutes les Mancini. Passionnée, sans être folle à la manière de madame Colonna et de madame de Mazarin, elle avait, comme elles, le goût des aventures, et la vie de toutes ces nièces de Mazarin ne ressemble à aucune autre.

Elle arriva sans embarras, avec une parfaite mesure, ni comblée ni honteuse, comme si elle eût occupé sa place dans l'hôtel de Soissons et qu'elle fût faite pour aller de pair avec toutes les couronnes. Le roi et la reine étaient ensemble, avec la camarera-mayor, le duc d'Astorga et toute la maison de la reine; le roi n'avait

avec lui que son majordome-mayor. Nada, dans ses plus beaux habits, se tenait près de sa maîtresse, tandis que Romulus s'était jeté aux pieds de son maître comme un chien favori.

— Enfin, madame ! il m'est permis de vous offrir tous mes respects et tous mes dévouements.

Elle baisa la main de la reine, qui ne la laissa pas s'agenouiller, bien qu'elle en fit le geste.

— C'est pour moi une joie, répondit la princesse, une joie véritable que de vous voir, madame, croyez-le bien.

Madame de Soissons la regarda avec une familiarité respectueuse et continua d'un ton attendri :

— Vous êtes bien belle, madame ! plus belle que la belle madame Henriette, que j'aimais tant, et vous êtes tout aussi charmante.

Il paraît que c'était vrai, et il n'y a qu'une voix là-dessus parmi ceux qui l'ont connue.

La comtesse savait son monde, elle ne se laissait pas déconcerter facilement, et ne fit pas semblant de remarquer la froideur de Charles II. Elle dirigea la conversation, la mit sur les sujets dont le roi devait être le plus occupé et parvint en quelques instants à captiver son attention ; la persuasion découla de ses lèvres, les préventions s'effacèrent, et tout le monde fut séduit, excepté Nada et le duc d'Astorga, néanmoins.

Celui-ci crut remarquer un signe imperceptible d'intelligence entre la comtesse et le père Sulpicio ; soit que l'un des deux se fût aperçu de son attention ou par tout autre motif, ce signe ne se renouvela plus.

L'audience fut assez longue, elle eût duré davantage si l'heure du dîner ne fût arrivée. Le roi engagea madame de Soissons à revenir dans les cabinets et lui témoigna quelques regrets de ne pouvoir la recevoir à la cour.

— Ah! sire, ne m'en parlez pas, je suis trop heureuse de voir Vos Majestés chez elles, et d'être débarrassée de la cérémonie et de l'étiquette. Pardonnez-moi d'en parler ainsi, mais la cour d'Espagne est connue pour la sévérité et la dignité de ses manières. J'ai perdu l'habitude des cercles et de la représentation, J'y serais bien empêchée.

— Cependant, madame, s'il faut en croire la renommée, le duc de Parme tenait une brillante cour à Bruxelles, et vous en étiez la reine.

La comtesse ne put retenir un sourire.

— A mon âge, sire, on n'est plus reine que lorsqu'on porte une couronne. Il est vrai que le prince de Parme a montré quelque bienveillance à une exilée ; mais le reste n'est qu'une folie dont on s'est amusé à s'armer contre moi, comme si une vieille femme pouvait séduire un puissant prince.

Il n'en était pas moins vrai que le prince de Parme, gouverneur des Pays-Bas, s'était beaucoup occupé d'elle et qu'en vraie Mancini, celle ne l'avait pas repoussé.

Lorsque la comtesse fut partie, Charles II dit à la reine :

— Tu avais raison, Marie-Louise, ce sont des calomnies. La comtesse de Soissons ne me paraît pas capable des crimes dont on l'accuse, et je n'y crois point. Cependant, comme il ne faut jamais négliger les avis, tu te rappelleras la promesse que tu m'as faite et tu te défieras de ses dragées. Elle a trop connu la Voisin.

La reine se mit à rire ; elle n'avait eu contre la Mancini que des préventions d'enfance et elles s'étaient promptement effacées devant l'adresse et le savoir-faire d'une pareille femme.

La comtesse lui avait remis, en effet, le portrait de madame Henriette et quelques lettres assez importantes de cette princesse au comte de Guiche et au marquis de Vardes, qui, tous les deux, s'il faut en croire les vieux courtisans, avaient eu part à ses bonnes grâces. Madame de Soissons, dont la passion pour le marquis de Vardes n'était ignorée de personne, n'avait jamais pardonné à Madame les attentions et les soins de ce seigneur pour elle. De là mille intrigues qui ne sont pas de mon sujet, de là sa mort horrible et prématurée.

La reine ne savait tout cela que très-imparfaitement. Son âge ne lui avait pas permis d'en être instruite par elle-même et personne ne s'était chargé de le lui raconter, si ce n'est la seconde Madame; encore lui avait-elle laissé, on l'a vu, plus que des doutes à cet égard.

La comtesse de Soissons avait promis de revenir bientôt et l'on se disposa à la bien recevoir.

II

Elle revint, en effet, et promptement. Le roi était à l'Escurial. Elle demanda à être introduite chez la reine, et celle-ci s'empressa de lui faire dire qu'elle l'attendait. Nada s'était établi à son poste, au grand déplaisir de la comtesse, qui voulait causer seule avec la reine et s'insinuer dans sa confiance; elle essaya de s'en débarrasser par des compliments d'abord, par des sarcasmes ensuite.

La reine riait de tout cela. Mais Nada ne riait pas et n'eût pas lâché d'une semelle.

— Ce nain est toujours près de vous, madame?

— Toujours!

— Prenez garde! La reine Marie-Thérèse, votre auguste tante, a eu une vilaine histoire pour un nain.

— La reine Marie-Thérèse, madame, une sainte !

— Ceci n'attaque point sa sainteté. Elle n'a jamais été effleurée, même par la calomnie. Seulement, ces avortons ne sont point tant à regarder pour une jeune reine. Marie-Thérèse en avait amené un d'Espagne, elle l'aimait fort et le tenait près d'elle assidûment; ce nain était More. Elle est accouchée d'une Moresque que j'ai vue à Moret, dans la forêt de Fontainebleau; on la tient religieuse dans ce couvent, où l'on paye pour elle une grosse pension.

— Cela ne m'arrivera point, dit la reine en soupirant.

Madame de Soissons s'engageait sur un terrain brûlant; elle ne voulut pas laisser échapper cette occasion et se décida à passer outre, malgré la présence du nain, qui représentait pour elle un chien hargneux prêt à défendre sa maîtresse. Elle n'avait d'autre but que d'obtenir une confiance entière, et, pour cela, il fallait entrer dans les idées de la reine, il fallait plaindre ses douleurs, et, pour la plaindre, elle devait d'abord la bien connaître.

— Ah! oui, dit-elle, Votre Majesté n'a point d'enfants.

— Non, madame, je n'ai pas d'enfants, et c'est là le malheur de ma vie.

— A votre âge, madame, à celui du roi, faut-il donc désespérer ?

— Lorsqu'elle a pour mari le dernier prince d'une grande et illustre race, madame, le premier devoir d'une princesse est de lui donner des héritiers. Si Dieu le lui refuse, elle n'est plus bonne à rien en ce monde. elle doit disparaître, et la mort est pour elle un bienfait.

— La mort à vingt-cinq ans! Votre Majesté a de tristes idées.

— Peut-on en avoir de gaies dans ce pays et dans ce palais? Vous ne connaissez pas la cour d'Espagne. La jeunesse, la gaieté, les espérances, tout s'épuise vite ici. L'ennui est le premier souverain de ce pays si vanté. Lorsqu'une reine d'Espagne n'est pas mère, il faut qu'elle soit dévote; Dieu ou la maternité, il n'y a pas un troisième parti.

— Peut-être, répliqua madame de Soissons en souriant.

— Et lequel?

— L'Espagne fourmille de beaux et élégants cavaliers, chevaleresques et magnifiques, et la galanterie...

— Madame, interrompit Marie-Louise, vous ne connaissez ni moi ni l'Espagne, on le voit. Brisons là, je vous prie, et faites vous instruire de nos habitudes, si vous tenez à vous bien trouver chez nous.

Madame de Soissons ne s'attendait pas à une pareille

réponse. Elle comprit qu'elle avait fait fausse route, qu'elle avait attaqué trop tôt un cœur défendu par une grande innocence et aussi peut-être par une véritable passion. Ces deux conditions, cependant, ne lui semblaient pas devoir s'allier. Elle n'était point faite pour comprendre l'amour sublime et chaste que la reine et d'Astorga éprouvaient l'un pour l'autre. Bien qu'elle en eût entendu parler, elle n'y croyait pas. Pour elle, le duc était un adroit séducteur, et la reine une de ces Agnès instruites qui pèchent volontiers en feignant d'ignorer la faute.

Cet amour servait les projets de l'Autriche. Si la reine eût été moins vertueuse, peut-être ne serait-elle point morte si jeune; c'est du moins ma conviction et celle de toutes les personnes à qui ces intrigues ont été connues.

Madame de Soissons trouva bien vite une excuse. Elle détourna le discours par une transition adroite sur la France, sur Monseigneur, sur le désir de madame Henriette, lorsqu'ils étaient enfants tous les deux, de les marier, et sur ce que le roi aurait bien mieux fait, certainement, de suivre ce projet de famille.

— Une telle alliance eût été bien plus goûtée. Madame la dauphine, malgré ses admirables qualités, ne connaît pas la France comme une princesse de notre illustre maison de Bourbon, née chez nous; je dis chez

nous, madame, parce que je suis devenue Française; je ne me connais pas d'autre pays que celui où j'ai passé mes plus beaux jours. C'est le seul que j'aime, le seul que je regretterai toute ma vie. Oh! la France! la France! quand on l'a quittée, madame, on ne se console jamais.

La reine, pour toute réponse, leva les yeux vers le ciel; ils étaient baignés de larmes. Cependant elle aimait l'Espagne depuis qu'elle aimait d'Astorga. Cette passion, devenue le premier sentiment de son cœur, lui avait fait oublier ses regrets et trouver une patrie dans la patrie de l'homme qu'elle adorait. Il fallait cette évocation de son pays par une exilée comme elle, pour le lui rappeler et pour faire repasser devant ses yeux les images fugitives de son enfance, de ses premiers sentiments.

Elle revit en une seconde, devant elle, les beaux lieux qu'elle ne devait plus revoir jamais. Elle se rappela son père, ses sœurs, son jeune frère, Monseigneur, qui l'avait si vite abandonnée parce qu'il n'avait pas eu le courage de défendre sa parole, et son cœur se brisa devant ces souvenirs.

— Ah! madame, s'écria-t-elle, vous y pouvez retourner; moi, je n'y retournerai plus.

— Non, madame, je n'y retournerai pas; je suis,

comme vous, bannie; nous avons toutes deux notre exil à subir : vous sur le trône, moi dans ma condition, que beaucoup envient et que bien peu connaissent. Ah! je suis bien malheureuse!

La comtesse pleura! Le nain ouvrait ses petits yeux et les écarquillait sans pouvoir se rendre compte de cette singulière conversation. Il se demandait à son tour s'il n'avait pas méconnu cette femme si sensible. Un mot qui lui échappa, un regard, un éclair, rendit à Nada tous ses doutes.

— Louis XIV est un ingrat, il oublie tout; mais je n'oublie pas.

La vengeance respirait dans ce peu de mots. Et, si le roi eût vu en ce moment la mère du prince Eugène, il se fût mieux expliqué peut-être la haine précoce que celui-ci lui avait toujours portée.

La glace fut rompue depuis ce moment et une sorte de particulier intime s'établit entre la reine et madame de Soissons. Elles restèrent ce jour-là plus de deux heures ensemble, et Marie-Louise fut entourée de mille replis auxquels une plus habile qu'elle aurait été prise. La comtesse se montra tour à tour bonne mère, tendre amie, sœur dévouée, sujette fidèle, épouse pleine de regrets. Elle se montra surtout femme d'esprit, femme d'une haute finesse et dont la connaissance

des choses humaines étaient achetées par l'expérience.

Elle sut flatter la reine par le cœur, sans retomber dans la faute de porter une main profane sur un amour qui était pour Marie-Louise l'arche sainte. Lorsqu'elles se quittèrent, le dernier mot de madame de Soissons fut celui-ci :

— En parlant à Votre Majesté, madame, il me semble que je vois, que j'entends votre tant regrettée mère ; vous me la rappelez de plus en plus.

Quand le roi revint, il n'entendit que le nom de la comtesse répété de tous les côtés. Les ministres, stimulés par M. de Mansfeld, lui vantèrent son crédit sur l'empereur, dont son fils conduisait les armées. La reine lui jura qu'elle était en même temps la meilleure et la plus aimable des femmes. Nada ajouta que, si cela n'était pas vrai, c'était assurément la femme la plus horrible et la plus scélérate.

La duchesse d'Albuquerque vanta sa parfaite connaissance des usages de toutes les cours et la mesure parfaite avec laquelle elle rendait à chacun ce qui lui était dû.

Le duc d'Astorga, seul, garda le silence. Un instinct qu'il ne pouvait dominer l'éloigna de cette étrangère qui rappelait à la reine ce pays de son enfance, dont son amour avait triomphé. Il était jaloux de ses regrets, il eût voulu lui créer sa nouvelle patrie

assez belle pour qu'elle oubliât sa patrie et qu'elle ne s'en souvint jamais.

Charles II répondit à ces éloges qu'il reverrait madame de Soissons, qu'il allait emmener la reine pour quelques jours à l'Escurial, où il avait voué une neuveine dans le but d'avoir des enfants, et que, pendant ce séjour, la nièce de Mazarin pourrait se présenter à ses particuliers avec plus de facilité encore qu'à Madrid, où Leurs Majestés étaient bien moins libres.

En deux visites seulement, cette femme avait triomphé des impressions défavorables. Elle avait conquis la position.

— Eh bien, dit-elle à M. de Mansfeld, ai-je bien réussi ? Avez-vous confiance en moi ?

— C'est affaire à vous, madame !

IV

Depuis cette dernière conversation, depuis que la comtesse l'avait intéressée à ses afflictions de cœur, la reine avait oublié ses préventions et ses craintes. Elle parvint à faire partager au roi ses impressions et à lui persuader qu'on les avait trompés sur le compte d'Olympe de Mancini.

— Elle était certainement l'amie de ma mère ; elle m'a raconté des choses d'intimité avec elle qui me l'ont bien montré et qui ne me laissent pas de doute. Elle m'aime parce qu'elle a aimé ma mère. N'est-ce pas naturel ? Non, elle n'est pas capable de nous tromper.

Nada secouait la tête, en assurant que son regard faux ne lui disait rien de bon.

Peu à peu, la comtesse s'insinua dans le particulier le plus intime de la reine, qui ne parlait que d'elle, ne voyait que par elle et ne faisait rien sans la consulter. Le roi était moins séduit. Souvent, lorsqu'il trouvait madame de Soissons chez Marie-Louise, il lui échappait un mouvement de contrariété.

— Encore cette femme, toujours cette femme ! disait-il.

Son humeur devenait de plus en plus farouche. Il se plaignait de tous ceux qui l'entouraient, restait quelquefois des journées entières enfermé sans admettre personne, pas même la reine. Sa santé, au lieu de s'améliorer, dépérissait chaque jour de plus en plus. Les médecins s'en inquiétaient, et, un matin, madame de Soissons arriva chez la reine avec l'air sombre, le regard enflammé, comme une personne enchantée de porter une mauvaise nouvelle et qui veut cacher sa joie sous une tristesse.

Marie-Louise ne pouvait manquer de s'en apercevoir. Elle l'interrogea vivement.

— Ce que j'ai, madame, vous me le demandez! je désirerais pourtant ne point vous le dire, car l'idée de vous affliger est affreuse.

— C'est moi qui cause votre souci, madame? Ne vous en épouvantez point. Depuis neuf ans que je souffre, j'y suis accoutumée, et je puis tout supporter. Qu'y a-t-il?

— Vous exigez que je vous l'apprenne?

— Je l'exige absolument.

— C'est que...

— J'écoute, parlez.

— Il s'agit du roi, madame.

— Qu'a-t-il fait?

— Il est bien malade, plus malade qu'on ne pense.

— Qui vous l'a dit?

— Le comte de Mansfeld, prévenu par les médecins.

— Sa vie serait-elle en danger?

— Non pas en danger pressant, je suppose; mais....

— Mais?... Achevez donc!

— Sa raison...

— Quoi! il est menacé de devenir fou?

— Votre Majesté est-elle donc la seule à s'en apercevoir?

— Ah! mon Dieu! que deviendrai-je? Que deviendra l'Espagne! s'écria Louise d'Orléans en levant les bras au ciel.

— Ah! oui, que deviendra l'Espagne? Le roi fou, c'est bien pis que le roi mort; et celui-ci n'a pas d'héritiers, et sa succession magnifique sera le point de mire de tous les princes de l'Europe; on se la disputera, on s'en arrachera les lambeaux. Pauvre Espagne! qui la défendra contre ces loups dévorants?

— Moi, madame, si Dieu me prête vie et santé, s'écria la jeune reine; moi, la reine, moi, la femme de ce pauvre jeune souverain que personne n'aimerait si je ne l'aimais pas! Je ferai, je saurai faire ce qu'il aurait fait lui-même. Je porterai haut et ferme le pennon royal et je montrerai à l'Europe qu'une fille de la maison de Bourbon sait tenir sa place dans l'équilibre du monde.

— Quoi! madame, vous défendriez l'Espagne contre votre pays? Vous soutiendriez la guerre contre votre illustre oncle?

La reine changea de visage, mais elle reprit avec fermeté :

— Oui, madame, je le ferais. J'aime ma patrie, ma belle France, je la regretterai jusqu'à mon dernier jour; j'aime ma famille; mais j'ai accepté un grand

devoir et je veux le remplir ; je ne suis plus Française, je suis Espagnole ; je ne suis plus Marie-Louise d'Orléans, je suis la femme de Charles II malade, incapable de soutenir cette couronne que je partage avec lui. Je la soutiendrai seule, puisqu'il le faut.

Hélas ! en parlant ainsi, la pauvre reine pensait certainement au duc d'Astorga, bien plus encore qu'à Charles II. Elle adoptait l'Espagne parce qu'il était Espagnol, elle voulait être grande à ses yeux avant tout pour être plus aimée. L'amour est toujours le maître et le dominateur de notre vie, et l'on doit s'en prendre à lui de nos fautes, de nos crimes, quelquefois, comme de nos grandes actions. Lorsqu'il est éteint, lorsqu'il ne reste d'autre mobile que des passions basses ou dangereuses, où nous conduisent-elles et que devenons-nous ?

Bien que la reine n'eût fait aucune confidence à sa nouvelle amie, celle-ci avait trop d'intérêt à tout savoir, elle était trop rusée pour ne pas avoir vu et deviné. Elle connaissait la passion du duc pour Marie-Louise ; l'Europe entière la connaissait comme elle ; le mérite extraordinaire de ce seigneur, ses avantages, le malheur même de cette pauvre exilée jetée aux bras d'un moribond, d'un insensé, sans protecteur et sans amis, tout indiquait à cette personne fine et

usagée que la reine n'avait pas dû rester insensible à tant de raisons de plaire.

Elle avait essayé souvent d'arracher un aveu que toute son adresse n'avait pas obtenu, non que Marie-Louise se défiât d'elle ; mais ce sentiment chaste et pur était dans son cœur comme dans un sanctuaire, où nul œil humain ne devait pénétrer ; nul regard profane ne devait souiller cette noble affection, connue seulement de Dieu, des anges et de *lui*.

En ce moment, madame de Soissons ne doutait plus, si elle avait pu douter encore. Elle avait placé la conversation sur un terrain qu'elle voulait exploiter jusqu'au bout. Les réponses de la reine étaient pour elle d'une grande importance ; ses explications, ses vues politiques allaient sans doute décider de son sort. Madame de Soissons poursuivit donc, sans s'arrêter à ce qui l'eût si vivement intéressée en tout autre circonstance :

— Ces sentiments sont bien d'une souveraine, madame ; ils vous honorent et ne m'étonnent pas ; je reconnais votre grande race. Cependant, je ne vous croyais pas aussi détachée de vos souvenirs et des liens de votre enfance. C'est très-beau, très-généreux ; j'en ferai part à des gens qui ne le croient pas. Et cela vous servira plus que vous ne le pensez.

— Ah! madame, il ne s'agit pas de mon intérêt, il s'agit de mon devoir.

— Quand l'un et l'autre se concilient, c'est bien meilleur encore, madame. Puisque nous sommes sur ce chapitre-là, permettez-moi de le poursuivre; il m'intéresse au plus haut degré, car il vous touche. L'Espagne n'aura bientôt plus de roi, ou du moins il ne lui restera plus qu'un fantôme de roi. Et c'est un grand événement pour l'Europe, pour le monde. Ces vastes domaines ont besoin d'un maître, et il faut songer à lui en trouver un. Charles II est encore capable de dicter ses volontés à cet égard. Quelles sont-elles?... Les connaissez-vous?...

— Non, madame, et je ne crois pas qu'il y ait encore sérieusement pensé. Il n'approfondit pas sa situation. Il espère avoir des enfants, et il compte leur laisser après lui ses royaumes.

— Le roi n'aura point d'enfants, madame.

— Qui le sait? Les miracles arrivent, et ce ne serait pas un miracle que de voir un homme de vingt-sept ans et une femme de vingt-cinq avoir des enfants après huit ans de mariage.

— Ne vous abusez pas, madame, ce miracle ne se fera pas; lors même que vous multiplieriez les pèlerinages à Notre-dame d'Atocha.

— C'est entre les mains de Dieu, madame.

— Il faut donc penser à une autre hypothèse. Il faut donc commencer votre rôle de tutrice et de gouvernante, madame, en disant la vérité au roi.

— Ce serait une cruauté.

— En politique, il n'y a pas de cruauté, ou plutôt la cruauté s'appelle la nécessité, et on ne l'écarte point suivant la fantaisie. Le temps presse, et vous devez prendre un parti.

— Hélas! madame, que me proposez-vous?

— Ce que vous avez accepté vous-même, une lourde tâche, c'est vrai, mais non pas au-dessus de vos forces, j'en suis convaincue. Croyez-moi, madame, il vous reste de longues années à vivre et un beau rôle à jouer. C'est une amie qui vous parle. Écoutez mon conseil. Prenez en main les rênes du gouvernement, jouez franc jeu avec l'Autriche. Le comte de Mansfeld est un habile homme, tout à vos ordres et disposé à vous servir. C'est à vous de prononcer. Votre sort dépend de vous seule. Vous vous rappellerez un jour ce que je vous dis en ce moment.

— Que dois-je faire? que voulez-vous? Aussi bien, je le vois, vous avez une mission près de moi, et il faut s'expliquer franchement.

— C'est ainsi que j'aime à vous voir! Comme vous le

dites, madame, jouons cartes sur table, et vous me répondrez ensuite. Il importe que le roi fasse un testament.

— A son âge!

— Un homme qui ne peut vivre n'a pas d'âge, madame. Le roi a cent ans. Personne, excepté vous, ne peut le lui dire. Le lui direz-vous?

— C'est une bien cruelle mission que vous m'imposez, madame; cependant, si c'est pour le bien de l'Espagne, je le lui dirai.

— Quand?

— Après l'avoir préparé quelques jours, si je ne veux pas le tuer, madame.

— Et pour qui le roi fera-t-il un testament? qui sera son héritier?

— Il y a plusieurs prétendants, madame, vous ne l'ignorez pas...

Parmi lesquels deux principaux, ajouta la comtesse de Soissons en regardant fixement la reine. Un archiduc, fils de Sa Majesté l'empereur, et un des fils de Monseigneur, votre auguste cousin.

— Oui, madame.

— Pour lequel penche votre Majesté?

— Pour celui qui a le plus de droits.

— Et quel est-il?

— Je ne sais. Je n'ai pas étudié la question; elle es

difficile. J'ai besoin des lumières des autres pour la résoudre.

— La maison d'Autriche gouverne l'Espagne depuis longtemps, c'est un droit acquis.

— Oui, madame; mais la maison de France a pris des reines en Espagne. Ma grand-mère Anne était Espagnole; ma tante Marie-Thérèse était Espagnole. Les héritiers directs, par les femmes, sont aussi bien les Bourbons de France que les empereurs d'Allemagne. Ce droit est le même à mes yeux.

— Vous le croyez, madame?

— Maintenant, il reste à examiner les raisons de convenances, les liaisons, les tendances politiques. C'est là une grave question, ainsi que nous le disions tout à l'heure, et je ne me charge pas de la résoudre sans l'étudier.

— Vous ne parlez pas de la renonciation de Louis XIV; c'est pourtant un fait concluant.

— Louis XIII n'a pas renoncé, il me semble?

— Qu'importe la renonciation en ce moment?... C'est la raison d'État qu'il faut consulter, et la raison d'État est pour la maison d'Autriche.

— Je ne me prononcerai pas si promptement.

— Prenez garde, madame, prenez garde, je vous en conjure.

La reine regarda madame de Soissons d'un air étonné. Ces mots contenaient en même temps une menace et un avertissement. Elle ne se rendit pas compte de l'impression qu'elle ressentait, mais un froid mortel passa dans ses veines. Elle pâlit et resta quelques instants sans parler.

— Madame, continua la comtesse, vous savez mon attachement pour vous. Vous savez combien j'aimais votre pauvre mère, combien j'ai pleuré sa mort. Elle fut enlevée à l'amour d'une cour idolâtre. Elle périt en quelques heures, parce qu'elle avait auprès de son mari des ennemis mortels, parce qu'elle gênait la maison de Lorraine et les favoris. Rappelez-vous cette mort, elle fut bien frappante et bien malheureuse. Il est si cruel de mourir à vingt-sept ans !

Marie-Louise trembla jusqu'à la moelle des os. Le regard de madame de Soissons, ce souvenir évoqué de sa mère portèrent le trouble dans son cœur. Elle sentit comme un danger qu'elle ne voyait pas et dont elle était entourée. Il lui semblait que tout craquait sous ses pas, que l'air lui manquait. Ce fut une sensation horrible. J'ai vu une lettre d'elle à la reine de Sardaigne où elle racontait cette scène avec un pinceau qui faisait frémir. Elle pressentait son sort. Elle se réveillait la nuit, disait-elle, et se

voyait dans son tombeau. C'était quelque chose d'effroyable.

Une circonstance épouvantable et qui demande à être racontée plus longuement vint ajouter à ses terreurs.

Elle écrivait à la reine de Sardaigne ; elle écrivait à Madame, à Monsieur; elle écrivait au feu roi ; ses lettres étaient pleines de ses craintes et des émotions que lui donnaient les conversations de la comtesse et l'état de santé du roi. Elle leur répétait sans cesse :

« J'ai peur, secourez-moi! »

Dans une de ses lettres à Louis XIV, elle parle du testament et lui demande ce qu'elle doit faire. Le roi lui répondit qu'il n'avait pas de conseils à lui donner ; qu'elle suivît la conscience de son affection pour la France et celle de son devoir.

Ce fut dans ces dispositions, dans cette perplexité, que la reine partit pour l'Escurial, où Charles II voulait passer une quinzaine de jours et où elle avait promis à la comtesse de Soissons de commencer sa pénible tâche.

V

La cour partit donc pour l'Escurial. La comtesse, n'y étant point reçue ostensiblement, ne pouvait la suivre ; on imagina un biais; à la prière de la reine, le supérieur des Hiéronymites lui offrit un appartement à l'abbatiale. Elles avaient besoin de se voir pour que Marie-Louise pût accomplir ce qu'elle avait promis.

Le roi était dans ses humeurs sombres, et, par conséquent, très-difficile à aborder. La reine le voyait fort peu et toujours en présence de son confesseur, qui ne la quittait pas. Au lieu de rester dans le palais des rois d'Espagne, attenant au couvent et à l'église, il s'était installé dans un petit appartement construit pour Philippe II, où ce prince se retirait dans les jours de pénitence. Une fenêtre grillée ouvrait sur le chœur de la chapelle et il assistait de là, jour et nuit, à tous les offices des moines. Ces rois d'Espagne ont de singulières manies.

La reine venait deux ou trois heures, le matin, auprès de lui ; elle passait le reste de son temps avec madame de Soissons, et celle-ci ne cessait de la pousser à commencer son œuvre. Les devoirs de cour étaient

nuls à l'Escurial, surtout avec la façon adoptée par le roi. Chacun restait chez soi; une tristesse morne planait sur cette superbe demeure, il y avait de quoi y mourir de chagrin. La pauvre reine n'en pouvait plus; sa jeunesse se flétrissait dans cette atmosphère de désolation, elle semblait une fleur arrachée de sa tige.

Un dimanche, la messe avait été fort longue; Marie-Louise l'avait entendue de la tribune, auprès du roi, et ils rentraient ensemble dans la petite chambre tendue de noir qu'affectionnait Charles II. Les uains seuls les avaient suivis; les majordomes-mayors et autres personnes de leur maison demeurèrent dans une salle en silence; car le roi ne voulait entendre aucun bruit.

Les nains babillaient comme à l'ordinaire et s'attaquaient de propos pour divertir Leurs Majestés, suivant leur emploi. Charles II les interrompit par un coup de pied administré à Romulus, qui se tenait près de lui.

— Allez et laissez-nous, marauds! vous êtes insipides et vous vous querellez bêtement.

Ils ne se le firent pas dire deux fois et disparurent.

Le silence ne fut plus interrompu que par les soupirs du roi et quelques mots de la reine, cherchant à changer ses idées.

— Enfin, qu'avez-vous? lui dit-elle; pourquoi cette retraite et cette tristesse?

— Savez-vous ce que j'ai rêvé, cette nuit, madame? lui demanda-t-il.

— Non, sire, et vous pouvez me l'apprendre si vous voulez.

— J'ai rêvé que vous étiez morte.

— Cela m'arrivera.

— J'ai rêvé que je vous voyais toute noire et toute defigurée.

La reine frissonna.

— J'ai rêvé que j'allais mourir aussi.

— C'est là un vilain rêve, sire.

— Je n'en fais pas d'autres, depuis quelque temps. Vous me demandez d'où vient ma tristesse. Je ne songe qu'à ma mort, et à la vôtre, Maria-Luisa, et cependant nous n'avons trente ans ni l'un ni l'autre.

—La vie et la mort sont entre les mains de Dieu, sire.

— Vous n'êtes point effrayée?

— Non, sire; je sais que je dois mourir un jour; je sais que, lorsqu'il me prendra, je m'en irai en paix avec lui. Il ne m'en faut pas davantage, mes dispositions sont prises, je ne laisserai rien derrière moi? Que le ciel soit le maître!

— Vous croyez donc mourir jeune!

— Oui, sire, j'en ai la conviction.

— Et croyez-vous que je mourrai jeune aussi?

Marie-Louise frémit à cette question. L'occasion de remplir sa promesse s'offrait d'elle-même; elle n'osait pas la saisir, et néanmoins il le fallait. Le roi, voyant qu'elle ne répondait pas, répéta sa question.

— Sire...

— Parlez donc, ne craignez rien, je puis tout entendre. Vous le croyez, n'est-ce pas?

— Eh bien, oui, oui, je le crois, nos destinées sont pareilles.

— C'est vrai; nous avons été réunis bien jeunes; nous nous sommes aimés, nous nous aimons; du moins, je vous aime..., et vous m'aimez, peut-être; nous ne pouvons pas nous séparer pour longtemps. Lequel partira le premier ?

— Dieu veuille que ce soit moi, sire!

— Vous m'aimez, Louise? reprit le pauvre prince d'une voix faible.

— Oui, sire, je vous aime et de toute mon âme.

— Savez-vous ce que l'on m'a dit de vous ?

— La méchanceté est capable de bien des choses, sire.

— On m'a dit que vous ne m'aimiez plus, que vous en aimiez un autre.

— Et qui donc, sire?

— Le duc d'Astorga.

La reine fut assez maîtresse d'elle-même pour trouver un sourire.

— Cela est-il vrai?

— Sire, je vous aime, je ne puis répondre autre chose.

— On dit bien plus encore : on dit que le duc d'Astorga est votre amant.

— Sire, reprit la reine offensée, et se levant, la main étendue sur le crucifix, sire, cela est faux, je vous le jure.

Le roi jeta sur elle un regard étincelant et lui dit en s'agenouillant presque devant elle :

— Je vous remercie, Louise, ce mot me fait du bien, il m'entre dans le cœur comme un baume; et pourtant...

— Que voulez-vous de plus, sire? que puis-je faire pour vous rassurer? Ordonnez et j'obéirai sur-le-champ.

— Vous avez juré sur le Christ; mais le Christ n'est point votre grande dévotion; vous avez été élevée dans un pays où les jésuites ont de singulières maximes, et peut-être avez-vous fait quelques restrictions. Le ciel est en feu; le tonnerre semble vouloir écraser ces voûtes, vous ne vous parjurerez pas devant cette Vierge que vous priez chaque matin et qui est votre patronne. Venez dans l'église, venez à cet autel que vous avez doté d'une si belle châsse, et, si vous mentez, la foudre vous écrasera devant moi.

Il faisait un de ces orages du Midi qui paraissent le bouleversement des éléments et qui portent la terreur dans les âmes les plus fortes et les plus incrédules. La reine sentit un frisson dans tout son corps; elle était appelée à renier son amour, le plus beau sentiment de son âme, celui qui la faisait vivre; il fallait jurer qu'elle n'aimait que le roi, il fallait le tromper devant Dieu qu'elle ne tromperait pas, ou bien déchirer le cœur de ce pauvre être souffrant et appeler sur la tête du duc d'Astorga d'effroyables malheurs: elle n'hésita pas.

—Pardonnez-moi, mon Dieu! Ce malheureux insensé est peut-être convaincu; d'ailleurs, vous savez bien que je ne suis pas coupable, vous savez que j'ai combattu, que je combats chaque jour, à chaque heure; pardon nez-moi et envoyez-moi votre grâce.

Le roi la prit par la main et lui fit descendre les degrés qui conduisaient à l'église, où il ne se trouvait personne en ce moment. Les moines étaient au réfectoire. La tempête faisait rage; les vitraux tremblaient dans leurs carreaux de plomb, la lampe de l'autel vacillait et la petite flamme semblait près de s'éteindre à chaque instant

Ils s'avancèrent dans ces ténèbres, coupées par des éclairs éblouissants; c'était une scène pleine de terreur

et de solennité. Le roi traînait après lui la reine, qui, tremblante, éperdue, avait peine à le suivre, tant il marchait vite. Il passa devant le maître-autel et s'agenouilla; la reine resta debout. Il marmotta une prière inintelligible et continua sa route jusqu'à la chapelle de Notre-Dame, située à une des extrémités, près de l'escalier des caveaux.

— Nous suivrons cette route, dit-il.

La statue de la sainte Vierge était dans un reliquaire garni de pierreries, et entouré de reliques. On avait jeté sur elle un long voile noir en signe du deuil que portait le roi; en ce moment, elle avait sur la tête une couronne de diamants et, à la main, un chapelet de rubis, présents inestimables de la reine, qui venait souvent prier à cette chapelle. Le roi s'agenouilla sur la marche; Marie-Louise à côté de lui. Il joignit les mains et répéta trois fois le *Salve Regina*. Un coup de tonnerre épouvantable ébranla les voûtes de l'église.

— C'est notre dernière heure, dit Charles II; nous paraîtrons devant Dieu ensemble et il nous jugera. Répondez-moi donc maintenant, comme si vous alliez paraître devant lui. Vous croyez que je dois mourir jeune?

— Sire...

— Répondez donc! vous avez dit que vous ne me tromperiez pas ici, et tout le monde me trompe ailleurs,

vous comme les autres... Je suis condamné, je dois mourir?

— Un jour, assurément.

— Bientôt?

La reine se tut.

— Bientôt? répéta-t-il d'une voix de tonnerre. Vous me l'avez dit, répétez-le ici; autrement, je croirai que c'est une intrigue, que vous vous entendez avec le roi de France pour me faire faire mon testament.

— Je ne sais, je ne comprends pas, sire... Ce n'est pas là ce que vous vouliez.

— Et que pouvais-je vouloir autre chose que la vérité? C'est la vérité qu'il me faut. Je vous la demande, devant cette mère de Dieu qui vous voit et vous entend. Vous connaissez mon sort, on ne vous l'a pas caché, à vous, et je veux le connaître aussi; car j'ai une rude tâche à accomplir, car j'ai charge d'âmes, car je ne veux pas qu'après moi, ce beau royaume catholique devienne la proie de vos Français impies et hérétiques. Dites-le-moi donc, vous, ma femme, vous, la reine d'Espagne, ainsi que j'en suis le roi; dites-le, combien me reste-t-il à vivre, afin que je me prépare?

— Il vous reste des années, sire.

— Des années, non; des mois, ou des semaines, ou des jours, peut-être.

— Le danger n'est pas si pressant, je vous le jure.

— Ah! j'ai le temps! — Et il respira avec force. — J'ai le temps de mettre ordre à mes affaires pour ce monde et pour l'autre. Je puis écarter les prétentions et accueillir les droits justes... D'ailleurs, si je ne meurs pas encore, madame, je puis avoir des enfants. J'aurai des enfants, je veux avoir des enfants, et moi, le roi, je puis tout ce que je veux.

— Calmez-vous, sire, calmez-vous, je vous en conjure. Vous souffrez déjà. Revenez dans votre appartement. Retournons à Madrid, reprenez les rênes des affaires. Redevenez roi au lieu d'être moine. Vous n'êtes pas un Hiéronymite, vous êtes le roi.

Le roi était toujours agenouillé, et, en ce moment, son faible esprit était ailleurs. Il n'écoutait déjà plus. Il avait oublié son testament, sa crainte de la mort, comme il avait d'abord oublié d'Astorga. Il ne pensait qu'à cet enfant qu'il voulait maintenant avec la ténacité des fous.

— Priez cette Vierge de vous faire avoir un fils, madame; demandez-lui un fils, elle vous l'accordera; elle est mère et vous avez aussi le droit d'être mère comme elle.

— Ah! que ne suis-je mère, en effet, sire!

— Si vous n'avez pas d'enfant, vous mourrez, entendez-vous? Dieu vous fera mourir, et j'aurai une autre femme qui m'en donnera; car, si vous n'en avez pas, c'est parce que vous voulez donner l'Espagne aux enfants de Monseigneur, que vous aimiez aussi; c'est parce que votre famille vous est plus chère que moi. Mais rappelez-vous mon serment : jamais, jamais Louis XIV ou ses descendants ne recevront de moi la couronne de mes pères.

Ce serment prononcé d'une voix sonore retentit sous ces voûtes presque aussi haut que le tonnerre. La reine baissa la tête sous cette menace, et le roi, épuisé par l'effort qu'il venait de faire, appuya la tête sur son épaule et perdit connaissance.

La reine, effrayée, appela au secours. Mais ils étaient bien seuls; personne ne les avait suivis. Elle n'osait le laisser pour querir son médecin et ses domestiques. Elle resta plus d'une demi-heure ainsi, le soutenant pâle et inanimé dans ses bras, tremblant de le voir passer à chaque instant. Enfin, un des frères vint prier. Elle l'appela, et bientôt les gens de Sa Majesté la transportèrent dans son lit.

VI

Cette scène montra jusqu'à l'évidence, à la reine et à ceux qui approchaient Charles II, qu'il n'y avait plus à s'appuyer sur sa raison, et qu'elle était désormais tout à fait perdue. Trop heureux si on pouvait en rattraper quelques lueurs et les utiliser pour le bien de l'Espagne. Le confesseur du roi, debout près de son chevet, jura qu'il ne l'abandonnerait pas, qu'il resterait à ses côtés, nuit et jour, afin d'éloigner les mauvaises influences et d'en détourner les suites.

Tout se déclarait contre la France, et contre la reine, par conséquent. Elle était de nouveau isolée. La comtesse de Soissons soutenait seule son courage et sa patience. Elle l'exhortait à seconder les vues de l'Autriche, à la servir, à faire cause commune avec elle et répondait alors de lui conserver la puissance et le bonheur. Rien de plus perfide que ses conseils; rien de plus séditieux que ses paroles. L'éloquence découlait de ses lèvres en phrases dorées, et la pauvre jeune femme n'avait aucun appui pour se défendre.

—Pourquoi résister? ajoutait la comtesse; qui vous

en saura gré, madame? Vous n'êtes plus Française, vous avez abandonné votre famille pour votre nouvelle patrie. Dieu vous en a fait une loi, et le roi lui-même, lorsque vous l'avez quitté, vous l'a recommandé instamment. Louis XIV, le plus ingrat des hommes et des souverains, vous en tiendra-t-il compte? Monseigneur, qui n'a pas eu le courage de son amour, aura-t-il celui de vous devoir un royaume et d'en être reconnaissant? Les princes sont des enfants! D'ailleurs, est-ce un bonheur pour eux et pour la France que la possession de l'Espagne? Croient-ils entrer à Madrid sans coup férir, et l'empereur se verra-t-il dépouiller sans se défendre? De là des guerres, la misère, des malheurs de toute sorte. Votre nom sera maudit, peut-être dans les deux pays, pour les avoir provoqués.

Marie-Louise écoutait ces fallacieuses raisons, sans les accepter, néanmoins, et ce n'était pas encore la corde sensible. La comtesse ne l'ignorait pas; aussi elle reprit :

— Au lieu de cela, dirigez l'esprit du roi vers le but où il se porte de lui-même. Ne le contre-carrez pas; on ne vous en demande pas davantage. Ne profitez pas de ses moments lucides pour lui prêcher l'alliance avec votre auguste parent et le détacher de la ligue qui se forme contre la France. Alors vous régnez, vous

êtes souveraine maîtresse. Alors vous rendez l'Espagne grande et libre et vous y êtes adorée. Le roi ne peut plus être considéré comme un époux; qui vous blâmerait, madame, de chercher dans une noble amitié un dédommagement à votre solitude?. Il existe ici des hommes dont tous les pays seraient orgueilleux et dont le dévouement vous est connu. Vous pouvez vous en entourer; vous pouvez couler des jours d'or et de soie, entre la puissance, la gloire et l'amour. Vous avez vingt-cinq ans, vous êtes belle, vous êtes aimée, et vous hésitez !

. Ce discours répété à chaque instant, l'indifférence de sa famille, la contenance triste et fière de d'Astorga, et, plus que cela, son propre cœur qui parlait si haut, entraînaient la jeune femme vers ce que son honnêteté appelait une trahison; servir la maison d'Autriche, cette éternelle ennemie des siens, élever cette rivale aux dépens de la France, jeter le peuple espagnol sous le joug de cette puissance inflexible, et augmenter ainsi les misères qui pesaient sur lui; c'était une mauvaise action, c'était un crime, elle ne le commettrait pas.

— Non, disait-elle quelquefois tout haut en se promenant la nuit, qui était son seul instant de liberté complète, lorsque le roi trop malade ne partageait pas

sa chambre; non, je ne serai pas parjure et traîtresse. Il arrivera ce qu'il plaira à Dieu, il est le maître. D'Astorga ne m'aimerait plus si mon amour me faisait oublier mon devoir.»

Plusieurs mois se passèrent dans ces hésitations et ces perplexités. L'hiver arrivait et la comtesse pressait de plus en plus. La santé du roi se raffermissait, et sa raison également. Il avait maintenant de si longs intervalles lucides, que l'on pouvait presque espérer une guérison, sinon complète, au moins très-satisfaisante. La reine en profitait pour l'exciter à se décider au moins à la neutralité. Elle l'entourait de sa tendresse, elle prenait un empire plus étendu sur son esprit, depuis qu'elle l'avait soigné, depuis qu'il l'avait vue si soumise et si dévouée. Il ne perdait rien de sa haine contre la France, cependant; elle lui répétait si souvent qu'elle serait malheureuse de devoir choisir entre sa patrie et son pays d'adoption, qu'elle fit naître dans son cœur une hésitation dont elle profita.

Un jour, et ce jour décida probablement de sa vie, elle rentra dans son cabinet, brisée de la lutte qu'elle avait soufferte. Elle venait, après deux heures de supplications, d'obtenir du roi sa parole qu'il n'entrerait pas dans la coalition contre Louis XIV, et qu'il atten-

drait au moins pour se décider que les premiers événements de la guerre eussent éclairé la fortune.

Madame de Soissons l'attendait. Sa contenance était plus grave et plus sérieuse que de coutume. Elle regarda la reine longtemps sans rien dire, attendant que celle-ci lui parlât, ce qu'elle ne fit point. Elle s'était jetée sur un siége, jouant d'une manière distraite avec ses petits chiens, pendant que Nada, accroupi à ses pieds, baisait le bas de sa robe.

— Madame, dit madame de Soissons, puis-je demander à Votre Majesté d'où vient son agitation?

— Vous ne le saurez que trop tôt, madame ; car vous ne serez pas contente de moi : j'ai fait le contraire de ce que vous vouliez; le sort en est jeté, j'ai la parole du roi. Il n'entrera point dans la ligue contre la France.

Madame de Soissons jeta un cri.

— Ah! madame, qu'avez-vous fait!

— Mon devoir, madame ; il n'est point dans l'intérêt de l'Espagne d'abattre la puissance de Louis XIV. L'alliance française est la plus naturelle, la plus profitable pour elle, et, si le roi n'était pas malade, il le verrait assez bien pour qu'on n'eût pas besoin de le lui rappeler.

La comtesse de Soissons sembla fort affectée de cette nouvelle; mais, après s'être assurée que le mal était

irremédiable, que l'intention bien arrêtée de la reine était de servir les intérêts de la France, elle n'ajouta plus un mot et changea de discours.

Ce fut, le lendemain, la nouvelle de la cour. Le conseil tout entier y était contraire et les rumeurs ne tarissaient pas. On accusait la reine; on faisait des suppositions d'avenir, des prédictions de malheur pour l'Espagne sous le gouvernement de la Française, désormais toute puissante. Nada, ses femmes, la camarera-mayor, le duc d'Astorga lui-même, ne purent retenir l'expression de leurs craintes. On murmurait tout haut.

— Et le pis, madame, ajouta Louison, c'est que notre ambassadeur, M. de Ribenac, est amoureux de Votre Majesté, qu'il ne s'en cache pas, et que cela donne à parler aux mauvaises gens.

— M. de Ribenac! On en cause?

— Oui, madame, et j'en pourrais dire plus qu'une autre, car il m'en a entretenu sans fin. Il m'a suppliée de l'introduire chez Votre Majesté par le petit degré qui mène aux cuisines, afin de ne pas être vu. Il m'a offert de grosses sommes, et j'ai tout refusé, sans même vous en rien dire. C'eût été le servir, et je ne le voulais point. A présent, il faut bien que vous le sachiez, puisque tout le monde en cause et que vous l'apprendriez certainement.

La reine ne répondit pas qu'elle n'avait rien à apprendre depuis longtemps; que, dans leurs entretiens particuliers, l'ambassadeur avait souvent essayé de lui révéler ses sentiments sans qu'elle lui permît d'aller plus loin. C'était même pour cette raison qu'elle avait laissé au roi le soin de lui apprendre la décision prise, ne voulant point l'honorer d'une communication directe qu'il aurait prise pour une faveur. Elle croyait cet amour, dont il prétendait mourir, caché à tous les yeux, excepté aux siens, et maintenant tout Madrid en avait connaissance. C'était un nouveau grief, il donnerait lieu à de nouvelles calomnies; d'Astorga n'y croirait pas, pourtant il les entendrait, et c'était trop.

Madame de Soissons vint à l'accoutumée. Elle avait l'esprit plus libre et plus gai, et, lorsque la reine reparla de la politique, elle lui demanda en riant la permission de s'occuper d'autre chose.

— On n'entend que cela partout, madame; je vous supplie de m'en délivrer. Vous l'avez voulu; c'est fait. Qu'il n'en soit plus question. Nous avons bien mieux à faire et je vous assure que votre ambassadeur est curieux en ce moment. Je dis *votre* ambassadeur, en vous prenant pour une Française, comme vous avez bien prouvé que vous l'êtes. Il triomphe et fait plus de poudre à lui seul que toutes les mouches de Madrid

réunies. Il vous aime, madame, et je crois, Dieu me pardonne! qu'il prend le traité de neutralité pour une déclaration de votre part.

La reine ne put s'empêcher de sourire, bien que son cœur ne fût pas gai. M. de Ribenac affichait des extravagances trop évidentes pour être vraies. Il semblait jouer un jeu pour compromettre la reine, et ce fait, désormais acquis à l'histoire, jette encore bien de l'obscurité sur des événements fort obscurs par eux-mêmes. Qu'un homme grave, un ambassadeur, dont l'état est d'être mesuré, de cacher non-seulement ses sentiments, mais encore ses pensées, qu'un tel homme laisse connaître à toute une cour une passion folle pour la reine d'Espagne, alors qu'il représente son souverain près de l'époux de cette reine, ou il joue un jeu, je le répète, ou il est bon à mettre aux petites-maisons. Si c'était là une combinaison politique, elle était bien maladroite et arrivait fort à propos pour perdre la reine. Quoi qu'il en soit, cet amour crié à son de trompe fit beaucoup parler dans tous les pays. Chacun s'en occupa à sa manière et la pauvre Marie-Louise, qui n'en pouvait mais, en fut le plus blâmée.

Madame de Soissons changea tout à fait de manières avec elle ; bien loin d'amener un seul mot de politique dans leurs entretiens, elle l'écartait soigneusement et

ne répondait point là-dessus quand la reine s'en occupait. Elle avait repris des allures gaies, légères, évaporées; elle amusait beaucoup Marie-Louise, qui ne pouvait plus s'en passer et qui aurait volontiers laissé toutes les sociétés pour la sienne, — d'Astorga excepté, vous n'en doutez pas.

Elle parlait souvent de son départ. Elle voulait retourner à Bruxelles; elle ne pouvait durer en Espagne. La reine ne l'avait pas écoutée, elle ne pouvait lui être bonne à rien et n'avait pas besoin de rester davantage. Les soins de sa famille la réclamaient. Le prince Eugène, ce héros, n'était pas son seul enfant et les autres la demandaient. Marie-Louise la priait à mains jointes de rester encore, et la comtesse semblait lui faire un grand sacrifice.

Depuis quelque temps, pour se distraire, la reine avait organisé de petits goûters avec elle, où l'on parlait de la France et où l'on riait un peu. C'est si bon de rire, et le rire était si peu habituel dans ce palais! La camarera-mayor n'assistait pas à ces petites fêtes. Nada et quelques femmes de la reine en étaient seulement. On n'y admettait pas le duc d'Astorga, pour ne point faire de propos ou ne pas éveiller les jaloux. Cette collation se composait de plats inconnus, de souvenirs de Paris et de Versailles, de Bruxelles aussi, et même

de Madrid. C'était des tourtes, des gâteaux, des crèmes : chacun montrait son savoir-faire, la comtesse, les femmes françaises, une Allemande, mademoiselle de Pernitz, des caméristes espagnoles, Zapata et Nina; le nain même essaya de se rappeler la cuisine de son pays, qui fut trouvée détestable, à l'unanimité. Il ne recommença plus. La reine dirigeait tout. Les femmes mangeaient assises par terre, sur le tapis, lorsque la reine avait mangé avec la comtesse après les avoir servies, et on plaisantait beaucoup, les portes fermées aux indiscrets.

Le roi savait ces festins. Il ne cessait de répéter à Marie-Louise qu'elle avait tort, et qu'elle ne prenait pas assez garde à elle. Les haines étaient éveillées, le conseil tout entier et ses adhérents la blâmaient. Elle avait affaire à forte partie, et, en politique, tous les moyens sont bons pour renverser les obstacles. La lucidité de Charles II se soutenait. Depuis plusieurs mois, il n'avait pas eu d'attaques; il présidait ses secrétaires d'État et ses ministres, beaucoup mieux que bien des souverains renommés par leurs lumières, et, comme il leur résistait assez énergiquement, comme le pouvoir de la reine sur lui était connu, on ne s'en prenait qu'à elle seule.

Déjà de nouveaux avertissements lui étaient parvenus; déjà plusieurs lettres sans signature, mais très-

précises et pleines de menaces, lui avaient été remises par différents moyens. On ne parlait plus de la comtesse, tous étaient complètement rassurés de ce côté. On ne lui désignait pas l'assassin, mais on lui annonçait qu'elle devait mourir. Elle n'y fit d'abord aucune attention, puis elle en rit. Depuis si longtemps ces avis arrivaient sans résultats, qu'elle n'y croyait plus.

— Ce sont des épouvantails, disait-elle ; on veut m'effrayer pour me faire changer de route.

Elle en toucha quelques mots à la comtesse, qui le prit de plus haut encore, et la dissuada tout à fait.

Un matin, la cour partait pour Aranjuez. C'était un beau jour de printemps, tout chantait dans la nature, et cette chanson se répétait dans le cœur de la reine. Elle avait obtenu de s'en aller à cheval. Le roi devait venir avec elle; mais d'Astorga y serait aussi et elle aurait un grand bonheur à courir avec lui par ce beau temps. Je connais ces impressions, c'était ainsi quand je venais à ma villa du Pô avec M. de Verrue.

En l'abordant, le majordome-mayor lui sembla triste, son salut fut rempli de douleur. Ils se comprenaient sans parler. La reine devint triste sur-le-champ. Elle chercha les occasions de l'entretenir. Le duc, sans la fuir, ne la secondait pas, tandis que Nada, au-

contraire, tâchait de se rapprocher d'elle et de l'isoler surtout du roi et de la camarera-mayor.

Il gambadait sur son petit cheval, faisait les tours de passe-passe auquel on était habitué, mais il ne montrait plus la même légèreté d'autrefois. Nada vieillissait; ces petites personnes n'ont pas de jeunesse, ou la perdent bien vite. Il fit entendre à la reine qu'il lui voulait parler seul. Aussi, dès qu'elle arriva à Aranjuez, où la liberté était beaucoup plus grande, elle congédia tout le monde et rentra chez elle.

Nada la suivit, il se glissa dans sa chambre, elle lui commanda de fermer la porte et l'interrogea.

— Qu'a-t-il, et que me veut-il? dit-elle.

— Il vous a écrit, madame.

Cette lettre, ainsi que toutes les autres, fut envoyée, suivant la volonté de Marie-Louise, à la reine de Sardaigne, qui me l'a montrée et m'a permis d'en prendre copie. La voici :

« Madame,

» Que Votre Majesté pardonne sa hardiesse au plus humble de ses serviteurs. Je n'ose vous dire ce qu'il est important que vous sachiez, et cette témérité que je prends de vous écrire, porte avec elle son excuse, dans l'importance du message. J'ai reçu un

avertissement que je ne puis négliger, sachant la source d'où il vient. On en veut aux jours de Votre Majesté, on cherche à l'empoisonner; qu'elle se tienne en garde *contre tout le monde*.

» Je fais exercer une surveillance minutieuse dans les cuisines; les écuyers tranchants et les maîtres d'hôtel ont ordre de faire goûter tous les mets aux cuisiniers devant eux et de les goûter eux-mêmes. J'assiste presque tous les jours à cette opération, ou, si le service de Votre Majesté me retient ailleurs, celui qui me remplace est aussi sûr que moi-même. Je supplie, je conjure ma reine à deux genoux d'écouter ma voix, de ne *rien* manger qu'avec Sa Majesté le roi, de n'accepter pas une dragée de *qui que ce soit*, et de veiller sur une vie si précieuse pour nous.

» Cet avis n'est point, comme les autres, un vague discours. C'est une *vérité*, c'est une certitude. L'ambassadeur de France l'a reçu comme moi, mais d'une source différente, tout aussi sûre. On y peut, on y doit compter. Je n'existe pas, je voudrais me multiplier pour garantir ma reine de ce danger terrible et ne pas rester un instant loin d'elle, car il me semble que, moi seul, je puis la préserver. C'est mon devoir et c'est mon bonheur... Qu'elle com-

mande et j'obéirai; qu'elle me permette de veiller sur elle et d'écarter ses ennemis, je ne lui demande pas d'autre récompense que celle-là, si elle a pu croire qu'une passion telle que la mienne ait besoin d'être récompensée.

» Le plus humble, le plus devoué, le plus passionné de vos serviteurs.

» D'ASTORGA. »

Cette lettre est écrite en français, sans aucune faute, telle que je viens de la copier. Le duc avait passé ses jours e ses nuits à l'apprendre. Il s'étudiait à penser en cette langue pour avoir cette communauté morale avec la reine.

Ces Espagnols ont des raffinements et des délicatesses qui donnent envie d'être aimés par eux.

La reine lut précipitamment cette lettre. Elle pâlit beaucoup pendant cette lecture. Pour cette fois, elle avait peur : d'Astorga n'était pas homme à l'effrayer sans motif. Elle interrogea le nain, qui ne se fit pas prier pour lui dire ce qu'il savait à l'appui.

Le duc ne pouvait nommer le donneur d'avis. Il s'était engagé sur son honneur à garder le secret de son nom ; mais c'était un homme placé de façon à tout savoir, auquel la reine avait rendu un service et qui

était reconnaissant. Il trahissait ce secret au péril de sa vie; mais il savait très-positivement que la mort de la reine était décidée; un agent avait été choisi pour l'exécution; seulement, il ignorait le nom de cet agent et le procédé employé par lui.

— Madame, ajouta Nada, veillez sur vous; permettez nous d'y veiller plus encore, et ne dites pas un mot, même au roi, de tout ceci.

VII

La reine, à dater de ce jour, n'eut plus un moment de repos; elle écrivait à tout le monde qu'elle s'attendait à mourir à chaque instant, qu'elle se défiait de tout, qu'après chaque repas, elle faisait la recommandation de son âme et que, certainement, elle périrait comme sa mère.

Le roi son oncle lui écrivit de sa propre main pour lui dire qu'il envoyait l'ordre à son ambassadeur de veiller sur elle, de déclarer au conseil que, si elle avait seulement une maladie de trois jours ressemblant à un empoisonnement, il en demanderait justice au l'Europe.

Elle lut cette lettre, la cacha à Charles II, qu'elle ne

voulait point tourmenter, et fit dire à M. de Ribenac qu'elle le priait d'imposer le même silence au conseil d'Espagne. Ensuite elle fit demander en grand secret un jeune moine augustin dont on lui avait parlé, pour se confesser à lui, n'ayant aucune confiance dans Sulpicio, qu'elle regardait comme un espion du saint-office et le plus dangereux de ses ennemis. Ce n'était pas chose facile et jamais trame plus hardie ne fut tissue dans le palais d'un roi d'Espagne, où le nom seul du confesseur fait trembler depuis le monarque jusqu'au dernier serviteur.

Elle dut encore à d'Astorga ce bonheur de sa conscience. Il s'en alla trouver son oncle l'archevêque de Tolède, le prélat le plus éclairé, peut-être le seul éclairé, de ce pays de ténèbres. Sa bonté, sa charité étaient connues; il dépensait ses revenus en aumônes, ne se réservait que le strict nécessaire et s'en allait quelquefois en soutane trouée, afin de donner davantage.

Le duc vint à Tolède, il lui raconta la position de la reine, l'intéressa à ses craintes, à ses scrupules, et lui demanda ses conseils à cet égard.

— La reine n'a pas, ne peut avoir confiance dans le moine qu'on lui a imposé, monseigneur, et vous le comprenez comme moi. Penser à en introduire ostensible-

ment un autre, c'est impossible. J'ai trouvé, je crois, un moyen, je ne sais s'il est praticable ; dans tous les cas, j'ai besoin de votre aide et de votre protection.

— Je vous suis tout acquis.

— N'avez-vous pas, dans votre diocèse, un prêtre hardi, zélé, intelligent, éclairé, qui consente à se dévouer pour sa souveraine? C'est jouer sa vie, je vous en avertis.

— Ne jouez-vous pas la vôtre?

— Il ne s'agit pas de moi, mais de votre moine ; le trouverez-vous?

— Je le crois.

— C'est bien. Et vous en êtes sûr?

— Parfaitement ; c'est un Français.

— De mieux en mieux.

— Mais un Français dont la mère est de Tolède, qui parle espagnol comme vous et moi et qu'on ne reconnaîtra jamais pour un étranger. Comment le ferez-vous entrer?

— Avec votre permission, mon oncle, nous le défroquerons, et il passera pour un officier ordinaire. J'en ferai un huissier de la chambre, ou quelque chose de semblable, et les femmes de la reine trouveront alors le moyen de le faire entrer chez elle.

— Cette permission, je la donnerai ; Dieu voit les cœurs et sait les motifs, il les apprécie. Demain, vous verrez notre jeune martyr et vous causerez avec lui ; je serai bien surpris s'il refuse.

Le père Gabriel, moine augustin, vint en effet, selon les ordres de son archevêque, et, à la première proposition qui lui fut faite, son cœur bondit de joie.

— Mon père, songez-y bien, s'ils vous découvrent, ils vous tueront.

— Je songe à tout, monsieur le duc ; je songe même que je ne dois pas connaître Votre Excellence et que je ne la connaîtrai pas. Je fais volontiers le sacrifice de ma vie pour une si belle œuvre. Je ne demande à Dieu que le salut et le bonheur de la reine; après, qu'il reçoive mon âme.

— C'est dommage que ce moine soit si jeune, dit le duc à l'archevêque, lorsqu'il fut parti.

— Mon neveu, nous n'en eussions point trouvé un vieux pour cette mission : le dévouement est un fruit de la jeunesse.

Le prêtre précéda le majordome-mayor à Madrid, il s'y rendit déguisé, muni des pleins pouvoirs et de la bénédiction de l'archevêque, et très-décidé, en cas de découverte, à tout prendre sur lui, à ne compromettre ni le prélat ni son neveu; c'était une grande âme et

un homme de haut mérite. Je l'ai connu en Piémont, où il est venu pour achever son œuvre.

Tout s'exécuta comme on l'avait désiré. L'huissier fut nommé, introduit à l'aide d'une perruque cachant sa tonsure, et nul ne l'eût reconnu. Il confessa la reine plusieurs fois et la communia. Le père Sulpicio n'eut que des conversations, non pas des confidences. Les terreurs de Marie-Louise se calmaient de jour en jour; elle recevait de nouvelles lettres dont quelques-unes portaient le cachet de la vérité, et cependant on n'exécutait rien; elle commença à s'y accoutumer et à n'y plus ajouter autant de foi.

Madame de Soissons parlait chaque jour de son départ et le reculait sans cesse; enfin elle se décida et vint dire qu'elle s'en allait décidément le lendemain de la Fête-Dieu. La reine ne put obtenir de remise pour cette fois et le voyage fut décidé.

— Madame, pour nous dire adieu, nous ferons une dernière collation, où chacun mettra ses talents, même Votre Majesté. Je promets, quant à moi, des gâteaux à la fleur d'oranger, comme vous n'en avez guère mangé depuis que vous êtes au monde; je tiens la recette de mon oncle le cardinal.

— Ce n'est point un adieu, comtesse ; vous nous reviendrez?

— Sans doute, madame, surtout quand vous aurez suivi mes conseils; je serai bien heureuse alors de me fixer ici; la France m'est fermée...

— J'obtiendrai pour vous la permission d'y rentrer de temps en temps, à condition que vous nous reviendrez. Quelle route prenez-vous pour quitter l'Espagne?

— Madame, mes relais sont préparés sur la route de Barcelonne; je m'y embarquerai pour l'Italie, et, de là, je m'en irai à Vienne, où je dois retrouver mon fils.

— Nous nous verrons donc jeudi, pour la dernière fois d'ici à des années peut-être; mais vous m'écrirez, ma chère comtesse, et vous ne m'oublierez point.

De touchantes protestations s'échangèrent ainsi, entre les deux princesses, et elles restèrent plus longtemps ensemble chaque soir, puisqu'elles devaient se séparer. La collation fut annoncée. C'était un événement dans le particulier de la reine; car, depuis les craintes et les lettres anonymes, ces gais repas avaient été interrompus. Le roi venait moins chez la reine; il devait y être ce jour-là, cependant, pour faire ses adieux à la comtesse. Un courrier de la cour de Vienne, réclamant une réponse immédiate, arriva justement au moment précis, et il fallut assembler le conseil au lieu de se réjouir avec la reine et ses convives.

— On attendra, dit madame de Soissons ; pas de bonne fête sans Sa Majesté.

— Hélas! répondit Charles II, je ne serai pas libre de longtemps ; ils en ont au moins pour cinq ou six heures, ne m'attendez pas. Je vous dis adieu, comtesse, puisque vous partez demain, et j'espère vous revoir à Madrid. Portez ceci en mémoire de moi.

Il lui donna une fort belle montre avec son portrait enrichi de diamants. La reine profita de l'occasion pour faire aussi son présent. C'était un bracelet unique et allégorique, sur lequel se trouvaient des émaux rares et d'une peinture merveilleuse. L'un représentait Louis XIV, le second le cardinal Mazarin, le troisième le prince Eugène ; tous les trois d'une ressemblance frappante. Une légende courait autour des médaillons, avec ces mots :

L'UN A FAIT, L'AUTRE FERA.

Ce présent magnifique, d'une si grande richesse et d'un si bon goût, fût reçu avec reconnaissance.

— Ah! madame, puissiez-vous dire vrai, ce serait le plus beau jour de ma vie! Mais, hélas! je ne l'espère pas. Le roi a été trop ingrat pour celui qui a fait, trop cruel pour celui qui voulait faire.

La reine écarta ce chapitre, et la collation commença. Les pages de la comtesse apportèrent au des-

sert un magnifique gâteau de fleurs d'oranger monté dans une corbeille de vermeil. Chacun admira cette merveille.

— Je l'ai fait moi-même, madame, et je demande la permission de le distribuer. Vous le voyez, il a différents parfums représentés par ces couleurs différentes. Sa Majesté la reine aura ce beau lis blanc au bois des îles; c'est le goût qu'elle préfère. C'est celui que je lui ai destiné. Chacun a sa fleur, de prédilection.

Le gâteau représentait un bouquet; c'était un véritable objet d'art. On en était aux fruits et chacun se trouvait un peu animé par les meilleurs crus d'Espagne et de France; la gaieté petillait dans cette petite réunion, et l'on riait enfin de bon cœur sous ces lambris splendides où le rire semblait étranger.

Le gâteau fut coupé, distribué, mis en pièces; la reine mangea son lis avec un plaisir visible, elle le trouva excellent. Nada réclama le bouton, et la comtesse de Penitz, Zapata et Nina, assis par terre près de la reine, reçurent de sa main un morceau de cette belle fleur qu'elles disputèrent aux petits chiens d'Amérique. La reine s'amusa de ce jeu, dans lequel ses chiens urent battus : ils n'en attrapèrent pas une miette.

Il était plus de dix heures quand on se sépara. Le

roi avait reparu quelques instants auparavant; on lui avait gardé sa part du gâteau, qu'il mangea après en avoir offert à la reine, si gourmande de cette friandise, qu'elle ne la refusa point. La comtesse se montra fort touchée; elle baisa la main de la reine en pleurant; la reine qui pleurait, comme elle, l'embrassa sur les deux joues, en répétant :

— Je ne vous dis pas adieu, comtesse, vous reviendrez bientôt.

Puis elle la conduisit jusqu'à la porte de son cabinet, la suivit du regard tant qu'elle put la voir, et, comme il était heure indue et qu'elle se sentait fatiguée, elle se fit mettre au lit.

Sa nuit fut agitée, elle dormit peu : le roi, dont le sommeil était léger, s'en aperçut et lui demanda si elle souffrait.

— Non pas, sire ; c'est ce vin qu'on m'a fait boire; je n'y suis pas accoutumée, il me trouble un peu le cerveau.

Il lui fallut se lever, néanmoins, à l'heure ordinaire, pour aller à la messe. D'Astorga, absent depuis huit jours, devait revenir ce jour-là même, et, en se levant de bonne heure, elle espérait le voir plus tôt; c'était son bonheur et sa vie.

En ouvrant ses rideaux, Louison lui dit que Nada

se plaignait de grandes douleurs de tête et demandait à ne point venir à la messe pour se reposer.

— Il aura trop bu aussi, répliqua la reine en riant.

— Si Votre Majesté le voyait ! il est tout changé, ce petit homme.

— Qu'il se repose, il ne nous est pas indispensable ; pourvu que nous l'ayons au dîner, je lui donne congé jusque-là.

Marie-Louise se leva, la tête embarrassée, mais non pas au point de s'en plaindre. Le roi, au contraire, se sentait fort dispos et lui fit une de ces plaisanteries espagnoles, lourdes comme le pavé de l'ours. Une chose digne de remarque, c'est que, parmi tous les peuples de la terre, deux seulement ont de l'esprit naturel, les Français et les Italiens. Hors cela, il y a du poli, du savoir-vivre, de la science ; de l'esprit, non. J'ai dit cela hier à M. de Voltaire, il m'a répondu que j'avais parfaitement raison et qu'il me demandait seulement grâce pour milord Bolingbroke.

La matinée se passa selon l'ordonnance, cette ordonnance éternelle, qui ne saurait être dérangée, et qui, à mon sentiment, fait de la vie des rois une torture. Tous les jours faire la même chose, à la même heure et de la même manière ! Je ne voudrais pas être reine, lors même que je partagerais mon trône avec l'homme

le plus chéri ; ce serait le supplice de Tantale, je n'aurais pas le temps de l'aimer.

L'heure du dîner arriva. Le duc d'Astorga n'avait pas paru le matin. Il vint à ce moment remplir sa charge. En saluant la reine, avant de la conduire à la salle du repas, il lui trouva le visage très-altéré et ne put retenir un mouvement de surprise.

— Votre Majesté est malade ? demanda-t-il.

— Non, je suis fatiguée. Nous avons beaucoup bu, beaucoup ri, beaucoup mangé, hier, pour dire adieu à la comtesse, et vous n'y étiez pas, monsieur.

— Je regrette, en effet, de n'y avoir pas été, madame ; et, si j'avais pu prévoir...

— J'y étais, moi, reprit le roi ; la comtesse est partie, je n'en suis pas fâché, car je ne puis revenir de mes préventions. Elle ne me plaît pas.

— Ni à moi non plus, sire.

Et, malgré cette répulsion, malgré les avis reçus, ni le roi ni le duc ne surent préserver la reine de cette sibylle qu'ils redoutaient. Cela prouve une fois de plus que la volonté de Dieu décide de tout sur la terre et qu'il sait tout arranger pour qu'elle soit exécutée.

Nada ne vint point réjouir ses maîtres par ses propos. Romulus fit ressortir son absence et l'accusa de paresse et d'ivrognerie. Marie-Louise lui imposa si-

lence, disant qu'en accusant le nain, il fallait l'accuser elle-même, ainsi que tous ceux qui étaient présents.

— J'y étais bien, madame, poursuivit Romulus incorrigible, et cependant je me porte à merveille.

Le reste du jour, Marie-Louise se sentit fatiguée et assoupie, et le singulier fut que plusieurs de ses caméristes furent de même. Parmi les senoras de honor, la comtesse de Penitz fut la seule atteinte de ce malaise. La duchesse d'Albuqnerque et les autres dames se sentaient toutes disposées à recommencer.

Vers le soir, comme on était chez la reine, à jouer aux jonchets, avant le souper, Marie-Louise dit à la camarera-mayor :

— J'ai une envie de dormir que je ne puis vaincre, et je crois bien que je m'endormirai à table.

En ce même moment, un page, ami de Nada, et qui le servait par amitié, s'en vint demander de sa part au duc d'Astorga s'il daignerait venir dans sa chambre, car il avait absolument besoin de lui parler, et il ne pouvait se lever sous aucun prétexte. Le majordome-mayor aimait ce petit être, à cause de son dévouement à la reine. Il répondit qu'il allait s'y rendre sur-le-champ.

La reine entendit ces paroles et s'informa de son nain, qui lui manquait beaucoup, ajouta-t-elle. Elle avait besoin d'être égayée.

— Madame, il se trouve plus incommodé ce soir, répondit le page, et il est au désespoir de ne point remplir son office, mais il vous ferait pitié si vous le voyiez; sa petite tête est comme une pomme; il me semble qu'elle se rétrécit à chaque instant.

Le duc reçut l'ordre de la reine d'aller promptement près de Nada et de revenir lui rendre compte de l'état où il se trouvait, surtout de ne lui épargner ni soins, ni médecins, ni secours.

VIII

En entrant dans la chambre qu'habitait Nada, à côté de son camarade Romulus, au milieu des officiers de la reine, le duc fut désagréablement frappé des gémissements poussés par ce pauvre petit être. Il s'approcha vivement de lui.

— Qu'as-tu, Nada? lui demanda-t-il.

— Ah! monsieur le duc, je vous vois enfin! que Dieu soit loué! Veillez sur la reine, je vous en conjure. Je suis empoisonné : elle doit l'être comme moi. Qu'on la soigne, qu'on appelle tous les medecins. Ne souffre-t-elle pas?

— Tu es fou, mon pauvre nain! répliqua le duc; tu n'es pas empoisonné, et la reine ne l'est pas plus que toi.

— Je suis empoisonné, vous dis-je! et, pour l'amour du ciel, faites donner du secours à la reine, il en est peut-être encore temps pour elle. Quant à moi, qu'importe!

— Pourquoi serais-tu empoisonné? pourquoi la reine le serait-elle? N'avez-vous pas tous mangé les mêmes choses?

— C'est le gâteau de la comtesse de Soissons.

— Le roi et toutes ces dames en ont pris leur part. Tout le monde se porte bien.

— Et Nina, et Zapata, et la comtesse de Penitz se portent-elles bien aussi?

— Elles sont chez la reine, mais elles se plaignent, il est vrai, d'une envie de dormir invincible.

— Et la reine?

— La reine également.

— Écoutez-moi, je vous en conjure; vous n'étiez pas là, vous ne savez pas... Et, si vous y eussiez été, tout cela ne serait pas arrivé, j'en suis sûr. Ne perdez pas un instant! que les médecins de la reine soient mandés, les médecins de l'ambassade française, surtout, et qu'on applique un contre-poison vigoureux. La reine a mangé un lis; ces dames et moi, nous nous en sommes disputé les miettes; je suis plus petit, plus délicat, j'en suis frappé plus vivement, mais nous

sommes tous morts. Ces poisons d'Italie ne pardonnent pas.

Le majordome-mayor se sentit glacé de frayeur. Ce que disait le nain se rapportait avec les avis qu'il avait reçus. Le départ de la comtesse, combiné avec cette collation, ces venins d'outre-monts calculés pour ne produire leur effet qu'après un certain temps, tout se représenta à son imagination en quelques secondes.

— Attends-moi, Nada, s'écria-t-il, je vais te ramener le vieux médecin more de ma maison. Celui-là nous dira la vérité.

Il descendit en courant les degrés, arriva dans la cour, sauta dans le premier carrosse qui se trouva devant lui, se fit conduire d'autorité à son palais sans s'inquiéter du propriétaire, seulement par ce mot magique : « Service du roi! »

Et, un quart d'heure après, il ramenait un vieillard à barbe blanche, en costume bizarre, qu'il traînait après lui. Il ne lui laissait pas le temps de marcher.

— Viens, viens, Joseph, je t'en supplie! lui disait-il.

Ce nom de Joseph avait été imposé au More par le père du duc, qui l'avait amené d'Afrique et fait baptiser pour éviter les persécutions du saint-office; mais, au fond de son cœur, Yousouf était resté musulman, et en gardait les croyances comme les habitudes, bien

qu'il affectât de se montrer à l'église assez souvent. Il passait sa vie à lire, à étudier, dans le palais d'Astorga, et à répandre sur les pauvres les trésors de sa science. Le duc le prêtait à ses amis. Il le payait richement pour lui et les pratiques qu'il lui donnait. Yousouf ne recevait jamais rien que de lui seul. Il l'aimait comme son fils, il l'avait vu naître, et son admiration pour son mérite ne le cédait qu'à sa tendresse. Bon, charitable comme son maître, il avait les vertus des vrais chrétiens, et nul n'aurait pu croire qu'il ne le fût point.

Plusieurs fois, il avait vu le roi et la reine. Son opinion sur l'un et sur l'autre était bien formée. Il avait déclaré dix fois que Charles II était fou, qu'il ne pouvait vivre, qu'il n'aurait pas d'enfants, et que, quant à la reine, si on ne la tuait pas, elle mourrait de chagrin, de tristesse et de regrets, avant l'âge de quarante ans.

Le duc lui avait raconté en peu de mots ce qui se passait. Il le fit entrer dans la chambre de Nada, et, le lui montrant d'un geste plein de sollicitude :

— Voilà ce pauvre nain, Yousouf ; je t'en prie, sauve-le, si c'est dans la puissance d'un homme de le faire.

Le médecin regardait Nada, tâtait son pouls, soulevait ses paupières, palpait son petit corps, et écoutait, pour ainsi dire, les douleurs qu'il lui faisait éprouver.

— As-tu du courage, mon petit bonhomme ? dit le

médecin; peut-on parler devant toi comme si tu étais de notre taille?

— Oui, parlez; Nada est un vaillant cœur, et peut tout entendre.

— Qu'il réponde d'abord à mes questions, qu'il y réponde comme s'il s'agissait de la vie et de la mort.

Il l'interrogea sur la collation de la veille, lui fit répéter ce qui s'était passé, ce que la reine et lui avaient mangé, la figure extérieure du gâteau, son goût particulier, enfin mille détails, après lesquels il réfléchit un instant. Il lui expliqua ensuite tout ce qu'il éprouvait, ce que devait éprouver la reine, et aussi les senoras de honor; tout cela était de la plus scupuleuse exactitude.

— Maintenant, ajouta-t-il, ce que vous a dit Nada est certain, ils sont tous empoisonnés.

— Mon Dieu!

— Oui, mon cher maître, et je connais le poison.

— Venez donc alors, venez vite! il faut monter chez la reine, il faut la prévenir.

Le savant secoua la tête avec tristesse.

— Il est trop tard! murmura-t-il.

— Est-ce bien possible! Elle mourra? on ne peut la sauver? Tu te trompes, Joseph. Elle est bien, je viens de l'entendre rire; elle ne souffre pas, elle est pleine de vie.

— Elle mourra, et toi aussi, mon pauvre petit homme,

tu es victime de ton attachement, et ceux qui voulaient briser l'arbre se sont peu souciés de détruire l'arbrisseau.

— Hélas! répliqua Nada, les larmes aux yeux, si ma mort pouvait au moins racheter sa vie!

— Bonne petite créature, je ne puis te sauver, mais j'amortirai tes douleurs. Tu ne souffriras pas beaucoup; grâce à moi, tu souffriras encore moins. Je veux que ta mort soit douce, tu le mérites, mon pauvre enfant. Laissez-moi seulement un quart d'heure près de ce lit, monseigneur, et, si vous voulez que je voie la reine, préparez-la à me recevoir.

— Il faut d'abord que l'empoisonneuse soit arrêtée, ramenée ici ; qu'on lui fasse endurer mille morts !... Oh ! je vais tout dire au roi!

Il laissa Yousouf avec son malade et retourna en toute hâte à l'appartement de la reine, où il trouva tout en rumeur. Marie-Louise venait de s'évanouir ; en même temps, la comtesse de Penitz avait été ramenée chez elle dans un état fort alarmant. Le roi avait fait emporter la reine dans sa chambre et l'avait suivie. Personne ne comprenait rien à ce qui se passait et l'inquiétude était dans tous les cœurs.

Le majordome-mayor, sans écouter les plaintes et les avertissements qu'il entendait de toutes parts, s'en alla droit à la chambre royale. Il frappa d'un ton d'au-

torité. La duchesse d'Albuquerque se présenta et lui demanda, pâle comme un linge, ce qui l'amenait dans un pareil moment :

— Le salut de Sa Majesté la reine, duchesse! Dis au roi, je t'en conjure, que je le supplie, sur la vie de la reine, de m'écouter quelques instants.

La duchesse connaissait d'Astorga, elle savait de quelle sérieuse loyauté étaient ses paroles. Elle alla droit au roi, debout près du lit de Marie-Louise, que les médecins entouraient; elle lui répéta ce qu'elle venait d'entendre et ajouta :

— Écoutez-le, sire ; il apporte sûrement quelque lumière, et vous savez qu'on peut se fier à lui.

Le roi suivit la duchesse sans rien dire; il trouva le duc à la porte, et qui, malgré son violent désir, n'en eût pas franchi le seuil, pour ne pas manquer de respect à la reine évanouie. En apercevant son maître, il s'agenouilla et prit sa main pour la baiser.

— Sire, dit-il, vous êtes bien malheureux, plus que vous ne le supposez encore, peut-être. Que Votre Majesté me pardonne; mais, en cet instant terrible, je crois lui devoir la vérité.

— Parle, d'Astorga ; que sais-tu ?

— Sire, les menaces sont exécutées, les choses prédites arrivent...

— Eh bien ?

— La reine est empoisonnée, sire !

Le roi poussa un gémissement et s'appuya auprès de la porte.

— D'où le sais-tu ?

— Du pauvre Nada, mourant pour avoir partagé le fatal gâteau apporté par cette abominable femme. Qu'il plaise à Votre Majesté d'ordonner qu'on coure après elle et qu'on la ramène.

— Il faut sauver la reine.

— Oui, sire, il faut sauver la reine, et j'ai ici pour cela, mon savant Yousouf. Il n'attend que vos ordres pour se présenter; mais il ne faut pas que l'empoisonneuse s'échappe ; au nom du ciel, sire, permettez qu'on se mette à sa poursuite.

— Tout ce que tu voudras, d'Astorga ; mais d'abord Yousouf.

— Il est là.

— Qu'il vienne !

— Un ordre, sire, contre cette misérable.

— Voici mon anneau, je n'ai pas la force d'écrire; va ! qu'on t'obéisse comme à moi-même. Voici justement le duc de Medina-Celi, c'est à lui de te seconder. Yousouf, la moitié de l'Espagne t'appartient si tu sauves la reine !

Le grand docteur s'approcha de la malade. Aussitôt, les autres médecins s'écartèrent avec respect; sa science était bien connue, ils lui laissèrent prendre la première place. Il examina le visage, les mains, la poitrine de Marie-Louise, écouta sa respiration et les battements de son cœur. Le roi était à côté de lui, et le regardait dans une anxiété terrible.

— Si le roi veut donner l'ordre que l'on fasse sortir d'ici toutes les femmes, excepté madame la duchesse d'Albuquerque, tous les hommes, excepté les médecins et le révérend père, je donnerai mon avis sur l'état de la reine.

Le roi fit un geste, et bientôt il n'y eut plus autour de lui que les personnes désignées.

— Eh bien? demanda le roi d'une voix entrecoupée de sanglots.

— Sire, messieurs, l'état de Sa Majesté la reine n'est pas douteux pour moi, elle a été empoisonnée. N'est-ce pas votre avis ?

Tous baissèrent la tête en signe d'assentiment.

— Un remède, un contre-poison!... Hâte-toi, Yousouf! Tout ce que tu voudras, si tu la sauves.

— Sire, vous me demandez ce que les forces humaines ne peuvent faire. Le poison employé est un poison italien, sans contre-poison connu, le poison

des Borgia, apporté en France par Côme Ruggieri, sous Catherine de Médicis, perdu une première fois, retrouvé par le chevalier de Sainte-Croix, et donné par lui à madame de Brinvilliers, laquelle l'a communiqué à la Voisin. Et vous comprenez maintenant comment nous le retrouvons ici. Ce poison, je le répète, est sans contre-poison connu.

Le roi poussa un gémissement.

La reine était immobile, comme morte, le teint violacé, l'œil ouvert et fixe, le bout des doigts crispé; elle semblait dormir d'un sommeil plein de rêves terribles. On avait essayé tous les moyens connus de la rappeler à elle, tous avaient échoué.

— Nous ne pouvons sauver la reine, messieurs, vous en demeurez d'accord; cependant nous pouvons prolonger sa vie, alléger ses souffrances, et les lui rendre plus faciles à supporter. Si le roi veut me laisser libre, sous ma responsabilité, de ce que je vais entreprendre, je promets que la reine vivra huit jours, à peu près, et que sa mort sera douce comme la fin d'un beau jour. Que Votre Majesté prononce maintenant. J'ai dit mon opinion.

Le roi interrogea successivement les cinq autres médecins présents à cette consultation; tous confirmèrent l'avis du More. Il leur demanda s'ils abandonnaient

la reine et s'ils laissaient leur confrère libre d'exécuter ses ordonnances, se disposant à l'aider de leurs conseils et de leur assistance. Ils répondirent unanimement qu'ils y consentaient.

— Faites donc comme vous le ugerez à propos, Yousouf, et pensez que vous avez entre vos mains plus que la vie de votre roi.

Charles II semblait avoir repris, en ce moment, ses facultés. Son œil brillait d'intelligence, sa parole brève portait avec elle le commandement et la soumission. Son amour pour la reine s'était réveillé dans toute sa force; il eût donné sa couronne pour que cette femme chérie lui fût conservée. Il suivait les mouvements du médecin; il le vit chercher une petite trousse qu'il avait sur lui, y prendre plusieurs instruments et faire, avec une lancette d'or, une incision au bras de la reine. Quelques gouttes de sang en jaillirent, le savant les recueillit immédiatement, il en examina la couleur, sembla les peser, les flaira longtemps, les flaira encore, puis il releva la tête et dit au roi avec un accent de joie :

— Sire, je la sauverai peut-être.

— O mon Dieu! s'écria le monarque, faites ce miracle: et jamais une église n'aura été aussi riche, aussi belle que celle que je vous ferai bâtir en reconnaissance.

La physionomie du vieillard avait comme une auréole, un rayon de la Divinité semblait descendu sur son front. Il tenait le vase sous le bras de la malade et laissait tomber une à une les gouttes de sang qui sortaient de sa veine.

— Yousouf, Yousouf! s'écria le roi impatient, va-t-elle reprendre ses sens?

— Oui, sire, dans quelques minutes.

— Et tu la sauveras?

— Je n'ai l'ai point promis, sire; j'ai dit que cela était *peut-être* possible. Tout est entre les mains de Dieu. Il se présente un symptôme favorable dans la couleur du sang. Si ce symptôme ne se dément pas, on peut espérer que le venin n'a pas encore pénétré jusqu'au cœur; c'est ce que je saurai tout à l'heure.

IX

Le san tombait toujours. La reine fit un mouvement presque imperceptible. Le roi poussa un cri de joie. Yousouf fit un geste de la main pour demander silence.

— Le moindre bruit peut être fatal, sire. Elle va se réveiller dans un état de faiblesse dont rien ne saurait

vous donner l'idée. Gardez que Sa Majesté ne vous voie d'abord; veuillez vous retirer derrière madame la duchesse.

Le roi obéit, bien à contre-cœur; lorsque le médecin crut la saignée suffisante, il ferma la veine, et attendit quelques minutes. Marie-Louise remua très-distinctement, puis elle poussa un soupir profond et tâcha de se relever sur les coussins; elle retomba de faiblesse.

— Qu'est-il arrivé? où suis-je? fit-elle.

— Votre Majesté s'est trouvée un peu incommodée, madame; on l'a transportée dans son lit.

— Ah! oui, je sais... hier... la fatigue...

— Oui, madame, justement.

— Où est le roi?

— Il est là, tout près.

— Et...?

Elle chercha autour d'elle.

— Je ne vois aucune des personnes de ma maison.

— Pardonnez-moi, madame, reprit madame d'Albuquerque, me voici.

— Ah! oui, c'est bien. Et... et... Nada?

Une faible rougeur se montra sur ses joues pâles, en prononçant ce mensonge.

— Nada est fatigué également; je lui ai ordonné de garder la chambre.

Elle regarda celui qui parlait et le reconnut.

— Vous êtes le savant médecin du duc d'Astorga, je me rappelle votre visage; je suis donc bien malade, qu'on vous a fait appeler?

— Madame, je me trouvais par hasard au palais; j'y étais venu pour un domestique de Sa Majesté le roi. Mon maître m'a rencontré et m'a conduit ici lorsque Votre Majesté a perdu connaissance; c'est moi qui vous ai soignée.

— Pourquoi le roi n'approche-t-il pas? il n'est point malade, j'espère?

— Me voici, Louise. J'attendais ton réveil; tu ne souffres pas, n'est-il pas vrai?

— Un peu de la tête, un peu du bras; de l'embarras, pas davantage.

Le roi regarda Yousouf, qui hochait la tête.

— Cela doit être ainsi, marmotta-t-il entre ses dents, et bientôt nous verrons le reste.

Il questionna encore la reine; elle lui répondit d'une voix mourante, se plaignant d'avoir les membres brisés et de ne plus se sentir vivre.

— Je voudrais dormir et me reposer; il me semble que ma pensée même s'arrête et qu'elle me fatigue, tout est figé en moi.

C'est en effet là le symptôme de ce poison terrible;

je l'ai éprouvé, bien que j'aie été sauvée avec le remède de mon sorcier, le seul qui ait ce contre-poison. Il est ignoré; et e ne crois pas que personne, excepté lui, en possède; on sait qu'il n'en donnait qu'à bon escient, et, malheureusement pour la reine d'Espagne, le médecin more ne le connaissait pas.

Ce poison est composé de plusieurs essences, il se donne à des doses différentes qui produisent différents effets. On peut vous tuer sur-le-champ comme un coup de foudre, ou vous laisser vivre quinze jours, six mois, an, dix ans; seulement, une fois que vous en avez pris, il faut que vous en mouriez à l'époque où vous en devez mourir, rien ne vous sauvera. On ne souffre pas beaucoup. La vie se suspend d'abord, puis s'arrête, c'est un engourdissement; lorsqu'il a gagné le cœur ou le cerveau, tout est dit.

Yousouf s'aperçut bientôt qu'il avait donné au roi un espoir impossible à réaliser; il ne le lui dit pas néanmoins sur-le-champ et le laissa avec cette illusion; il la perdrait assez tôt.

Le médecin more donna à Marie-Louise plusieurs potions, à la suite desquelles le sommeil vint, elle s'endormit profondément. Yousouf insista pour faire retirer le peu de gens qui restaient près d'elle, pour faire coucher le roi, et ne garder que Louison seulement avec

lui; on dressa des lits de camp pour les médecins dans la pièce voisine ; les dames se retirèrent, excepté la camarera-mayor, qui s'installa dans un cabinet.

Louison sanglotait; le médecin n'essaya point de la consoler, il savait qu'elle perdait tout en perdant sa maîtresse et que rien ne pouvait empêcher ce malheur.

— Vous croyez qu'elle n'en reviendra pas, Yousouf ? vous en êtes bien sûr?

— Très-sûr, ma pauvre demoiselle, que trop sûr, et c'est grand dommage. Une si belle et si bonne reine! une si jeune créature !

— Oh! l'horrible, l'exécrable femme ! avoir eu lè courage de tuer une reine qui lui montrait tant de bonté! Si je la tenais, je l'étranglerais de mes propres mains.

Il n'y avait aucuns soins à donner à cette étrange maladie. La présence seule d'Yousouf était indispensable; il devait surveiller le sommeil de la malade, en diriger les effets ; il devait lui donner à intervalles égaux certains élixirs, dont dépendait la conservation et la prolongation de sa vie, si toutefois c'était vivre que de vivre ainsi.

Au point du jour, on gratta à la porte ; Louison ouvrit. Le duc d'Astorga entra, plus défait et plus pâle qu'un spectre. Il avait passé la nuit à attendre quelques

nouvelles, après avoir fait expédier les ordres pour l'arrestation de madame de Soissons. Il n'avait pas osé se présenter plus tôt; mais il se mourait, il n'y tenait plus, il voulait tout savoir.

— Hélas! monsieur le duc, regardez, dit Louison en s'écartant pour lui laisser apercevoir la reine, ce qui eût fait jeter les hauts cris à la camarera-mayor; mais, en un moment semblable, aucun de ceux qui étaient là ne songeait à l'étiquette.

— Morte! mon Dieu, morte! s'écria-t-il.

— Non! pas morte, mais endormie; c'est un spectacle à fendre le cœur.

Il fit deux pas en avant et s'arrêta à la contempler; il n'eût pas osé aller plus loin, son respect était plus fort que son amour et que son désespoir. Ni le médecin ni Louison ne lui parlèrent plus. Il s'agenouilla et pria en silence, la tête basse et les mains jointes. On a su depuis qu'il avait fait le vœu, pour racheter cette existence si chère, de donner tout son bien aux pauvres et de s'en aller nu-pieds en terre sainte, pour y prendre l'habit d'hospitalier et passer le reste de ses jours à soigner les malades. Cet homme avait tous les dévouements.

e lendemain, de très-bonne heure, le roi revint; d'Astorga était depuis longtemps retourné à son poste

d'étiquette. La reine dormait toujours; les médecins annoncèrent qu'elle ne tarderait pas à se réveiller, que le roi et les personnes indispensables la verraient, mais qu'il lui fallait le plus grand repos. Charles II semblait aussi mourant qu'elle. Il s'assit auprès de son lit, prit sa main, la baisa, fixa son regard sur ce visage inanimé et ne l'en détourna plus. Il ne répondit à aucune question, n'écouta rien, refusa toute nourriture, jusqu'à ce que la reine ouvrît les yeux et parût se réveiller d'un long sommeil.

Elle eut quelque peine à rappeler ses esprits; il lui semblait renaître, sans cependant pouvoir faire un mouvement. Elle sourit au roi, qui s'en aperçut et n'eut pas la force de lui parler; puis elle chercha encore par la chambre sans trouver ce qu'elle cherchait; son visage exprima la contrariété, mais elle ne se plaignit pas.

Juste, en ce moment, le duc d'Astorga se montra à la porte ouverte, et salua, pour indiquer qu'il avait une communication à faire. Le premier médecin, effrayé de la torpeur du roi et sachant de quel ministère était chargé le majordome-mayor, dit tout bas :

— Sire, regardez ; M. le duc d'Astorga attend vos ordres ; il a sans doute à vous donner quelque réponse

au sujet de la comtesse de Soissons ; ne lui voulez-vous point parler

— Me la rendra-t-il? reprit Charles II en montrant la reine, dont les yeux s'étaient tournés vers le duc d'Astorga et ne le quittaient plus.

— Recevez-le, sire, recevez M. d'Astorga ; ne vous laissez point abattre. Dieu fera peut-être un miracle ; soyez préparé à ce bienfait.

Le roi se souleva comme un automate et s'en alla dans la chambre d'attente. Le duc lui demanda d'abord comment se trouvait la reine.

— Elle ne vit plus qu'à moitié, mon pauvre d'Astorga, et moi, je crois bien que je mourrai avec elle. Que veux-tu de moi?

— Sire, l'ambassadeur de France est aux portes du palais avec une attitude assez hostile. Il demande à voir la reine et assure qu'il ne quittera pas la place sans lui avoir parlé ; il a des ordres de son maître.

— Ce n'est point la coutume, en Espagne, que les étrangers entrent chez la reine alors qu'elle est au lit. Faites-le dire à l'ambassadeur de Louis XIV, afin qu'il ne perde pas son temps à attendre.

— Sire, les différents messagers sont revenus ; ils ont été sur toutes les routes, à toutes les postes, dans toutes les auberges, on n'a aucune nouvelle de la com-

tesse de Soissons; elle n'a passé par aucune route; les relais préparés sur celle de Barcelone y sont toujours; elle est évidemment cachée sous quelque déguisement. Si elle n'était pas coupable, elle se montrerait. Mais, sire, il faut absolument que cette femme se trouve, il le faut!

— Hélas! duc, elle m'a pris la joie de ma vie, et la vengeance ne pourra me la rendre; mais je partage ton impatience; cette empoisonneuse doit nous être livrée; ne laisse pas de repos aux agents qu'ils ne l'aient découverte. Va! et laisse-moi.

Il retourna près de la reine, et le duc sortit pour rendre réponse à l'ambassadeur et donner de nouveaux ordres au sujet de la comtesse. Il semblait un véritable enragé.

Le duc allait de l'antichambre de la reine au lit de Nada, dont la vie s'éteignait doucement, mais qui avait quelquefois des accès de révolte en songeant à sa maîtresse et au malheur qui la frappait. Son unique désir était de la voir encore, de baiser sa main et de mourir à ses pieds comme un chien fidèle. Il suppliait le docteur et d'Astorga de le lui permettre; il promettait de ne pas montrer un visage triste, pour ne pas frapper la reine.

— Elle ne verra pas que je meurs, elle croira que je dors.

On résistait à sa prière, à ses désirs, et c'était pour lui un grand chagrin. La Providence lui réservait cependant ce bonheur qu'il ambitionnait; dans la soirée, Marie-Louise reprit un peu de force et tout à coup demanda son nain.

— Il est un peu incommodé, madame, répondit Yousouf.

— Ne peut-il venir? est-il à l'agonie?

On affecta de rire et de plaisanter sur l'agonie de Nada, et le médecin assura qu'il avait une indigestion pour avoir trop mangé de tartelettes françaises.

La reine insista pour le voir; elle avait demandé aussi la comtesse de Penitz, Zapata et Nina, ainsi que plusieurs autres de ses femmes. On n'avait pas voulu lui avouer l'état des premières, afin de ne pas l'alarmer; on en fit une mesure générale et on leur défendit à toutes de paraître. Excepté Louison et sa compagne française, la reine n'en avait vu aucune autour d'elle depuis qu'elle était malade; on persista dans la mesure, mais on ne crut pas devoir lui refuser Nada; le dévouement et le courage du petit homme le rendaient capable de cacher ses maux et de sourire à sa souveraine au moment de mourir.

L duc monta chez lui, chargé de le prévenir, et le trouva dans un assoupissement plus profond; cependant

son cœur était fort et vaillant. Il entendit très-bien ce qui lui fut demandé et répondit à d'Astorga qu'il était prêt à descendre, que c'était le plus ardent de ses vœux.

— Il faudra me parer, m'habiller, me donner un cordial; Yousouf ne devra pas craindre de le forcer : que m'importe de mourir plus tôt! Je l'aurai revue et je lui aurai peut-être donné un peu de courage, un peu de distraction. Disposez de moi, monseigneur, j'attends le médecin.

— Cher petit homme! répliqua le duc les larmes aux yeux. Ah! si bien d'autres avaient ton cœur!

Yousouf monta bientôt. Il prit Nada comme une poupée, le farda, l'arrangea de telle façon, qu'à un peu de pâleur près, il semblait de la meilleure santé. Il lui fit avaler quelques gouttes d'un élixir réconfortant et lui recommanda surtout de la gaieté.

— Tu montes à un assaut, mon brave nain; de la résolution, du courage, et Dieu te protégera. Tu aimes ta maîtresse, elle veut te voir, tu peux lui ôter des craintes que certainement elle a conçues; c'est à ton dévouement de les lui épargner. Nous comptons sur toi.

— Et vous y pouvez compter, je vous le jure! M. le duc le sait bien.

Lorsqu'il fut prêt, on l'emporta, pour ne pas le fatiguer inutilement. Le laquais le posa par terre, à la porte

de la chambre de la reine. Il eut un instant de faiblesse, on lui donna une nouvelle dose.

— Maintenant, je suis disposé, dit-il; entrons.

On ouvrit et Nada parut, Nada frais, dispos, à la mine éveillée comme dans ses beaux jours; il entra en sautant et courut au lit de la reine, qui l'attendait en lui tendant les mains et le sourire aux lèvres.

—Ah! mon pauvre nain, je suis contente de te voir. Tu n'es donc pas bien malade? Tu as bonne mine; viens ici.

Il était près d'elle, elle l'attira et le regarda fixement. Son visage se rembrunit, elle comprit tout. Il n'est pas de coup d'œil plus perçant que celui d'un malade auquel on veut cacher la vérité.

— Ah! poursuivit-elle, je comprends! Reste près de moi, tant que tu pourras, je veux te parler.

Le roi semblait plus content; le visage de la reine s'animait un peu. Nada commença une conversation avec Romulus, avec Yousouf, avec tous ceux qui les entouraient. Jamais il ne fut plus étincelant d'esprit et plus drôlement comique. Le médecin n'en revenait pas.

— C'est un héros que cet embryon, dit-il plus tard; il a l'âme d'un demi-dieu dans ce corps chétif. Il devait s'imposer une force de volonté à briser des montagnes; car le propre de cet affreux poison est de figer en même temps le sang et l'intelligence.

Nada resta ainsi plus d'une heure ; la reine sourit plusieurs fois, c'était beaucoup. Elle regardait ensuite le pauvre nain avec tristesse, et l'approchait d'elle. Ses mains se promenaient sur sa chevelure rare et grisonnante, et tout à coup elle dit :

— Je voudrais rester seule un instant avec Nada et Louison ; cela se peut-il ?

— Tu m'éloignes, Louise ? répliqua le roi d'un ton de reproche.

— Tu es fatigué, il faut te reposer, Charles ; va dormir, tu reviendras ensuite. Moi, je ne dois pas dormir, au contraire, je dors trop. Nada et Louison vont m'aider à composer une lettre pour mon père. Nada est mon secrétaire, tu le sais.

Le médecin fit signe au roi qu'il ne fallait pas la contrarier ; celui-ci se leva alors avec peine, embrassa la reine à plusieurs reprises, et se retira. En passant par la première salle, il trouva d'Astorga immobile à son poste, et lui fit un signe de désolation.

— Tu restes là, duc ? tu ne vas pas à ton palais ?

— Tant que Sa Majesté la reine est en danger, la place de son majordome-mayor est là auprès d'elle, sire, et je n'en sortirai ni jour ni nuit.

Le roi passa ; il n'était point jaloux, hors dans ses accès de rage, et la passion de d'Astorga pour la

reine lui paraissait une chose établie de façon à ne choquer personne, depuis tant d'années qu'elle existait à l'état latent ; d'ailleurs, devant ce lit de mort, les passions se taisaient pour faire place à la douleur.

— Me renvoyez-vous, madame ? demanda le médecin more.

— Non, Yousouf, au contraire, je puis parler devant vous; vous m'aiderez aussi : j'ai un dernier service à vous demander.

— Un dernier!

— Oui, Yousouf, un dernier. Je sens fort bien ce que j'éprouve; vous me faites exister par votre art, mais la vie m'échappe; bientôt je ne serai plus qu'un cadavre. Mon pauvre Nada, nous sommes empoisonnés tous les deux, et ces pauvres femmes qu'on me cache, aussi.

— Non, madame, vous vous trompez.

— Je ne me trompe pas, tu ne me trompes pas non plus, Nada. Je vois, je sais tout et le temps nous presse. Tu fais des efforts héroïques, tu exiges de ta petite nature plus qu'elle ne peut donner, mon pauvre nain, et je me hâte de te remercier, de te dire adieu, pour que tu t'en ailles ensuite mourir tranquille. Tu as été pour moi un bon et fidèle serviteur; jusqu'à la fin, tu me le prouves. Nous nous retrouverons bientôt, sois ranquille, et nous ne nous séparerons plus.

— Madame, ma bonne maîtresse, vous me fendez le cœur.

— Ne m'interromps pas, mon enfant; j'ai beaucoup à dire et peu de temps devant moi. Je ne veux pas qu'on répande mon empoisonnement, entendez-vous? Je vous ordonne à tous de le nier, entendez-vous? à toi surtout, Yousouf, qui feras autorité par ta science. Ma mort servirait de prétexte à la guerre, peut-être. J'aime l'Espagne, je l'ai bien servie et je la servirai même quand je n'y serai plus. Vous promettez de m'obéir?

— Madame...

— Il le faut, je le veux ; les volontés des mourants sont sacrées et ne se discutent pas ; promettez-le.

Ils étaient autour de son lit, Louison agenouillée, pleurant à sanglots, Nada accroupi, se soutenant à peine, le médecin debout à son chevet.

— Nous obéirons, madame, je m'y engage en leur nom.

— C'est bien.

— Madame, reprit Louison au milieu de ses larmes, si Votre Majesté désire voir son huissier... il est là dans ma chambre.

— Je te remercie, Louison, je reconnais là ton attachement sincère, et tu m'as devinée. Tout à l'heure; j'ai des adieux à faire auparavant. D'abord, à ce malheureux qui souffre et se tait, dont les forces s'épui-

sent, et que ma reconnaissance voudrait soulager. Embrasse-moi, mon Nada! au seuil de l'éternité, les distances s'effacent, la maîtresse et le serviteur paraîtront ensemble devant Dieu. Je te bénis comme ta mère et ta patronne, et, je te le répète, tu es une noble et digne créature; pardonne-moi ta mort. On pouvait au moins te laisser la vie, à toi, elle ne pèse point dans l'équilibre de l'Europe.

Un sourire amer rida ses lèvres pâles; le nain tenait sa main et la baisait.

— Va, mon ami, va-t'en! Yousouf, emmenez-le, il a déjà trop fait violence au mal. Adieu, ou du moins à bientôt! Si tu pars le premier, attends-moi, je ne tarderai guère. Adieu! adieu!

Nada, presque mourant, fit un effort suprême, baisa encore une fois sa main et marcha seul vers la porte. Le médecin le suivit, sur l'ordre réitéré de la reine. Aussitôt qu'ils furent sortis, elle fit signe à Louison de se rapprocher d'elle.

— Ma chère fille, poursuivit Marie-Louise, ce n'est pas tout encore; il y a là près de moi, dans cette autre chambre, un malheureux qui souffre aussi et de grandes douleurs; appelle-le.

Louison se leva en silence.

Ils le trou veront mauvais, peut-être; cependant je

ne puis mourir sans l'avoir revu, sans lui défendre de me suivre, sans qu'une fois nos lèvres aient échangé ces mots que nos cœurs se sont répétés si souvent.

Louison appela le majordome-mayor, il entra, et jamais la douleur ne laissa de traces plus profondes sur un visage humain. Il s'arrêta à la porte, son cœur battait si fort, qu'il ne pouvait parler.

— Venez, monsieur, murmura la reine, je vous attends.

Il fut bientôt près d'elle, fléchit le genou, et, les yeux baignés de larmes, les mains jointes, il attendit qu'elle lui parlât encore.

— D'Astorga...

Ce mot expira sur sa bouche, elle crut qu'elle allait mourir.

— Mon cher duc, reprit-elle après quelques instants, il faut nous séparer.

— Non, madame.

— Hélas! je ne le sens que trop, tout espoir est perdu.

— Non, madame, nous ne nous quitterons pas, je vous suivrai.

— C'était là ce que je craignais et pourquoi j'ai voulu vous voir; je savais bien que vous ne vivriez pas sans moi, et je veux que vous viviez.

— Pour souffrir!

— Pour penser à moi, pour conserver mon souvenir, pour me regretter, pour servir l'Espagne, votre pays, et mon époux, votre roi.

— Madame, je n'avais qu'une chose dans ma vie, c'était mon amour.

— Et cet amour doit vous faire vivre, monsieur; car c'est moi qui vous l'ordonne.

— Ah! ma reine, tous les sacrifices, demandez-les-moi, hors d'habiter cette terre quand vous n'y serez plus.

— J'y serai toujours près de vous, mon ami; mon âme ne vous quittera pas; car notre chaste et pure tendresse est de celle des anges, et Dieu la bénira de son regard lorsque j'aurai quitté mon enveloppe mortelle. Je vous ai bien aimé, je vous aime, j'ai voulu vous le dire une fois, devant mon Créateur qui me rappelle, en face de la mort qui m'attend.

— Oh! merci! merci! c'est déjà le ciel pour moi.

— Que ce souvenir vous console et embellisse les jours qui vous restent. Vivante, j'appartenais au roi, à l'Espagne, à mes devoirs; morte, je ne suis plus qu'à vous; tout ce qu'il y a en moi d'immortel est votre bien, votre récompense; je ne vous quitterai pas un seul nstant, vous me retrouverez partout, dans vos prières, ans votre sommeil, dans vos contemplations de la

nature, le soleil, les bois, les fleurs, les chants des oiseaux, tout cela sera pour vous mon âme, passée dans les merveilles de la création et se révélant à vous, sous es mille formes, par les mille harmonies qui vous plaisent. Je vivrai près de vous, pour ne vous plus délaisser, jusqu'au jour où je vous prendrai moi-même pour vous conduire au pied du trône de Dieu et vous placer à ses côtés, parmi ses élus, parmi ceux qui ont rempli dignement la tâche imposée ici-bas. Voilà ce que je vous demande, Alonzo, voilà ce que j'attends de vous. Vous êtes un loyal et généreux gentilhomme. Vous répondez à vos ancêtres et à votre maison du nom que vous portez; l'amour d'une reine ne peut inspirer à un d'Astorga que de nobles pensées et de nobles actions, j'y compte, entendez-vous !

Louison sanglotait; le duc était comme mort auprès de la reine : elle avait étendu sa main vers lui, il ne la prit pas, la force lui manquait.

— Me le promettez-vous, duc?

— Madame, il n'a pas le courage de lever les yeux, il se meurt, répliqua Louison.

— Non, il ne mourra pas, Louison; l'espérance de me retrouver, la joie de m'obéir le soutiendront, j'en suis sûre. Relevez-vous, Alonzo, et venez recevoir le dernier souvenir d'une affection qui doit survivre à ma vie.

Elle sortit, d'une petite boîte de chagrin, un médaillon enfermé dans une enveloppe d'or émaillé; ce médaillon contenait d'un côté son portrait, de l'autre une mèche de ses beaux cheveux noirs. Elle passa elle-même ce médaillon au cou de son majordome en lui disant :

— Ne le quittez jamais; je vous le donne de ma main, je vous le donne pour qu'il me rappelle à vous en consolant votre affliction. Maintenant, votre promesse de m'obéir, duc, je l'exige, et je mourrai en paix. Vous prierez pour moi, vous irez à l'Escurial visiter la tombe où reposera cette Louise que vous avez tant aimée, mon cœur en sera réjoui. Vous me jurez de vivre... pour moi?

— Oui, madame, je vous le jure !

— Je suis contente maintenant. Adieu, adieu, mon Alonzo, mon ami ! du courage et à bientôt. Nous allons nous réunir, pour être ensemble toute l'éternité. Soyez homme et gentilhomme d'Espagne, montrez que vous méritez l'amour que je vous porte et que je sois fière de mon choix. Adieu ! Emmène-le, Louison ; il me fait mal. Du courage, d'Astorga !

Elle répéta plusieurs fois ces mots, mais elle se sentait défaillir; le duc d'Astorga ressemblait à un insensé, il couvrait le médaillon, la main de la reine, de bai-

sers frénétiques, et jetait des mots entrecoupés, sans suite et sans raison. C'était un vrai délire. Yousouf rentra justement en ce moment-là, et ce fut heureux pour tous. Obéissant aux ordres de la reine, il entraîna son maître presque inanimé, le fit revenir à lui, lui rappela son devoir et l'obligation de cacher à tous ce désespoir indiscret, pour l'honneur de la reine et la paix de ses derniers moments. Il fit rentrer le calme dans cette âme brisée, et Marie-Louise put dès lors compter que ses vœux seraient accomplis.

— Maintenant, Louison, j'en ai fini avec la terre; pensons au ciel, dit-elle.

X

Le père Gabriel attendait dans la chambre de la cameriste; il fut introduit par les corridors intérieurs, et, pendant le temps qu'il restait près de la pénitente, Louison fit sentinelle à une porte, Yousouf à l'autre. — La reine dormait d'un sommeil paisible, — répondaient-ils à ceux qui les interrogeaient, — et sous aucun prétexte, on ne pouvait entrer chez elle.

Après la confession terminée, l'absolution reçue, Marie-Louise communia. Ce viatique, donné au lit de

la mort par un prêtre français, à une princesse française, tous les deux éloignés de la patrie, tous les deux réduits à se cacher pour prier Dieu suivant leur conscience, entourés cependant des plus fervents catholiques du monde, ce viatique avait quelque chose de touchant et d'auguste.

Le prêtre exhorta la mourante à se détacher de la terre, à penser au ciel, à mettre en Dieu toute sa confiance. Il devait lui pardonner ses fautes, car elle avait beaucoup souffert, car elle les avait expiées dès ce monde.

— Et cependant, mon père, poursuivit-elle, Dieu m'a fait une grande grâce, j'ai été bien aimée !

Cet amour était donc sa pensée la plus intime, même en ce moment terrible où les affections humaines devaient s'effacer devant la pensée de l'autre vie. En effet, heureuses les femmes qui sont bien aimées ! Hélas! combien y en a-t-il?

Le reste de la nuit se passa d'une façon assez calme. Malgré les soins et les élixirs de Yousouf, le mal faisait des progrès effrayants. La paralysie, la torpeur, avaient envahi les extrémités, la reine ne les sentait pour ainsi dire plus.

Lorsque le roi arriva le matin, Marie-Louise le pria de trouver bon qu'elle vît l'ambassadeur de France et

qu'elle le vît seule, ou du moins sans que le roi fût présent.

— J'ai à le charger de mes adieux, sire; il doit rapporter à ma famille ce qui se passera dans mes derniers moments, et, par-dessus tout, je ne veux pas laisser croire à la vérité. Mon témoignage sera cru, je l'espère; Dieu me pardonnera ce mensonge, qui sauvera tant de malheureux et qui préservera deux pays de la guerre, je n'en doute pas.

— Dieu vous pardonnera, madame, il vous pardonne par ma voix, dit le père Sulpicio.

— Ah! Maria-Louisa, si tu m'avais cru! s'écriait le pauvre roi désolé.

— Oui, sire, il fallait vous croire, c'était mon intérêt et mon devoir. Apparemment, Dieu ne l'a pas voulu et je devais finir ainsi. Qu'on fasse venir M. de Ribenac, je vous en prie.

M. de Ribenac ne quittait pas le palais, on n'eût pas loin à aller le chercher. Il parut chez la reine avec un visage décomposé et tout à fait conforme aux sentiments qu'il affichait pour elle. Marie-Louise l'accueillit avec beaucoup de dignité et avec une bonté marquée, en dépit de sa souffrance.

— Monsieur, lui dit-elle, chargez-vous de mes adieux pour mes chers parents et de quelques mots que j'ai

tracés hier pour eux. On vous remettra les petits présents destinés à Monsieur, à Madame, à mes sœurs, à mon frère et à mes amis de France. Vous veillerez à ce que tout soit exécuté comme je le désire. Je vous recommande instamment mes femmes françaises, celle-ci en particulier. J'ai réglé leur sort par mon testament; faites en sorte qu'on ne leur enlève rien de ce que je leur donne, que leur voyage soit payé et qu'elles puissent retourner dans notre chère France avec honneur et sûreté. Vous me le promettez, n'est-ce pas?

— Oui, madame.

— J'envoie à ma sœur, la duchesse de Savoie, un des petits chiens d'Amérique que j'aimais, Louison le lui portera. L'autre doit être donné au duc d'Astorga, mon majordome-mayor, dont les services m'ont été agréables depuis que je suis en Espagne. Remerciez-le, en mon nom et en celui de ma famille, de l'attachement qu'il m'a montré. Remerciez aussi la duchesse d'Albuquerque, ma camarera-mayor ; elle a un beau lot de pierreries. Priez surtout le roi et Monsieur de lui écrire particulièrement ; je lui dois grande obligation pour la manière dont elle a exercé sa charge difficile.

— Cela sera fait suivant vos ordres, madame.

— Maintenant, monsieur, dites au roi mon oncle, à

Monsieur, et à tous les miens que je meurs de ma mort naturelle; que le roi Charles II, son conseil, ma belle-mère et toute l'Espagne, m'ont aimée et honorée comme pouvait espérer de l'être une fille de France; dites que je défends, entendez-vous, je défends qu'on ait une pensée au delà de mes paroles. Il plaît à Dieu de m'ôter de ce monde, que sa volonté soit faite ! les hommes ne sont point coupables en ceci.

— Cependant, madame...

— Cependant, monsieur, quand je parle, je dois être crue; ma mort est naturelle, j'en donne l'assurance. Nul n'a le droit de me démentir. Allez, maintenant, monsieur, et priez pour moi; tâchez que l'on prie pour moi dans ma patrie; moi, je prierai là-haut pour elle et pour le roi.

L'ambassadeur sortit en pleurant comme les autres; car tout le monde pleurait auprès du lit de cette reine, qui s'éteignait à vingt-sept ans, victime d'un forfait odieux, tout le monde, même ceux qui avaient médité ce crime et qui en croyaient profiter. La reine demanda le comte de Mansfeld, on l'introduisit à sa prière. Elle le reçut comme si elle eût été sur son trône, le chargea de ses commissions pour l'empereur et de ses adieux à madame de Soissons.

— Elle est partie, juste au bon moment, monsieur.

Dites-lui que je n'emporte contre elle aucune mauvaise pensée et que je lui souhaite un heureux avenir.

Elle demanda aussi plusieurs dames de la cour, entre autres la duchesse de Terra-Nova, à qui elle voulut pardonner les ennuis qu'elle lui avait donnés lors de son arrivée.

— Tu ne croyais pas me voir là, si jeune, duchesse. Si j'ai ri dans mes beaux jours, j'expie bien ma gaieté.

La duchesse lui baisa la main; elle la laissa faire et lui donna même un petit reliquaire en lui recommandant de prier Dieu pour elle.

Ces adieux terminés, la reine demanda qu'on n'introduisît plus personne chez elle que les indispensables; elle voulait mourir tranquille. Le roi déclara qu'il ne la quitterait pas, et qu'il dormirait dans sa chambre. La douleur lui rendait la raison; on ne le reconnaissait plus. La reine fut pour lui, jusqu'au dernier moment, bonne, tendre, affectueuse. Elle l'appelait sans cesse et lui répétait en tâchant de sourire :

— J'ai une mort bien douce; je ne souffre pas, je m'en vais sans m'en apercevoir.

Ainsi que l'avait annoncé Yousouf, cet état dura huit jours. La comtesse de Penitz, les deux caméristes,

le pauvre Nala la précédèrent. La reine ne parlait pas d'eux. Un matin, cependant, elle dit au roi :

— Je ne vous demande pas de leurs nouvelles, vous me tromperiez, je ne vous croirais pas, et j'en serais affligée. Je les reverrai bientôt.

Le huitième jour, elle avait dormi la nuit entière, elle était fort assoupie, et les médecins déclarèrent qu'elle ne se réveillerait probablement pas complétement. Le roi, abîmé de douleur, s'était couché sur son lit, à côté d'elle; il la tenait embrassée, elle ne le sentait pas. Depuis l'événement, elle n'avait pris aucune nourriture, elle était pâle et maigre à faire pitié; on l'eût prise pour une statue de cire. Son cœur battait à peine, elle ne faisait aucun mouvement.

Charles II lui parlait, l'appelait des noms les plus tendres, en français et en espagnol, espérant la rappeler à la vie, elle restait muette.

— Oh! disait le pauvre monarque, je vous en supplie, rendez-la-moi et demandez-moi ensuite la moitié de ce que Dieu m'a donné, mes plus belles couronnes, elles sont à vous.

— Hélas! sire, Dieu seul peut faire un miracle!

— Que les églises soient ouvertes nuit et jour, que mes peuples prient Dieu, que les prêtres chantent et sortent les châsses des reliques. Je promets tout ce

qu'ils voudront promettre et je le tiendrai. Oh! mon Dieu, mon Dieu, prenez ma vie pour la sienne!

Yousouf, vaincu par les supplications du malheureux prince, essaya un dernier remède, dont il ne garantit pas l'effet, mais qui pouvait peut-être rendre à la malade quelques instants de connaissance et de lucidité ; c'était tout ce qu'on pouvait attendre de la science, et c'était même beaucoup lui demander.

Un peu après sept heures, les rayons de ce soleil d'Espagne étaient amortis; on avait ouvert les fenêtres, la chambre était remplie de fleurs suivant le goût de la reine, des oiseaux des Indes chantaient dans une volière, un vent parfumé venait des jardins mourir sur la couche où cette belle princesse était étendue, à moitié ensevelie dans ses dentelles et ses batistes. Le silence régnait dans le palais, on entendait seulement la cloche lointaine sonnant l'Angélus et la prière pour son salut.

Le roi, qui ne la quittait pas du regard, crut lui voir faire un mouvement; elle soupira, ouvrit les yeux, il poussa un cri de joie.

— Ah! mon Dieu!

Elle le reconnut, elle lui sourit, plaça sa main dans la sienne et prononça son nom. Il l'embrassa dans un transport d'ivresse et crut qu'elle le lui rendait. Elle ne put retenir une plainte, il l'avait blessée.

— Ménage-moi, murmura-t-elle.

— Je suis si heureux!

— Dieu est bon. Il me permet de revoir encore une fois ce beau ciel, ces arbres, ces fleurs, toi!... Je puis vous dire adieu et c'est un grand bienfait... Je ne souffre pas. Je sens que ma vie est épuisée et que dans bien peu d'instants je dormirai pour ne me réveiller jamais. Merci, Yousouf; c'est à toi que je dois ce moment si doux; je connais ta science, elle me donne toute confiance dans l'avenir pour mon cher roi. Sire, permets que l'on fasse entrer ici le duc d'Astorga.

Le roi fit un signe. Le marjordome-mayor parut.

— Mon cher duc, dit la reine, je veux vous demander un présent, non pas pour moi qui n'ai plus besoin de rien sur la terre, mais pour notre maître à tous, pour le roi. Vous avez un savant médecin qui m'a soignée et qui m'aurait sauvée si j'avais pu l'être : donnez-le-moi.

— Ah! madame, pourquoi me le demander? Tout ce que je possède n'appartient-il pas à Votre Majesté?

— Vous me le donnez, et, moi, je le donne à mon époux; c'est mon dernier présent, c'est le dernier gage de ma tendresse. Qu'il ne le quitte pas d'un instant. Qu'il conserve sa vie comme il a conservé la mienne.

Seulement, qu'il soit plus heureux avec lui qu'avec moi.

Yousouf, sur un geste du duc, alla baiser la main du roi et celle de la reine.

— Yousouf, dit celle-ci, veille bien sur lui et préserve-le ! Ma vue se trouble, je m'en vais à Dieu. Sire, qu'on assemble ma maison et qu'on vienne faire la prière autour de moi ; je veux mourir entourée de vous tous.

Le père Sulpicio ouvrit la porte et appela les dames et toutes les personnes de la maison de la reine, qui restaient dans son appartement comme si elles eussent été de service; le majordome-mayor y tenait naturellement la première place avec la duchesse d'Albuquerque. Tous les deux s'agenouillèrent derrière le roi au plus près du lit. On laissa les rideaux ouverts, et la cour entière, qui garnissait les antichambres, participa aux prières que le premier aumônier récita tout haut.

Le père Sulpicio était debout près de la reine, l'exhortant et la bénissant, lui répétant les paroles sacrées et l'encourageant à bien mourir. Elle l'écouta assez longtemps, montrant par quelques gestes qu'elle comprenait et qu'elle s'unissait à eux. Elle sourit au roi, à d'Astorga en les regardant l'un après l'autre. Puis ses yeux se fermèrent, une pâleur de marbre se répandit

sur ses traits, et son âme s'envola dans un dernier souffle imperceptible. A dix-neuf ans de distance, elle mourut comme sa mère, au même âge, et de la même façon. On eût pu crier comme à Saint-Cloud :

« La reine se meurt ! la reine est morte ! »

La voix éloquente de Bossuet n'eût point prononcé l'oraison funèbre ; mais, de plus que sa mère, elle laissait un époux au désespoir et un noble cœur dévoué, blessé pour toute la vie ; elle laissait une réputation sans tache, fruit d'une vie pure et presque toute de souffrance.

Aussitôt qu'elle fut expirée, Yousouf s'approcha du roi et lui demanda de le suivre dans son appartement.

— Tout est-il donc fini ? s'écria le malheureux prince.

Un geste de douleur fut toute la réponse du médecin.

Le roi tomba roide par terre. On l'emporta, et beaucoup de courtisans le suivirent ; mais la maison de la reine demeura en prières autour de son corps. La duchesse d'Albuquerque lui jeta son voile sur le visage, arrangea le corps avant que les membres se refroidissent ; puis elle se retourna vers l'assistance et l'invita à dire un *De profundis* pour l'âme de sa maîtresse, qui dans ce moment-là même, paraissait devant son juge.

Tous le répétèrent, excepté le duc d'Astorga, toujours prosterné à la même place, sans prononcer un

mot, ni faire un mouvement. On le toucha lorsque tout fut fini et qu'il fallut quitter la chambre. Il se releva comme par un ressort, jeta un dernier regard sur la reine à moitié cachée, et sortit avec une physionomie aussi froide, aussi impassible, en apparence, que s'il n'eût pas perdu tout le bonheur de sa vie.

XI

La cour d'Espagne fut frappée, par cette mort, d'un coup épouvantable. Le roi resta plusieurs jours entre la vie et la mort. Sa santé et sa raison étaient atteintes trop au-dessus de ses forces. Sa tendresse pour la reine était extrême, il n'avait jamais aimé d'autre femme; il n'en avait même pas regardé une autre, depuis l'âge de dix-neuf ans qu'il l'avait épousée. La beauté, la jeunesse de Marie-Louise d'Orléans, sa forte et vigoureuse santé laissaient espérer de longues années. Si quelquefois elle avait souffert, si les belles couleurs de ses joues avaient pâli, c'est que cette plante joyeuse de France ne pouvait s'acclimater dans le royaume de l'ennui, c'est qu'elle avait souffert par le cœur et qu'elle avait combattu vaillamment pour sa vertu, comme une noble femme qu'elle était.

Yousouf, suivant les ordres de son maître, suivant le désir de la reine, ne quitta pas le malade ; après Dieu, ce fut à lui qu'il dut son retour à la santé, à la raison ; ce grand médecin s'attacha à son œuvre, en même temps que ce grand cœur s'attacha à un malheureux.

Le duc d'Astorga remplit ses fonctions aux obsèques de la reine ; il accomplit jusqu'au bout le devoir de sa charge, grave, sérieux, mais non désolé, du moins en apparence. La douleur avait marqué de sa griffe ce jeune front, et, jusqu'à la fin de sa vie, cette marque y devait rester indélébile.

Quand le caveau funèbre fut refermé, quand un ordre du roi lui eut enjoint de rapporter les insignes de sa charge, qui sont comme ici un bâton, à ce que je crois, dans le genre des capitaines des gardes, il quitta le palais, et s'en alla chez lui, à Madrid, dans ce même lieu où il avait reçu la reine et où il avait fait bâtir, mais non pas à la même place, une magnifique maison. Le carré où l'ancienne avait brûlé était resté vide, entouré de bosquets d'orangers ; il y fit construire une chapelle sous le vocable de la sainte Vierge et de saint Louis de France ; il la dédia au souvenir de la reine et à son deuil éternel. Un sarcophage, sur lequel elle était représentée couchée, en tenait tout le fond.

La statue ressemblait d'une manière frappante ; il avait fait venir d'Italie un artiste pour l'exécuter.

A ses pieds était à genoux le fidèle nain, fort ressemblant aussi, et, dans le sépulcre, il fit mettre tout ce qu'il put rassembler d'objets ayant appartenu à Marie-Louise. La chapelle funéraire et le tombeau étaient du plus magnifique marbre blanc, pris à grands frais dans les carrières de Carrare. C'était un monument superbe. Le duc n'en sortait pour ainsi dire plus, passant plusieurs heures chaque jour près de cette statue. Personne n'entrait dans la chapelle, qu'un domestique de confiance pour en avoir soin ; ce même domestique servait une messe, dite par le chapelain du duc, et à laquelle celui-ci assistait seul.

Il allait à la cour une fois par semaine, saluait le roi en silence, et, avant de se retirer, lui demandait si Sa Majesté n'avait pas besoin de lui, si elle n'avait point d'ordres à lui donner. Sur la réponse négative, il rentrait chez lui et n'en sortait plus, n'y recevait âme vivante et n'écrivait pas même à ses parents les plus proches. Telle fut sa vie jusqu'au moment où nous le retrouverons plus tard.

On apprit l'arrivée de la comtesse de Soissons en Italie, qu'on la cherchait encore en Espagne. Le comte de Mansfeld, interrogé plusieurs fois par le ministre du

roi d'Espagne et par l'ambassadeur de France, répondit toujours que la comtesse était sous la protection de son maître, qu'il reconnaissait très-volontiers l'avoir fait disparaître par les ordres de l'empereur, alors que, contre toute raison, on l'accusait d'un crime qu'elle n'avait pas commis. Il invoquait le témoignage de la reine elle-même, qui l'avait hautement chargé de ses compliments pour madame de Soissons, en répétant à satiété qu'elle mourait de sa mort naturelle. On ne put jamais en tirer davantage, et madame de Soissons revint peu de temps après à Bruxelles, où elle ne fut jamais inquiétée.

La douleur du roi était de celles qui ne se calment pas et que le temps augmente. Son égarement d'esprit se portait de ce côté ; il ne parlait que de la reine, et cependant, déjà, ses ministres s'agitaient pour lui imposer, sous forme de conseil, un second hyménée.

On cherchait parmi toutes les princesses de l'Europe celle que l'on choisirait pour lui offrir cette couronne d'épines ; car, si la pauvre Marie-Louise l'avait péniblement portée, quelle tâche attendait celle qui la remplacerait, alors que Charles II ne vivait que de regrets, et répandait sur la cour un voile de tristesse plus épais encore !

Le duc de Medina-Celi, bien qu'il ne fût plus pre-

mier ministre, avait conservé un grand empire sur l'esprit du roi. Il se chargea de la première ouverture, lorsque, après bien des négociations, on eut enfin découvert la malheureuse qui devait partager ce trône glacé. La reine mère, pour cette occasion, sortit de sa retraite, comme elle en était sortie à la mort de Marie-Louise. Je n'ai point parlé d'elle, parce qu'elle ne marqua point en cette circonstance, au lieu que, pour le nouveau mariage, elle fut de tout depuis le commencement.

— Mon fils, dit-elle au roi, qu'elle trouva assis près d'une fenêtre, seul dans la chambre où la reine était morte, mon fils, vous ne vous souvenez plus que vous êtes roi.

— A quoi me sert cette puissance dérisoire, qui n'a pas pu me servir à conserver la seule personne que j'aimasse, madame?... Pourquoi être roi, si c'est pour souffrir comme les autres hommes, plus que les autres hommes, même?

— Vous avez reçu de Dieu et de votre père une couronne que vous devez transmettre à vos enfants, c'est votre devoir.

— Mon devoir! reprit-il avec un sourire amer; et comment le remplirai-je, maintenant, ce devoir? Comment avoir des enfants, puisque je n'ai plus d'épouse?

— Vos regrets ne sauraient être éternels, sire. Votre

qualité vous impose une obligation à laquelle il faut vous soumettre.

— Laquelle, madame?

— Vos peuples demandent un héritier; votre conseil a décidé que Votre Majesté donnerait une nouvelle reine à l'Espagne.

— Jamais!

— La princesse est déjà choisie, les paroles sont portées, on n'attend que votre consentement pour débattre les articles.

— Et qui donc s'est permis de m'engager sans mon ordre? Qui a eu l'audace de disposer de moi?

— Votre mère, mon fils, celle qui vous a porté dans son sein, qui a veillé sur votre enfance et qui se regarde comme chargée devant Dieu de votre gloire et de votre bonheur.

— Mais pourquoi? pourquoi? répéta le monarque en se frappant le front; pourquoi ne pas me laisser libre de pleurer celle que j'ai perdue? pourquoi m'ôter la seule consolation laissée à celui qui souffre, celle de souffrir? Le dernier pauvre de mes États regrette sa compagne et conserve ses regrets tant qu'il le désire et sans que nul s'y oppose.

— Un roi se doit à son peuple, sire, et vous êtes roi.

— Je suis roi, et je ne suis pas le maître! je suis roi,

et mes sujets et ma mère m'imposent leur volonté! je suis roi, et je ne puis porter toute ma vie le deuil d'une femme chérie! C'est une dérision, vous dis-je, madame! si je suis le roi, qu'on m'obéisse et qu'on ne me commande point.

— La raison d'État, sire, votre jeunesse, le bonheur du reste de votre vie...

— La raison d'État! Manque-t-il de princes pour succéder à ma couronne? mes cousins de France, mes cousins d'Autriche, je n'ai que le choix. Ma jeunesse! elle est flétrie. Mon bonheur! il est dans la tombe de ma bien-aimée. Laissez-moi, madame, laissez-moi!

Cette tentative infructueuse fût suivie de beaucoup d'autres; enfin, on en vint à harceler le pauvre roi jusqu'à ne pas lui laisser un moment de repos. Romulus, alors seul auprès de lui en privance, devenu morose et fâcheux, se joignit à ceux qui le tourmentaient; il se mit à harpigner sa conscience et à lui répéter du matin au soir qu'il serait damné s'il ne faisait tout au monde pour avoir un héritier de son État et qu'il serait séparé pour l'éternité de sa chère Louise.

Cette idée se chaussa dans sa tête; il s'en alla à l'Escurial et y passa tout son temps en prières, auprès du tombeau de la reine, la consultant et lui demandant ce qu'elle voulait qu'il fît.

—Séparés pour l'éternité ! s'écriait-il sous ces voûtes sonores.

On imagina une jonglerie pour le décider : on fit cacher derrière une tombe un jeune moine qui répondit en imitant la voix de la reine :

— Marie-toi ! ou nous ne nous reverrons jamais.

Il tomba évanoui sur le coup. On avait là un médecin tout prêt, non pas Yousouf, qu'on avait pris soin d'écarter, pour ce moment, sous un prétexte quelconque, mais un médecin affidé qui le fit revenir à lui et le transporta dans sa chambre, après qu'il se fut bien mis dans l'imagination ce qu'il avait entendu.

L'accès du roi fut terrible, cette fois. Yousouf se douta bien de quelque momerie lorsqu'il le vit en pareil état, et lorsqu'il lui entendit répéter vingt-quatre heures de suite :

— Louise, je t'obéirai, puisque nous ne pouvons nous revoir qu'à ce prix...

Le lendemain, en effet, il fit venir le premier ministre et s'informa de la princesse Anne de Neubourg, nièce de l'électeur palatin, par conséquent nièce de Madame, seconde femme de Monsieur. Tous ces rois et princes sont alliés les uns des autres.

Cette princesse Anne était belle, elle avait de l'esprit. Dans sa jeunesse, c'est-à-dire à l'époque où nous la

trouvons, elle avait beaucoup de charmes, qui, plus tard, tournèrent à l'aigre ; elle joua un drôle de rôle, mais il n'en est pas question encore.

Elle avait été élevée dans cette petite cour de Neubourg, chez un père peu riche; elle était d'une grande simplicité. Beaucoup de ces princes allemands chez qui l'on prend des reines et des impératrices, n'ont pas même le train de nos grands seigneurs.

La couronne d'Espagne arrivait à souhait ; pourtant le bruit de l'empoisonnement de Marie-Louise leur donna à réfléchir. La princesse avait pour gouvernante une comtesse de Berlips, femme de tête et d'intrigue, prenant de toute main, et qui, ayant déjà bâti sa fortune sur celle de son élève, n'y voulut point renoncer. Elle endoctrina tout le monde, jura que, si on la conduisait en Espagne, elle veillerait sur la reine et saurait bien empêcher qu'on arrivât jusqu'à elle.

On mit dans les conditions que la comtesse de Berlips accompagnerait la princesse et resterait avec elle.

— Madame d'Orléans n'a été si malheureuse que parce qu'on l'avait abandonnée. Sa famille ne s'est point souciée de s'occuper d'elle ; que son expérience nous serve à sauver notre enfant, disait la duchesse à madame de Berlips.

— Je la sauverai, madame, vous pouvez vous reposer sur moi.

Les conditions furent acceptées, et bientôt Anne de Neubourg apprit qu'il fallait se préparer à partir. La couronne la tentait fort, mais le mari pas du tout, et les conditions de la grandeur encore moins. On lui avait dépeint le roi, qui, malgré son jeune âge, avait presque l'aspect d'un vieillard. On n'osa pas lui envoyer son portrait; elle savait à peu près ses folies, ses idées étranges, elle n'était donc qu'à demi heureuse, l'ambition seule était satisfaite.

Anne avait dix-neuf ans; c'était une grande et forte femme avec un beau teint, de beaux yeux, de belles dents, toute propre à donner une longue lignée à un prince d'une autre espèce que celui-là. Aussi, l'avait-on choisie en conséquence, et les projets étaient formés, les choses disposées. Il n'y manquait que son consentement.

Elle eut une grande peine à quitter sa famille et son pays, et s'en alla en jetant les hauts cris. La Berlips lui promettait toute espèce de joie, de triomphe et de béatitude, lorsqu'elle aurait une fois touché cette terre d'Espagne, où l'or poussait tout seul comme les oignons dans les autres endroits. A l'âge de la princesse, on s'occupe peu de ces espérances-là, surtout lorsqu'on

est Allemande, qu'on a rêvé toute sa vie sur le bord du Danube quelque beau prince, ou même quelque beau chevalier, bien brave, bien fait et bien amoureux.

Le cortége de la reine alla s'embarquer je ne sais où, je crois bien qu'on ne lui fit pas traverser la France, mais ce dont je suis sûre, c'est ce que je vais raconter. Je tiens tout ce qui va suivre d'un homme qui joua un grand rôle dans cette histoire, de mon ami le prince de Darmstadt, de la maison de Hesse. Il a tout vu de bien près et me l'a raconté bien souvent. J'ai cent lettres de lui où se trouvent mille détails, je les ai conservées et je les consulte à mesure, en me rappelant ses conversations, qui n'étaient pas moins curieuses.

La reine arrivait un soir avec son escorte, ses dames et ses gentilshommes, dans une petite ville du Tyrol où elle devait coucher. Ce Tyrol est un pays sauvage, mais des plus propres aux romans et aux idées romanesques, dont la reine ne se faisait faute. On lui avait préparé un logis chez le principal habitant. Bien qu'elle fût très-fatiguée, elle voulut absolument aller visiter une chapelle fort ancienne située sur un rocher qui lui sembla des plus pittoresques. Elle partit avec madame de Berlips. Ces Allemandes ont des idées qui ne se conçoivent pas.

Justement au milieu de la montagne, elles aperçoivent

un beau jeune homme comme celui qu'elle avait tant rêvé sur le Danube. Il portait un costume de montagnard ; mais il régnait dans toute sa personne un certain air qui n'était pas de tout le monde et qui sentait sa noble origine.

La princesse le regarda et rougit.

— Ah ! dit-elle à la Berlips sans être entendue des autres, si le roi d'Espagne était fait ainsi !

Mais, hélas! le roi d'Espagne était tout autrement.

Ce qui l'étonna, c'est que le beau jeune homme, au lieu de se ranger respectueusement pour la laisser passer, s'avança droit vers elle, la salua le plus honnêtement du monde, et dit à la Berlips, sans le moindre embarras :

— Madame la comtesse, veuillez m'excuser près de Sa Majesté si je prends la liberté de venir à elle aussi brusquement. Il n'y a dans ces montagnes ni chambellan ni camarera-mayor pour me présenter.

— Monsieur, dit la Berlips avec hauteur, la reine désire ne pas être troublée dans sa promenade.

— J'obéirai, madame; cependant, nous sommes très-proches parents, nous sommes exilés tous les deux, nous allons nous retrouver dans le même pays : j'avais cru que l'on pouvait oublier un peu, dans ces conditions, les cérémonies ordinaires.

— Quoi? qu'est-ce? un parent? interrompit la princesse? Qui êtes-vous, monsieur?

— Le prince de Darmstadt, de la maison de Hesse, votre cousin, madame; j'ai l'honneur d'être très-proche de Votre Majesté, ainsi qu'elle doit le savoir.

— Ah! le prince de Darmstadt! reprit-elle avec joie. Et que faites-vous ici, monsieur? pourquoi dans ces montagnes? Vous allez en Espagne, dites-vous?

— Oui, madame.

— Pour voyager?

— Non, madame; pour y chercher fortune. Les cadets n'en ont point une toute faite, par le temps qui court.

— Vous saviez mon mariage, sans doute; c'est ce qui vous a décidé à choisir ce pays.

— Non, madame, j'y étais décidé depuis longtemps. J'ai pour ami le comte de Mansfeld, ambassadeur de l'empereur à Madrid; c'est lui qui m'appelle et qui m'a promis la protection de Sa Majesté le roi d'Espagne.

En effet, le prince, qui voyageait pour son plaisir, après nous avoir quittés en Italie, avait reçu un jour du comte de Mansfeld la lettre que voici, sans autre explication:

« Monsieur,

» Vous savez mon amitié pour le prince votre père et pour vous; il se présente une occasion de la prou-

ver, et je la saisis à la hâte. Venez en Espagne, je vous destine une position qui vous satisfera, je l'espère, de toutes les façons. Vous pourrez arriver à tout, en suivant mes instructions et mes conseils. Vous êtes jeune; mais c'est la première condition pour l'emploi que vous devez remplir. Ceci ressemble à une énigme, je vous l'expliquerai à votre arrivée. Il faut vous arranger pour demeurer tout à fait ici. L'Espagne sera désormais votre patrie, et c'est là que le bonheur vous attend. »

On juge si cette jeune tête travailla sur ce mystère! Il apprit en même temps le mariage de sa cousine, qu'il ne connaissait pas; il se dit que, s'il pouvait la rencontrer, cela serait à souhait; il s'assurait d'avance sa protection, et, près d'un roi comme Charles II, la puissance de la reine devait être grande. Il arrangea donc sa petite scène en fin courtisan qu'il était et la joua comme on vient de la lire.

La reine s'en allait à contre-cœur, elle était déjà bien loin de sa patrie; la rencontre d'un Allemand, d'un parent dans ce pays étranger, lui sembla une bonne fortune. Pour comble de joie, cet Allemand, ce parent, s'en allait se fixer en Espagne. Ils parleraient ensemble de ce qu'ils laissaient derrière eux, et ils en avaient long à dire!

La conversation s'établit, elle devint intéressante, presque intime. La beauté de la princesse frappa le jeune homme ; il ne s'attendait pas à trouver cette déesse sur les routes, elle lui semblait illuminer tout le pays. La perspective de vivre auprès d'une aussi charmante cousine, lui donnait plus de désir encore de s'emparer de la position, et de passer le reste de ses jours dans cette bienheureuse Espagne.

La reine le trouva bien fait, agréable ; elle reçut de lui une excellente impression ; mais, malgré le romanesque de la rencontre, elle n'en eut ni le cœur ni l'imagination atteints, et n'eut d'autre idée que d'en faire un ami dans son éloignement de sa famille.

La reine engagea le prince à la suivre avec elle à son logis, pour y souper ; ce qui fit assez crier la Berlips. Elle tenait déjà à l'étiquette royale, et la reine d'Espagne ne mange avec personne. Mais la princesse, dans sa joie, ne voulut point entendre ce discours, et fit asseoir le cousin à ses côtés.

Le lendemain, il mit dans un coin le costume montagnard et revêtit un habit plus splendide, pour accompagner la reine jusqu'à la couchée. Il resta à cheval à sa portière, elle lui parla souvent ; le soir, ils soupèrent encore ensemble ; la reine se montra tout à fait à son aise, elle eut beaucoup d'esprit... *allemand ;* ce qui n'est

pas la même chose que le nôtre, mais elle s'adressait à un Allemand. J'ai souvent vu ce prince de Darmstadt m'écoutant et ne me comprenant qu'une demi-heure après, et alors s'écriant tout à coup :

— Oh ! charmant ! charmant! Ces Français ! il n'y a qu'eux pour avoir de ces idées-là.

Le prince quitta la reine le lendemain, passionnément amoureux d'elle, non pas à la française, c'est-à-dire légèrement, mais à l'allemande, c'est-à-dire pour la vie. Il s'en alla droit à Gênes pour s'embarquer tout de suite et la précéder à Madrid, où il se faisait en même temps un devoir et un bonheur de la recevoir. Sa première visite fut pour le comte de Mansfeld et la conversation qu'ils eurent ensemble mérite d'être rapportée ; c'est un curieux échantillon de la politique.

On l'annonça chez l'ambassadeur.

— Ah ! s'écria celui-ci, qu'il vienne ! faites entrer Son Excellence.

Il alla au-devant de lui jusqu'à ce qu'il l'eût trouvé, et se livra aux démonstrations les plus tendres et les plus joyeuses.

Le prince ne s'attendait pas à un pareil accueil, il en fut charmé et n'en eut que plus de désir de connaître la position qu'il devait occuper. Après les

premiers compliments, il interrogea le comte, et le sourire de celui-ci, piquant et mystérieux, lui laissa tout à deviner.

— Ah! mon prince, vous demandez pourquoi je vous ai appelé; il n'est peut-être pas temps de vous l'apprendre, et vous allez d'abord répondre à mes questions, lors même que vous les trouveriez impertinentes; ce qui pourrait bien arriver.

— De tout mon cœur.

— Voyons, mon cher prince, quels désirs formez-vous?

— Ma foi, monsieur, vous me prenez sans vert, je n'y ai pas pensé, et il me faudrait bien longtemps pour vous raconter cela.

— Vous n'êtes donc pas ambitieux?

— Je crois que si.

— Vous n'en êtes pas très-sûr?

— Mais si, décidément, je suis ambitieux, je voudrais parvenir.

— A quoi?

— Ma naissance, sinon mon mérite, dont je doute fort, me donne le droit d'arriver assez haut.

— Dans quelle partie?

— La guerre, la guerre, mon cher comte; je ne suis pas de taille à aller loin dans la politique.

— Très-bien, le beau régiment des dragons de la reine vous convient-il ?

— S'il me convient ! mais l'avez-vous donc dans votre poche pour me l'offrir ? ajouta-t-il en riant.

— Justement, en voici la patente toute prête, pour vous être remise si vous l'acceptez. Les régiments ici sont comme les évêchés en France, ils n'exigent pas une résidence assidue, vous pouvez rester à la cour.

— Ah ! tant mieux !

— Cette cour-ci est loin d'être gaie, je vous en préviens.

— Elle le deviendra, peut-être.

— C'est impossible. Le roi ne sera jamais qu'un cacochyme, un insensé, qui pleure sa première femme et qui passe sa vie dans les tombeaux à regarder la place qu'il occupera auprès d'elle. Il se meurt en détail, ou plutôt il n'a jamais vécu, et vous ne trouverez dans cette grande ville de Madrid, dans cette cour bigote et ennuyeuse, que l'occasion de faire votre salut, en la prenant, en pieux chrétien, pour ce qu'elle se donne ; ou celle de vous damner tristement en vous moquant d'elle, en enrageant, et en bâillant du matin au soir.

— Pourquoi m'avoir appelé, alors ?

— C'est que le sort commun à tous ne sera pas le vôtre, si vous voulez.

— Comment cela ?

— Je vous ai demandé tout à l'heure si vous étiez ambitieux ; maintenant, je vous demanderai si vous êtes amoureux. Cette question est du nombre des questions impertinentes que je vous ai annoncées, n'est-ce pas ?

— Si je suis amoureux ! répéta le prince, en rougissant comme une jeune fille. Voulez-vous donc me marier?

— Non, je vous en donne ma parole.

— Je respire, car je n'en ai aucune envie.

— Vous n'êtes pas amoureux alors ?

— Qui sait?

— C'est un secret, sans doute ? Il faut me le confier, cependant; sans cela, nous ne pouvons aller plus loin.

— Il y a donc une condition au bien que vous voulez me faire ?

— Il y a toujours une condition au bien que l'on fait; trop heureux quand il n'y en a pas plusieurs qui se contredisent.

— Enfin, parlez donc !

— Vous êtes amoureux, prince ?

— Peut-être... Une folie, une chimère.

— La femme que vous aimez est loin d'ici ?

— Je ne sais.

— Comment, vous ne savez?

— Non, car je ne sais pas au juste où elle est maintenant ; mais qu'importe ! cet amour ne peut jamais avoir de résultat; elle ne sait pas, elle ne saura jamais que je l'aime ; ainsi...

— Ainsi, elle ne vous empêcherait pas de présenter vos hommages à quelque belle dame, si cela était nécessaire à votre situation?

— Sans doute! sans doute!

— C'est tout ce qu'il faut, je ne vous en demande pas davantage. Le nom de votre infante ne m'importe pas, du moment que vous n'avez pas une fidélité enragée. Vous êtes parent de la reine, n'est-ce pas?

— Oui ; ne le savez-vous pas?

— Parfaitement! je suis seulement charmé de vous l'entendre dire. La connaissez-vous? vous avez été à Neubourg?

— Jamais ; cependant je connais la reine.

Et le prince raconta la rencontre qu'il avait faite et parla de la reine, de sa beauté, avec un feu, un enthousiasme que le comte de Mansfeld observa d'un œil satisfait. Il ne lui fallut pas cinq minutes pour deviner le nom de la dame mystérieuse, mais il se garda bien de le faire remarquer.

— Ah ! la reine est aussi belle que cela? reprit-il.

—Aussi belle qu'une femme peut l'être, monsieur.

—Quel dommage! elle aura pour mari un homme... un mannequin, un fantôme, une machine à testament, s'il ne peut avoir un héritier.

— Pauvre princesse!... Vous lui avez fait un triste cadeau en lui donnant cette couronne. Elle était bien heureuse dans son petit duché de Neubourg; elle eût épousé quelque prince allemand; elle eût vécu aimée et heureuse dans quelque petite cour de notre pays, au lieu que, dans cette sombre Espagne...

—Eh bien?

— On y empoisonne les reines, monsieur. La pauvre Louise d'Orléans était jeune, belle et charmante, hélas! et cependant...

— Monsieur, la reine d'Espagne est morte de sa mort naturelle. Elle l'a assuré à son dernier moment, et personne n'a le droit d'en douter.

Le comte de Mansfeld prononça ces paroles avec un sérieux qui aurait donné des soupçons à un homme prévenu. Le prince de Darmstadt était jeune, amoureux, occupé de lui-même et de ses espérances. Il n'en remarqua rien, et reprit l'ambassadeur en sous-œuvre pour lui faire dire ce qu'il voulait savoir, mais sans en obtenir davantage.

— Attendez, mon prince, et prenez patience en commandant votre régiment. Il vous suffit de savoir que vous serez appelé à de hautes destinées, que vous serez avant peu l'homme le plus éminent de ce royaume, et cela sans prendre d'autre peine que celle de vous laisser guider par mes conseils. J'aurai l'honneur de vous présenter demain au roi.

Le prince, enchanté de son début, se mit, en quittant l'ambassadeur, à parcourir la ville, et à faire quelques-unes des visites qu'il lui avait indiquées. Il fut reçu partout comme on reçoit en Espagne, avec une gravité gracieuse, montrant la volonté d'être aimable, autant que cela est compatible avec le caractère sérieux de ce peuple si différent des autres peuples du Midi, ordinairement gais, agréables et légers. Je trouve que les Espagnols ressemblent à leur langue, ils sont solennels comme elle.

C'est, du reste, une nation bien déchue et qui a beaucoup à déchoir encore, à ce que disent les philosophes et les politiques.

Le prince de Darmstadt fut conduit le matin suivant à la cour. Il vit le roi et revint le cœur saisi.

Ce cadavre devait donc posséder la plus belle princesse de l'univers !

Charles II le reçut comme il faisait tout, avec indifférence.

— Sire, dit Mansfeld, le prince est parent de Sa Majesté la reine.

— Oui, un prince allemand... Tous les princes allemands sont parents entre eux. Il est vrai que tous les princes du monde sont cousins. Moi, je suis neveu du roi de France, en même temps que je suis son beau-frère ; ma pauvre Louise était aussi la belle-sœur de son oncle. Chère Louise !

Il parlait sans cesse de cette femme aimée et à tout propos.

— L'avez-vous connue ? demanda-t-il au prince.

— Non, sire, je n'ai pas eu cet honneur.

— Ah ! qu'elle était belle !

— Sire, la princesse Anne est bieu belle aussi.

— Je le sais.

Ces mots furent prononcés avec une froideur dont le prince de Darmstadt fut tout prêt à s'offenser. Le cœur a de singuliers replis.

L'audience ne fut pas longue. Le roi était avec son confesseur, il se faisait lire des chapitres de l'Évangile et des lamentations de Jérémie. C'était sa grande occupation. Il restait des journées entières sans entendre parler des affaires d'État, occupé seulement de ses regrets et de ses prières. Il avait des rêveries sans terme, et plus le moment approchait do contracter ce

second hymen, plus il s'y montrait contraire. La reine mère en était à craindre quelque affront à l'arrivée de la princesse. On méditait un nouveau prodige, quelque intervention de la reine Louise pour le décider, et l'on arrangea dans ce but un voyage à l'Escurial. Yousouf fut plusieurs fois au moment d'abandonner sa tâche. Il fallait les ordres précis de son maître pour le décider à rester. On l'abreuvait de dégoûts, on lui faisait subir des humiliations et presque de mauvais traitements. La dernière volonté de la reine devait cependant être exécutée et le duc d'Astorga n'avait point permis qu'on y portât la moindre atteinte.

L'arrivée de la nouvelle reine fut pour lui un coup terrible.

— Elle est bien vite oubliée ! pensait-il ; mais du moins, chez moi et dans mon cœur, le culte sera éternel.

Les momeries eurent lieu ainsi qu'on les avait préparées ; le roi crut à l'intervention de la pauvre morte, et il promit qu'il recevrait Anne de Neubourg comme elle avait le droit d'être reçue. Elle arrivait le lendemain.

XII

Cette fois, le roi n'alla point au-devant de sa fiancée. Il l'attendit à Buen-Retiro, et ne descendit même

pas l'escalier. Il fit dire à la reine, par son majordome-mayor, qu'il lui faisait ses excuses, mais qu'il ne pouvait marcher ce jour-là, en la priant de vouloir bien trouver bon qu'il la reçût en haut des degrés. Leur mariage devait avoir lieu le soir même et tout était préparé dans la chapelle du château.

De magnifiques parures étaient étalées dans la chambre destinée à la reine. La camarera-mayor l'avait été recevoir à la frontière, ainsi qu'une partie de ses femmes et de ses senoras de honor. Toutes lui faisaient cortége lorsqu'elle arriva près du roi, magnifiquement vêtu et quittant le deuil pour la première fois. Il s'appuyait sur son grand écuyer et son confesseur ne le quittait pas. Il reçut la princesse avec une grande politesse, lui fit un de ces compliments auxquels les princes sont accoutumés en sortant de nourrice et lui proposa tout de suite de la conduire chez elle.

Il lui parla allemand, il le savait assez bien, et on s'était efforcé de le lui rappeler les derniers jours. La pauvre princesse fut plus douloureusement frappée qu'elle ne s'y attendait.

— Ah! dit-elle à madame de Berlips, je ne m'y accoutumerai point, j'en suis sûre. Pourquoi m'a-t-on fait venir ici !

— Du courage, madame, au contraire ! c'est le mo-

ment d'en montrer. Vous serez ici ce que vous voudrez, vous y tiendrez la place qui vous conviendra, le roi ne gardera pas ses regrets en face de votre beauté, si vous voulez prendre la peine de lui révéler votre esprit. Voyez les belles choses ! Quels joyaux ! quelle magnificence !

— La pauvre Louise d'Orléans a peut-être porté cette couronne, dit Anne en montrant un superbe diadème de diamants ; une autre la portera après moi. Je n'aurai pas d'enfants, et, lorsqu'on verra que je ne remplis pas l'office qu'on destine à la souveraine de ce royaume, on fera de moi comme de cette malheureuse femme, on me tuera. En attendant, je souffre ; il me semble que ce sombre palais va tomber sur ma tête. J'étouffe !

Elle se jeta sur un siége et resta les yeux baissés, les bras pendants, la tête tombante ; elle avait peine à retenir ses larmes. La camarera-mayor étonnée s'approcha respectueusement d'elle, la salua et lui dit :

— Madame, j'en demande pardon à Votre Majesté, mais c'est l'heure de sa toilette, on attend qu'elle soit prête pour se rendre à la chapelle.

— Ah ! c'est vrai ; habillez-moi donc.

A peine entrée dans ce palais, la tristesse et l'ennui s'emparaient déjà de la pauvre jeune femme. Elle

croyait prévoir le sort qui l'attendait; elle était encore bien loin de s'en douter.

La toilette fut longue; presque toutes les dames de la cour passèrent dans sa chambre, il fallut les recevoir et les saluer, entendre leurs noms, et leur sourire lorsqu'elle avait tant d'envie de pleurer. Elle revêtit un magnifique manteau, une jupe toute brodée de pierreries, la fatale couronne; bien qu'elle fût pâle comme un fantôme, elle ne voulut absolument pas mettre de rouge. On eut beau lui représenter que c'était d'étiquette, elle n'y consentit pas.

— Je ne me résoudrai jamais à cette profanation, dit-elle; je ne veux pas cacher ce que je ressens, je ne veux pas que ce peuple, que cette cour me croient heureuse de devenir leur reine. Oh! que ne suis-je morte, plutôt!

Ce commencement parut des plus étranges aux Espagnols. Il l'était en effet d'autant plus, qu'elle n'avait laissé derrière elle aucun sentiment de cœur, et qu'après tout, une petite princesse du Neubourg devait payer de quelques sacrifices la couronne d'Espagne et des Indes.

La reine avait déjà reçu toute sa maison à la frontière. Elle connaissait sa geôlière, la duchesse de Villafranca, camarera-mayor, et son majordome-mayor,

qui n'était plus le beau et poétique d'Astorga. Il n'eût pour rien au monde accepté cette charge, que l'on ne pensa pas, du reste, à lui offrir. Ceux qu'on ne voit pas sont vite oubliés.

Au moment où elle quittait son appartement pour se rendre à la salle du trône et, de là, à la chapelle, elle aperçut, au premier rang des seigneurs, un homme de grande taille, admirablement bien fait, laid de visage, mais de ces laideurs qui plaisent et auxquelles on s'accoutume tout de suite. Il pouvait avoir la quarantaine, à peu près, et n'accusait pas plus de trente ans. Rien de haut, de grand comme son air et sa tournure, rien de gracieux comme ses façons. Il la salua avec une affectation de respect et de *chevalerie* (je ne trouve pas d'autre mot pour rendre à peu près ma pensée) qu'elle ne put s'empêcher de remarquer. Elle le regarda; bien qu'elle l'eût certainement vu à son arrivée, elle ne se rappela pas son nom : au milieu de son trouble, elle avait mal entendu. Elle lui rendit le salut avec bienveillance, et passa.

Ce salut était une déclaration positive de se mettre à son service, de se dévouer, de lui appartenir corps et âme; elle se réserva de demander plus tard des renseignements sur ce serviteur zélé, ne voulant point interrompre la marche solennelle.

Un peu plus loin, la reine reconnut un beau visage, des yeux brillants, un sourire plein de promesses; elle sourit aussi malgré elle, et se rappela les deux jours dans la montagne du Tyrol, les beaux projets échangés, les ardentes aspirations de ce pauvre prince de Darmstadt vers la fortune et le bonheur. Il lui fit une révérence embarrassée qu'elle accueillit de façon à lui rendre le courage.

— Allons, pensa-t-elle, voilà certainement deux amis dévoués dans ceux qui me regardent.

Un peu plus loin, le comte de Mansfeld se pavanait devant les autres ambassadeurs, qui lui cédaient le pas avec d'autant plus de facilité que celui de France n'y était point. Un remplaçant marquait et tenait sa place; il ne bougeait de celle qui lui était due, sans se mettre plus en avant que ne le permettait sa position secondaire. Les deux cours étaient déjà presque brouillées, et, dans ce cas-là, un ambassadeur a toujours quelque maladie de commande pour rester sur la brèche et ne se montrer qu'en temps opportun.

Le mariage se fit; le roi fut convenable et la reine tellement émue, qu'elle pouvait à peine parler. Un voile de tristesse plus épais qu'à l'ordinaire était jeté sur cette demeure, déjà si triste et si désolée.

Après la bénédiction, le roi et la reine firent une col-

lation en public; ils n'y touchèrent point; la princesse Anne se sentait près de pleurer, sous tous ces regards braqués contre elle comme des escopettes.

Le roi se leva le premier, après lui avoir fait la politesse d'un demi-salut pour la consulter; c'était le moment cruel, on allait les laisser seuls, et que dirait-elle à cet homme qu'elle ne connaissait pas, qu'elle craignait et qui lui déplaisait tant ?

— Il est fou, Berlips! disait-elle à sa gouvernante, qui lui ôtait ses pierreries, afin de les renfermer suivant l'usage; il me tuera peut-être. Enfin, prie Dieu pour moi.

La Berlips s'épuisait en discours et en encouragements; elle dut laisser la reine entre les mains de ses femmes espagnoles, de la camarera-mayor, et se retirer; elle n'avait aucune place marquée dans le cortége ni dans la chambre nuptiale. Les cérémonies ne se font point en Espagne comme chez nous, je crois l'avoir déjà dit. Une fois la reine introduite et couchée, tout le monde se retire; le roi vient seul, à son tour, en robe de nuit; il passe par ses appartements intérieurs.

Il en fut cette fois comme à l'ordinaire. Charles II arriva le visage plus pâle encore qu'à la cérémonie. Il fit deux ou trois tours sans parler, cherchant ce qu'il allait dire, ne voulant pas blesser cette jeune femme

qui l'avait accepté par la raison d'État, et qui n'était pas même la cause innocente de sa douleur ; d'un autre côté, il se sentait incapable de se montrer avec elle autrement qu'il ne sentait. L'image de Louise d'Orléans ne le quittait pas, il la voyait sans cesse, tantôt suppliante, tantôt irritée, tantôt les bras étendus, le poussant vers la princesse, tantôt le retenant au contraire, suivant que sa propre imagination agissait sur lui.

Charles II était bon, il avait un excellent cœur, on ne pouvait le rendre responsable du malheur de sa conformation. A l'âge qu'avait la reine, on est très-pitoyable, on s'émeut facilement des souffrances des autres. Depuis le matin, Anne de Neubourg priait Dieu de lui envoyer la force, de lui inspirer la conduite qu'elle devait tenir avec cet homme, désormais son mari, qu'on lui avait imposé. A l'aspect de ces traits bouleversés, de ces yeux pleins de larmes, elle éprouva un mouvement de pitié si grand, qu'il ressemblait à de l'affection et que de ce moment naquit la vive tendresse qu'elle lui porta toute sa vie.

Comme il passait près d'elle, elle l'appela. Il se retourna tout surpris.

— Sire..., dit-elle encore bien timidement.

— Madame?...

— Pardonnez-moi, sire, mais il me semble qu'entre nous les choses ne sont point ce qu'elles doivent être, il me semble que vous souffrez, que vous craignez de me le dire et que vous vous imposez une contrainte dangereuse pour l'avenir. Parlez-moi comme si vous me connaissiez depuis longtemps, dites-moi le sujet de vos peines; je suis destinée à être votre meilleure amie, personne n'a le droit de les connaître avant moi.

Charles II l'écouta avec un étonnement profond, nulle ne lui avait tenu un pareil langage. Il ne savait s'il dormait ou s'il veillait. Il s'approcha du lit et attendit qu'elle lui parlât encore pour répondre.

— De cet instant peut dépendre le reste de notre vie; je suis bien jeune, je viens de bien loin, j'ignore le monde, la cour et la politique. Élevée dans un château patriarcal, je n'ai vu autour de moi que des amis. Une première fois, notre paisible retraite a été troublée lorsqu'on y est venu chercher une impératrice. Ma sœur pleure sur le trône l'asile de nos jeunes années, je veux suivre une autre route. Vous souffrez, sire, vous êtes malheureux, on vous a forcé de faire trêve à vos regrets et de prendre une femme que vous n'aimez pas. Qui sait? Dieu vous envoie peut-être une amie, une consolatrice. Vous pleurerez près de moi, et

je pleurerai avec vous, car je ne veux pas vous voir souffrir, et je sais que la pitié, l'affection font oublier les souffrances.

— Vous êtes bonne, répondit enfin le roi, que ses larmes étouffaient et qui se laissa tomber sur le lit en sanglotant.

— Oui, pleurez, pleurez, et ne craignez pas de me lasser; une seule chose pourrait m'offenser, ce serait que votre cœur eût un secret pour le mien. Faites vos confidences politiques à vos ministres ou à ceux qui aspirent à gouverner l'État; moi, je ne veux qu'une chose, votre amitié. Je n'ai qu'une ambition, celle de vous rendre heureux.

Le pauvre roi pleurait toujours et ses larmes paraissaient le soulager beaucoup. Il tendit la main à Anne de Neubourg, qui la prit et la baisa. Elle sentit son cœur se fondre et comme un lien profond se former entre elle et son mari. A dater de cette nuit, son rôle dans la vie fut tracé, et c'est une singulière destinée que celle de ce roi et de ses deux épouses. Marie-Louise d'Orléans fut une femme vertueuse et dévouée, Anne de Neubourg fut un ange.

Charles II, une fois la glace rompue, éprouva un bien-être inconnu près de cette jeune créature, dont il redoutait la présence. Il la pria de lui parler encore;

sa voix lui faisait du bien. Entouré depuis son enfance de courtisans et de serviteurs intéressés, il n'avait été aimé que deux fois et jamais comme il aurait eu besoin de l'être. Sa mère, qui l'aimait certainement, songeait avant tout à le dominer, pour régner sous son nom; en elle, l'ambition tuait la tendresse maternelle, et la neutralisait.

Marie-Louise l'aimait par devoir; entre elle et lui, une véritable passion s'était placée : la reine adorait le duc d'Astorga, elle ne s'occupait du roi que pour obéir à sa conscience, pour rester irréprochable. Elle le consolait, elle le soutenait, lorsqu'il laissait deviner ses douleurs, mais elle ne les cherchait pas, elle n'allait pas au-devant; c'était un devoir rempli, je le répète, et, quelque forte que soit la voix du devoir, elle ne ressemble jamais à celle du cœur.

Pour cette fois, c'était un devoir, peut-être; mais évidemment la reine n'y songeait pas, mais évidemment son âme se portait tout entière au-devant de celle de Charles II. Elle se dévouait à lui entièrement, sincèrement, sans arrière-pensée; elle trouvait son bonheur dans ce dévouement, et, si Dieu ne lui retirait pas son aide, il était probable qu'elle n'en chercherait pas d'autre.

Le roi comprit tout cela avec l'instinct des enfants

et des fous, qui distinguent si bien ceux qui les soignent; il se mit donc à causer avec Anne, à lui confier ses pensées. Cette nuit se passa tout entière dans cet entretien, où la confiance s'établit entre eux et où l'empire de la reine sur l'esprit de son époux s'établit d'une manière indestructible.

Il lui raconta ses longues épreuves, ses tourments, les déchirements de sa vie, son amour pour Louise, ses regrets, ses frayeurs lorsque ce qu'il appelait son démon s'emparait de lui. La jeune fille l'écouta avec un intérêt et une compassion dont tout son cœur fut envahi.

— On dit que je suis fou, on me traite comme tel, ma pauvre amie, et on vous a donné un triste mari; vous payerez bien cher la couronne. Cependant, je ne suis pas fou, ne le croyez pas, Anne; je ne le suis pas assez, du moins, pour ne pas m'apercevoir que je ne ressemble pas à tout le monde. Enfant, je n'ai pas eu les mêmes jeux, les mêmes caprices; je ne me suis plu que dans les idées sombres, dans les images funèbres; je cherchais les tristesses, je m'établissais de préférence dans les cimetières et près des tombes. J'avais et j'ai encore une aversion profonde pour mon métier de roi. Ma santé si faible me rend tout travail impossible, je n'ai jamais été une minute sans souffrances! Quelquefois ces souffrances

deviennent insupportables, et alors ma tête éclate, alors je vois venir ce terrible démon qui me passe sa griffe sur le crâne et qui m'ôte la faculté de penser, je ne sais plus ce que je dis ni ce que je fais quand il me possède.

— Nous l'éloignerons, sire.

— Vous ne le pourrez pas, Anne. Mon amour pour Louise aurait dû le tuer, il l'a rendu plus fort encore, au contraire. Oh! que j'ai souffert de cet amour! Je voulais lui plaire, je voulais être le plus beau, le plus galant cavalier de ma cour, et, lorsque je me comparais aux autres, je sentais mon insuffisance; lorsque je me comparais à elle, surtout, je me décourageais et j'avais peur de ma passion même. Incapable d'exprimer mon sentiment, mon cœur se brisait de rage et de douleur devant cette impuissance. Je ne savais rien offrir à cette femme si belle, que des joyaux et des présents. J'avais la richesse d'un roi, je n'avais pas le pouvoir du dernier de mes sujets, près de la femme qu'il aime; j'étais muet, j'étais anéanti sous son regard.

— Pauvre Charles!

— Oh! oui, pauvre Charles! et ils me l'ont tuée, et le roi, l'amant, n'ont pas su la défendre, la soustraire à cette mort affreuse. Je l'ai vue succomber dans mes bras. Elle ne m'a point aimé d'amour, elle ne me l'a jamais

dit non plus; elle fut digne et vertueuse, je suis sûr qu'elle est restée irréprochable, mais je suis sûr que tout son cœur appartenait à un autre. Eh bien, jugez de ma misère, je n'ai pu trouver en moi l'énergie d'en être jaloux, excepté lorsque le démon était là. Alors, j'aurais fait périr cet homme dans d'horribles supplices; mais, livré à moi-même, rien! Je me lamentais, je pleurais comme à présent, et pas la force de me plaindre ni celle de me venger. Hélas! ma pauvre Anne, je ne suis qu'un enfant, ou un furieux.

La reine prit la tête de son mari et baisa chastement son front, avec la tendresse d'une mère; elle fit serment, en elle-même, de consacrer sa vie à cette grande douleur, de la soulager, de la consoler et d'être pour elle une providence sur la terre.

— Ah! je vous remercie, dit-il; Louise ne m'a jamais embrassé comme cela.

Après cette longue conversation si pleine de larmes, la fatigue le dompta, il s'endormit la tête sur le bras de la reine, et elle le regarda dormir, écartant de son front les mouches qui bourdonnaient autour d'eux, trouvant une douceur ineffable à contempler ce jeune visage flétri par la souffrance, et sentant à chaque minute son cœur envahi davantage par le sentiment étrange qui naissait en elle.

— Il sera tout pour moi, mon enfant d'abord, mon ami, mon frère, mon mari. Je l'aimerai de toutes les affections en même temps, je ne lui demanderai pas ce qu'il ne peut me donner, je me contenterai du lot que Dieu m'a accordé ici-bas, il est encore assez beau. Ma vie tout entière appartiendra à cet homme, qui n'a que moi, comme je n'ai que lui. Mon Dieu, vous m'avez inspirée, soyez béni!

Elle ne ferma pas les yeux, mais le roi dormit jusqu'au moment où Yousouf d'un côté, et Berlips de l'autre, entrèrent dans la chambre. Elle leur fit signe de ne point faire de bruit, afin de ne pas l'éveiller. Le médecin s'approcha, tâta doucement le pouls de son malade, le regarda attentivement, et, faisant une profonde révérence à la reine :

— Vous êtes une fée, madame, lui dit-il; depuis que j'ai le soin de la santé du roi, Sa Majesté n'a pas dormi d'un pareil sommeil.

— Dieu soit loué! répondit-elle, ne le troublez donc pas, alors.

On lui dit que l'heure était venue de se lever et qu'il fallait, au contraire, que le roi parût, qu'il parussent tous les deux. La cour les attendait déjà dans les antichambres.

— Je l'éveillerai donc, reprit-elle ; laissez-moi.

Elle le baisa sur le front comme la veille, en lui disant d'une voix pleine de tendresse et de douceur :

— Mon cher sire, mon cher seigneur, ouvrez vos yeux, voici l'heure de la messe, et nous devons des remerciments à Dieu.

Cette parole de la reine fut entendue par ceux qui épiaient derrière la porte entr'ouverte ; elle se répéta et se commenta de mille façons.

Le roi entr'ouvrit les yeux, et il aperçut le beau visage d'Anne de Neubourg penché sur le sien et sourit.

— Ah ! c'est vous ! J'ai bien dormi, Anne. Vous savez qu'ici, le roi et la reine se tutoient, c'est un usage, il faut nous y soumettre ; vous ne m'en voudrez pas. Lorsque nous serons seuls, nous nous en dispenserons. Pauvre amie ! je vous aimerai bien, je vous aime déjà et je vous plains encore davantage.

Yousouf et la comtesse ne comprenaient rien à ces paroles. La reine avait mis sa belle main sur les lèvres du roi pour le faire taire ; elle lui sourit aussi de ce beau sourire qui reflète une âme pure et qui ressemble à celui des anges, dans les grandes peintures des maîtres italiens.

Yousouf appela le sommelier du corps ; le roi se leva et fut emmené dans son appartement. La reine, avant de laisser entrer ses femmes, dit à madame de Berlips :

— Je suis contente, Berlips, très-contente. Dieu m'a fait une grande grâce; je te conterai cela quand nous seront seules.

— Le ciel soit loué! il oubliera la Française, et vous en ferez ce que vous voudrez.

La toilette de la reine fut très-brillante et très-nombreuse. Ses paroles, répétées et interprétées par cent personnes, firent croire à des choses inouïes et le bruit se répandit qu'elle allait obtenir une faveur plus solide et plus réelle que la feue reine Louise.

— C'est une autre tête, disaient les politiques.

— Cette beauté blonde et langoureuse plait bien plus encore que les cheveux noirs de Marie d'Orléans, reprenaient les femmes et les jeunes gens; le roi en aura été frappé.

Ce fut un concert de louanges, une hymne d'espérance pour l'avenir, dont la reine eût été bien singulièrement frappée si elle avait pu l'entendre.

Elle se rendit à la messe avec le roi. Rien ne se passa comme pour la reine Louise; on n'attendit pas pour son entrée; elle se fit dès ce jour-là, moins magnifique peut-être que celle de la première épouse, mais aussi n'eût-elle pas le désagrément de l'attendre. Il semblait que l'on mît les morceaux doubles et que l'on se pressât comme si l'on n'avait pas de temps devant soi.

La reine rencontra encore le même seigneur, le premier sur son passage ; plus sûre d'elle-même en ce moment, elle demanda son nom à la duchesse de Villafranca.

— Votre Majesté l'a accueilli hier en arrivant d'une manière toute distinguée, lorsque j'ai eu l'honneur de lui présenter dom Thomas Henriquez de Cabrera, duc de Riosecco et comte de Melgar, amirante de Castille.

— Ah ! oui, je me souviens, c'est un des plus grands seigneurs d'Espagne, n'est-il pas vrai, madame?

— Il a l'honneur d'appartenir à la maison royale, madame, non par une branche légitime, mais par une branche légitimée et devenue la principale.

— Je ne comprends pas, répliqua la reine.

On était alors occupé à bâtir sur la tête d'Anne de Neubourg l'édifice de sa coiffure pour son entrée, cela devait durer une heure au moins ; pendant ce temps, personne n'entrait chez elle que les femmes attachées à son service ; elle causait donc avec sa camarera-mayor pour se distraire, et, lorsque celle-ci lui eût répondu :

— C'est une longue histoire, madame.

Elle la pria de la lui raconter.

La duchesse de Villafranca, heureusement, n'était point de l'humeur de la duchesse de Terra-Nova, et

puis une chose digne de remarque, c'est que ces grands d'Espagne savent tous sur le bout de leur doigt l'histoire de chacun d'eux, jusqu'aux générations les plus reculées. Ignorants comme des carpes pour tout le reste, ils ont à cet égard une érudition de bénédictins.

— Voici ce que Votre Majesté désire savoir, madame. Le roi Alphonse II de Castille, père de Pierre le Cruel, eut, de sa maîtresse Éléonore de Guzman, deux fils jumeaux. L'un fut Henri de Transtamare, qui détrôna son frère Pierre le Cruel ou le Justicier, et qui est l'aïeul direct de Sa très-sacrée Majesté Charles II, tout comme de Sa Majesté l'empereur, le roi Ferdinand et la reine Isabelle la Catholique, arrière-petits-enfants du comte de Transtamare, devenu Henri Ier, roi de Castille, n'ayant eu qu'une fille, mère de Charles-Quint et de l'empereur Ferdinand 1er, d'où sont venues les deux branches de l'auguste maison d'Autriche, en Espagne et en Allemagne.

— Et l'amirante? demanda la reine, qui s'arrêtait peu à ces détails de généalogie.

— L'amirante descend directement et masculinement de Frédéric, comte de Transtamare, frère jumeau du roi Henri Ier. C'est donc à proprement parler, une branche cadette de la maison royale, Votre Ma-

jesté le comprend. Dix amirantes de Castille se sont succédé de père en fils dans cette maison jusqu'à celui d'à présent. C'est une grande dignité et une grande race.

La conversation tourna d'un autre côté, après cette explication, qui n'est pas inutile à connaître. On s'occupa du prince de Darmstadt. Il avait fait demander la permission de se joindre au cortége de la reine, comme ayant l'honneur d'être son parent, et celui de commander son régiment de dragons. La reine l'accorda de fort bonne grâce ; à son tour, la camarera-mayor, très-friande de généalogies, demanda des détails sur la maison de Hesse, sur ses relations avec celle de Bavière, et ensuite sur l'impératrice, sœur de la reine d'Espagne.

En répondant à ses questions, la reine laissa percer le désir de voir quelquefois dans son particulier son parent M. de Darmstadt ; à son grand étonnement, on lui répondit que rien n'était plus facile.

— On m'a prévenue cependant que les reines d'Espagne étaient tenues à une étrange sévérité ; je sais que la reine Louise ne pouvait recevoir que difficilement l'ambassadeur de France, lorsque celui-ci demandait à la voir.

— La reine Louise était une Française, madame; d'ail-

leurs, cela n'était pas si difficile que vous le supposez, même pour elle. Tout cela est bien plus en paroles qu'en action ; il n'est pas une de nos reines qui ne fournisse le sujet d'un roman, plus que chez les autres peuples. Je vous en citerais plus de dix, sans compter la feue reine elle-même et ce duc d'Astorga ; il n'est pas que Votre Majesté n'en ait entendu parler.

Ce fut un autre récit qu'il fallut faire. Anne voulut savoir l'histoire à fond. Elle ne pouvait en croire ses oreilles ; un pareil amour ne lui semblait pas de ce monde. Ses questions sur le duc d'Astorga durèrent le reste de la toilette ; on lui promit qu'elle le verrait.

— Il vient à la cour chaque semaine, madame, et, à moins que la présence de Votre Majesté ne l'en écarte...

— Cela serait possible ; mais veillez-y, duchesse ; qu'on lui fasse dire de ma part que je tiens à ce qu'il me salue. Un si fidèle serviteur ! Puissé-je en trouver un semblable !

— Ou je suis bien trompée, madame, ou l'amirante aspire à jouer le même rôle auprès de Votre Majesté. Je ne sais pas s'il est homme à brûler ses palais et à les convertir en chapelle pour prouver son dévouement. Il me semble avoir plutôt un parti pris d'avance, et ce n'est pas là ce que j'appelle l'amour à la d'Astorga.

La reine sourit : ce parti pris d'avance d'amour envers et contre tous lui semblait bizarre.

Elle acheva sa toilette et parut aux yeux éblouis du roi comme un astre de beauté. Le roi lui dit qu'il s'allait placer d'avance pour la bien voir et la saluer; les courtisans se séparèrent en deux troupes : les plus jeunes et les plus brillants se joignirent à cheval au cortége de la reine, à cheval elle-même ; les autres suivirent le roi au palais, afin d'y recevoir Sa Majesté, lorsqu'elle y arriverait après sa fatigante journée.

XIII

La reine prit en quelques jours un empire immense sur l'esprit du roi, par conséquent sur la cour entière. Le conseil et les ambassadeurs voulurent compter avec elle ; elle s'en défendit avec modestie, disant qu'elle était beaucoup trop jeune pour être traitée ainsi, qu'elle n'avait aucune instruction, aucune expérience, et qu'elle ne voulait entrer en rien dans les affaires de l'État.

— Mon rôle est de soigner le roi, de le consoler, de l'égayer si je puis, répondit-elle au comte de Mansfeld, qui la pressait fort de s'emparer du pouvoir dans l'intérêt de son maître ; je n'en veux pas remplir d'autre.

— Cependant, madame, tel n'est pas votre seul devoir. Il vous faut régner, puisque le roi en est incapable; il vous faut diriger la politique de l'Espagne du côté de l'Empire. La reine Louise était toute Française; à son exemple, et pour réparer ce qu'elle a fait, vous devez être tout Allemande.

— Je serai tout Espagnole, monsieur, ou plutôt je serai la femme du roi d'Espagne, et je suivrai le chemin qu'il me tracera.

— Vous êtes heureuse, madame? Que Votre Majesté me pardonne cette question indiscrète, peut-être; mais j'ai l'ordre de mon souverain, de votre auguste beau-frère, de m'en enquérir auprès de vous. Vous êtes contente de Sa Majesté?

— Aussi contente qu'on peut l'être d'un homme que l'on connaît depuis huit jours. Remerciez mon frère et ma sœur, ils n'ont point d'inquiétude à concevoir: mon sort est mieux fixé qu'on ne devait le croire.

— Les médecins du roi assurent que l'arrivée de Votre Majesté lui a été très-favorable, et que, depuis longtemps, il ne s'est pas trouvé aussi bien portant qu'il l'est aujourd'hui.

— Cela est vrai, monsieur, et j'en suis heureuse. J'accepte de grand cœur la mission qui m'est confiée, je la remplirai.

Le comte de Mansfeld se retira. Ce n'était pas précisément ce qu'il eût désiré entendre; mais le roi était jeune, une révolution pouvait s'être opérée en lui et l'espérance de la maison d'Autriche se réaliser enfin. On parlait d'un pèlerinage à Notre-Dame d'Atocha; mais il croyait peu aux miracles; les vieux politiques ne croient qu'en eux-mêmes et en leurs ruses. Si on veut les tromper, on n'y arrive que par la franchise, ils cherchent des dessous de cartes, même où il n'y en a pas.

Le roi ne quittait pour ainsi dire pas Anne de Neubourg, c'est assez la mode en Espagne. Le roi Philippe V et sa chère femme ne se quittaient pas d'une seconde; j'ai entendu des Français parler de cette présence continuelle de façon à donner des nausées en songeant à ce que ce prince était devenu.

Charles II était d'un autre genre; sa monomanie et ses idées funèbres ne pouvaient pas l'abandonner ainsi. Après une trêve causée par la nouveauté de la situation, elles reparurent. Il les sentit d'avance et se jeta tout éperdu dans les bras de la reine en lui disant :

— Voici le démon, il vient, aidez-moi à le combattre!

Elle fit tous ses efforts, mais elle n'y parvint pas. La crise eut lieu. Yousouf et elle passèrent les jours et les nuits près du malade. Le médecin ne put méconnaître cette âme angélique et cette bonté. Il s'at-

tacha à elle aussi véritablement qu'il l'était à son maître, et bientôt, dans leurs longues heures de veille, le duc d'Astorga devint le sujet de leurs conversations.

Anne se fit raconter par le fidèle serviteur la vie de ce martyr de l'amour. Elle écouta, avec une surprise toujours croissante, le récit de cette douleur que rien ne guérissait. Et cet homme était beau, jeune; il avait des trésors, il portait un des plus beaux noms de l'Espagne; toutes les femmes seraient heureuses d'être choisies par lui, il se dévouait à une ombre, à un fantôme.

— Ne le verrai-je point? On me l'avait annoncé.

— Je ne sais, madame, s'il se décidera à venir au palais. Ces mots : *la reine*, qui ne s'appliquent plus à Louise d'Orléans lui semblent un blasphème; il ne peut les entendre prononcer. Il ne vient plus présenter ses hommages au roi, parce que, dit-il, Sa Majesté n'a plus besoin de lui, qu'il est délié de son serment et que Votre Majesté est maintenant en toutes choses à la place de celle qu'il regrette.

— Lui as-tu parlé de moi?

— Oui, madame; il sait que Votre Majesté est l'ange gardien de son maître.

— Eh bien, il devrait me pardonner alors; d'ailleurs, est-ce ma faute?

— Le duc d'Astorga est sous le poids d'un de ces

chagrins qui altèrent presque la raison, madame ; il ne faut pas que Votre Majesté l'accuse. S'il la voyait, je suis sûr qu'il perdrait ses préventions; le difficile est de le conduire ici. .

De toutes parts, la reine entendait parler de cette merveille d'amour ; rien n'était donc plus naturel que son désir de voir le duc ; elle ne le témoignait qu'à Yousouf, la camarera-mayor n'étant point de ces gens à qui elle pouvait tout dire, malgré sa bonté relative. Yousouf entretenait involontairement cette disposition ; le duc d'Astorga devint une occupation pour elle, une manière d'idée fixe; son désir de le voir, de le connaître, fut bientôt impérieux ; elle mit tout en œuvre pour le satisfaire.

L'accès du roi un peu calmé, elle amena un jour la conversation sur d'Astorga et demanda s'il était revenu à la cour depuis la mort de Louise d'Orléans.

— Il y est venu une fois chaque semaine, jusqu'à votre arrivée.

— C'est donc moi qui le chasse?

— Qui sait? il a son démon aussi, comme moi, le pauvre homme! Louise a laissé deux malheureux. Seulement, lui, il n'est pas obligé de gouverner l'Espagne ; il reste seul dans sa chapelle ardente, avec la froide image qu'il adore, et nul ne lui impose des lois qu'il n'accepterait pas.

— Si vous le faisiez appeler, sire ?

— Il viendrait peut-être, je n'en suis pas sûr.

— Essayez.

— Vous êtes curieuse de le voir?

— Eh bien, oui, je vous l'avoue. Il n'y a pas un autre homme comme celui-là dans l'univers.

— N'allez pas l'aimer, Anne! ajouta le roi d'un ton mélancolique.

— Oh ! non, sire, non, je ne l'aimerai pas, car je vous aime bien.

— Si vous l'aimiez, vous m'aimeriez encore, on peut nous aimer tous les deux en même temps ; seulement, lui, on l'aime par amour ; moi, on m'aime par pitié.

Deux larmes coulèrent sur les joues pâles de ce pauvre roi enfant, qui voulait tant être aimé et qui avait si peu de force pour le rendre.

L'ordre du roi, les prières d'Yousouf, peut-être aussi la curiosité, on ne peut répondre de rien, décidèrent le duc d'Astorga à paraître, non pas un jour de baisemain, mais dans le cabinet du roi, un matin que celui-ci était seul avec Anne.

Le désespoir avait donné un autre caractère à sa beauté, sans l'éteindre. Ses cheveux noirs retombaient sur ses épaules, en boucles frisées naturellement ; il ne portait plus de perruque. Son visage, d'une pâleur

mate et unie, faisait ressortir l'éclat de ses yeux, que ses larmes n'avaient pu altérer.

Vêtu de noir des pieds à la tête, il ne portait d'autre joyau que l'ordre de la Toison d'or, avec un collier en diamants, rubis et émeraudes, un collier digne d'un roi, qu'il tenait de son aïeul, lequel l'avait reçu en présent de l'empereur Charles-Quint.

Lorqu'il entra, lorsque Anne de Neubourg vit approcher cet homme dont son imagination avait tant rêvé, elle le trouva mille fois au-dessus de ses rêves; elle en fut éblouie, et se demanda si elle aurait le courage d'être aimée par un pareil homme et de refuser son amour.

Quelque chose, dans son cœur, répondit que oui, car elle était vouée à un devoir bien doux, noble, un devoir qui remplissait toute son âme et qui suffisait à son bonheur. Elle pensa qu'il eût été bien beau, sans doute, de trouver dans son époux les grandes qualités, le rare mérite qui distinguaient le duc d'Astorga; mais il était plus beau encore de dévouer sa vie à un être souffrant, bon, malheureux, dont elle était la providence et la vie.

Ces réflexions faites, elle leva hardiment la tête et regarda le héros de roman, qu'elle ne craignait plus.

Il fut digne, froid, distingué, tout ce qu'il pouvait

être. Le roi lui demanda pourquoi il ne l'avait pas vu depuis longtemps, pourquoi il n'était pas venu présenter ses hommages à la reine Anne. Le duc s'inclina profondément et répondit que Sa Majesté le savait bien.

— Ah ! oui, répondit Charles II en pâlissant.

L'audience fut courte, le duc se retira. La reine ne demanda plus à le voir. Quand Yousouf lui en parla ensuite, elle détourna la conversation, et, comme il insistait, elle le pria de ne plus lui rien dire à ce sujet.

— Le duc est le seigneur le plus accompli qu'il y ait en Espagne, en Europe peut-être; je conçois ton attachement pour lui, et, s'il y avait jamais une duchesse d'Astorga, elle serait heureuse entre les heureuses. Telle est mon opinion, Yousouf; maintenant que tu la sais, restons-en là.

— Il n'y aura jamais de duchesse d'Astorga, madame.

XIV

Ainsi que l'avait deviné la dchesse de Villafranca, l'amirante aspirait à jouer auprès de la reine Anne le rôle de d'Astorga près de la reine Louise. En conséquence, il se plaça sur son passage, dans tous les coins, n'épargna ni dépenses ni galanterie, lui fit offrir ses

services par dix voix différentes et parvint à lui faire savoir qu'elle pouvait compter sur lui.

Le reste se fit dans son imagination. Il se persuada qu'il était aussi amoureux que d'Astorga, qu'il avait la même passion et qu'elle produirait les mêmes effets. Une conversation entre M. de Mansfeld et M. de Darmstadt vous apprendra où les choses en étaient en Espagne, un an après le mariage de la reine. Ils avaient diné tête à tête dans un des cabinets de l'ambassadeur. Celui-ci aimait à se soustraire au monde qui l'entourait et à manger avec quelque Allemand les affreux mets de son pays en fumant. C'étaient les courts instants où il était un peu lui-même; mais c'était aussi l'occasion de faire parler ceux dont il avait besoin. Il semblait si bonhomme, qu'on ne se défiait pas de lui, et la confiance venait dans ce tête-à-tête.

Ce jour-là, il faisait chaud, ils s'étaient établis sur une terrasse toute garnie de fleurs. Le beau ciel du Midi leur servait de tente; les étoiles et la lune étaient au-dessus de leur tête comme des girandoles de diamants. Le comte avait beaucoup flatté le prince et lui avait fait une querelle sur ce qu'il ne menait pas assez grand train et ne lui demandait pas assez d'argent.

— J'ai l'ordre de vous en donner beaucoup, mon

prince, pour soutenir à Madrid l'honneur de votre maison et celui que vous avez d'être parent de la reine.

— A quoi dépenserais-je tant d'argent, monsieur? Je n'ai pas les goûts des seigneurs de mon âge, je fuis les plaisirs qu'ils recherchent, je me contente de faire ma cour au roi et...

— A la reine, interrompit le comte en souriant.

— A la reine, sans doute; n'est-ce pas mon devoir?

— Vous ne cherchez pas à vous faire remarquer? Vous n'avez envie de plaire à personne, pas même à cette mystérieuse dame qui vous occupait à votre arrivée ici? Vous ne l'aimez plus?

Le prince leva les yeux au ciel; il était tout en sentiment; on n'a pas nos idées dans ces pays-là.

— Vous l'aimez, et elle ne vous aime point?

— Hélas! non.

— Ne vous découragez pas, cela viendra. Vous êtes fait de façon à triompher de toutes les vertus, avec un peu de patience.

— Je ne crois pas.

— Eh! mon Dieu, ne voyons-nous pas sous nos yeux les choses les plus étranges. Lorsque la reine est arrivée, il y a un an, aurions-nous supposé qu'elle aimerait, qu'elle aimerait d'amour ce fou, cet idiot de roi? A son âge, avec sa beauté!

Le prince garda le silence.

— Vous la voyez souvent, la reine?

— Très-souvent.

— Et que pensez-vous d'elle?

— C'est un ange.

— Que pensez- vous des prétentions de l'amirante et de son imitation du duc d'Astorga?

— Ce que je pense, monsieur, ce que vous pensez vous-même, probablement; le parallèle n'est pas difficile à établir. Le duc d'Astorga est jeune et beau; l'amirante est laid, et sa jeunesse est finie. Le duc est grand, intelligent, illustre; l'amirante n'a que de petites inclinations, de petites vues, de petites idées; il ne brûlerait pas un fagot d'épines inutilement et ne jetterait pas des millions dans une fournaise, lors même que toutes les reines de la terre auraient soupé chez lui; le duc est brave comme un héros, l'amirante est lâche; le duc est loyal, l'amirante est improbe; enfin, puisque la reine Louise a résisté en l'aimant à cette réunion de perfections, comment la reine Anne ne résisterait-elle point à cet homme si incomplet, lorsqu'elle ne l'aime point, surtout?

— C'est ce que je pensais. Il est cependant en grande faveur auprès d'elle; elle le reçoit dans ses particuliers, elle accepte de lui des présents, elle lui envoie

des douceurs de sa table; ce qui, ici, marque beaucoup.

— La reine croit avoir en lui un ami fidèle, elle lui accorde sa confiance, parce qu'elle se méfie de tout le monde et qu'elle a besoin d'être aimée, pour être bien servie. Ce n'est pas autre chose.

— Ah! la reine se défie! Il me semble qu'elle ne se défie pas de moi.

— Pourquoi s'en défierait-elle? Vous l'avez mariée, Vous affichez hautement l'intérêt que vous lui portez; elle est sous la protection spéciale de l'empereur, son beau-frère et votre maître. Elle ne peut que vous compter au nombre de ses meilleurs amis.

Le comte ne répondit point, il envoya plusieurs bouffées de fumée aux nuages et sembla hésiter pour faire une question qui lui échappa ensuite.

— La reine espère-t-elle avoir des enfants?

— Elle n'en parle jamais.

— Comment! elle ne le désire point?

— Peut-être le désire-t-elle, du moins elle n'en dit rien.

— Est-il vrai que le roi et elle soient dans une intimité de tous les instants, une de ces intimités qui laissent toute espérance aux amis de l'illustre maison d'Autriche? Vous devez savoir cela, mon prince, et l'on

fait là-dessus beaucoup de contes auxquels j'ai peine à croire.

— Je ne sais rien de plus que les autres, monsieur, répliqua sèchement M. de Darmstadt, incapable de comprendre les vues tortueuses d'un homme aussi perfide que le comte de Mansfeld, et s'offensant sérieusement de cette atteinte à l'inviolable pureté de son idole.

Le comte vit qu'il avait été trop loin et retira ses troupes. Cependant l'intrigue qu'il avait ourdie n'avançait pas; tout restait dans le même état que sous la reine Louise. La maison d'Autriche n'avait pas obtenu une garantie de plus. Il fallait bien sortir de cette indécision : les instruments qu'il avait choisis avec tant de difficultés et de précautions ne marchaient point à sa guise; il se décida à risquer encore, sauf à se retirer de nouveau, s'il rencontrait de la résistance.

— Vous ne me demandez plus ce que j'attends de vous en échange de votre régiment et de ce qui doit le suivre, mon prince.

— Que voulez-vous! je ne sais pas deviner les énigmes, et vous ne m'avez rien dit qui pût me mettre sur le chemin ; je me laisse faire et j'attends.

— Depuis un an, vous attendez toujours.

— Oui.

— Et sans impatience?

— Aucune.

— Eh bien, je vais vous le dire aujourd'hui.

— Vraiment! je vous écoute.

— Mon cher prince, vous allez vous faire faire un équipage magnifique, entièrement neuf, pour vous, vos gens, vos chevaux et votre livrée.

— Cela n'est pas difficile, avec les propositions que vous m'avez faites tout à l'heure; j'y consens. Après?

— Vous afficherez un luxe étourdissant dans votre logis, et vous y recevrez beaucoup de monde; vous donnerez des diners, des soupers surtout; vous y prierez les comédiennes les plus renommées et les seigneurs les plus connus pour leurs débauches et leur vie de plaisirs.

— J'y consens encore, bien que cela ne me plaise nullement. Ensuite?

— Vous tâcherez d'avoir un duel qui fasse beaucoup parler de vous et où vous vous conduirez comme vous savez le faire.

— J'ai justement deux ou trois courtisans à qui je ne serais pas fâché de donner une leçon; de toutes vos prescriptions, c'est celle qui me plaît davantage.

— On parlera donc de vous dans tout Madrid, dans toutes les Espagnes. Une seule chose manquera à votre gloire, et, sans vous l'imposer précisément, je désire que vous vous y prépariez.

— Qu'est-ce donc?

— Vous sentez-vous le courage et l'adresse de combattre un taureau?

Le prince fit un mouvement de surprise.

— Un taureau? Mon cher comte, nous autres Allemands, nous ne voyons ces bêtes-là qu'à la boucherie. Je n'ai jamais essayé pareil métier et j'y serais fort maladroit.

— Ah! si vous pouviez cependant! il y a des grands, toréadors plus habiles que les toréadors de profession, qui seraient ravis de faire de vous un élève; adressez-vous à eux.

— Je tâcherai. Est-ce tout?

— Avant de vous apprendre le reste, dites-moi si la reine n'a pas un nouvel amoureux; car, en ce pays, c'est une profession comme une autre. On m'a parlé du comte de Cirfuentès.

— Je le crois, du moins il en a toutes les apparences.

— Ce n'est pas un homme dangereux, assure-t-on.

— Il est fort brave et il a déjà parlé d'écarter de son chemin l'amirante de Castille, qui lui déplaît.

— L'amirante est homme à s'écarter tout seul si on le menace; cela est assez bien vu, ils se détruiront l'un par l'autre.

— Vous tenez donc bien à la vertu de la reine?

— Peut-être.

— Maintenant, m'acheverez-vous vos instructions?

— Faites d'abord ce que je vous ai demandé, et puis après, je vous dirai le reste.

XV

L'amirante commença à imiter *à peu près* la magnificence du duc d'Astorga; ce fut la seule chose qu'il imita, avec la passion qu'il afficha pour la reine, mais qu'il ne sut pas exprimer comme le beau et galant duc.

Le prince de Darmstadt pouvait lutter avec lui d'élégance, et, en puisant dans le trésor dont il avait la clef, ce lui fut chose très-facile.

Tout à coup, on lui vit monter sa maison, louer des laquais, enrôler des pages. Il commanda des habits superbes, donna des festins, remplit enfin toutes les conditions qu'il avait acceptées, jusques et y compris les comédiennes. Ce fut une rumeur à la cour; on ne parla bientôt plus que de lui. La reine entendit son nom dans toutes les bouches; naturellement, elle s'occupa de lui davantage, et, dans ses entretiens avec le

roi, elle l'amusa des récits de ses somptuosités fabuleuses.

La première fois qu'il vint chez elle en pourpoint de satin blanc, brodé d'or, avec des joyaux et des dentelles de toute beauté, elle lui demanda s'il avait hérité de l'empire, et ne put s'empêcher d'en plaisanter doucement.

— Quoi ! madame, répliqua-t-il, en rougissant malgré lui, on vous a dit... ?

— Que vous meniez un train digne de votre nom et que vous le portiez très-haut, mon cousin ; je ne saurais que vous en louer.

Le prince tremblait au chapitre des comédiennes; si la reine en était instruite, elle n'en fit pas semblant; il ne s'aperçut pas qu'elle eût plus de froideur pour lui ; elle le traita à l'ordinaire avec amitié, avec bienveillance, avec un intérêt qu'augmentait le souvenir de la commune patrie, mais ni lui, ni l'amirante, ni les autres soupirants ne purent éveiller chez elle un sentiment plus violent et plus tendre. Elle aimait le roi ! Quelque étrange que cela puisse paraître, cela est positif et réel.

Elle s'y attacha d'abord dans cette première nuit de noces, par pitié, par la compassion que lui inspira ce pauvre infirme ; puis, en l'étudiant davantage, elle dé-

couvrit sous cette folie, un grand cœur, une intelligence arrêtée dans son essor, mais vaste; une bonté réelle et toutes les qualités d'un homme de bien et d'un grand roi. Cette âme magnanime et généreuse souffrait dans sa frêle enveloppe; comme ces plantes géantes qu'on étouffe sous une cloche. La folie en fut la conséquence inévitable; cette volonté, abattue faute de moyens d'exécution, tourna en désespoir.

Ses regards trouvèrent mille charmes en ce visage pâle. Elle reconnut une beauté de lignes très-remarquable, que l'expression de la souffrance continuelle dénaturait. Elle *reconstruisit* pour ainsi dire cet homme tel qu'il aurait dû être sans la maladie, et elle adora cette image, en y ajoutant ce charme si puissant sur le cœur des femmes en général, d'une grande douleur à consoler. Ce sentiment qu'on appellera comme on voudra, prit chez cette femme tout le caractère de l'amour.

en eut les empressements, les angoisses, les agitations, même les jalousies. Elle trembla que le roi n'aimât la reine mère plus qu'elle, et cependant, chose bizarre, elle s'associa au culte que rendait Charles II à la mémoire de sa première femme.

Disait-elle bien franchement sa pensée? Je ne sais; mais elle écoutait avec une quiétude apparente ses longs discours sur la feue reine, ses plaintes, ses regrets. Elle

priait avec lui ; elle célébrait avec lui tous les anniversaires institués par sa douleur, comme une station sur la route du Calvaire.

Charles II s'attacha à elle, non pas passionnément : sa nature faible avait donné à l'amour, dans son premier essai infructueux, tout ce qu'elle était susceptible de donner ; cependant la tendresse qu'il porta à Anne de Neubourg fut encore assez vive pour lui laisser l'espérance, à elle, d'effacer le souvenir d'un fantôme. Elle eut même cet aveuglement !

Il est facile de comprendre combien les autres hommes entraient pour peu de chose dans une vie arrangée ainsi. Elle reçut avec bienveillance les respects et les soins de l'amirante, et celui-ci, qui n'aimait que par amour-propre, s'y trompa. Le prince de Darmstadt ne s'y trompa pas, lui ! Il était plus difficile à satisfaire, et les apparences n'étaient point le but où il visait.

Le comte de Mansfeld allait à toutes ses fêtes, il le voyait aussi souvent le matin, et lui donnait mille louanges sur la manière dont il exécutait ses promesses.

— C'est bien, mon prince : on parle de vous partout. On en parle même dans l'appartement du roi, je sais que la reine en est fort occupée.

— Quand apprendrai-je le reste ?

— Bientôt, bientôt ! un peu de patience.

De la patience, le prince en avait beaucoup et on la lui rendait facile ; l'or dont on le comblait lui faisait la vie douce ; il avait ses flatteurs et ses courtisans, il avait ses faux amis et ses envieux, tout ce qu'on a quand on est riche. La reine lui donna, dans une autre visite, une patente de mestre de camp, ou du moins du grade correspondant à ce titre en Espagne ; il ne l'avait pas demandée, ce fut pour lui une grande joie et il s'en alla vite la porter au comte de Mansfeld, plus joyeux encore que lui.

— La reine vous a remis cette patente, et vous ne l'en aviez pas importunée ?

— Non.

— Elle s'occupe fort de vous, à ce qu'il paraît ; car c'est elle, je le sais, qui a sollicité, il y a huit jours, cette place pour vous la donner. Elle a parlé au roi de vous, elle lui en parle sans cesse. Vous êtes son parent, et elle soutient sa famille, ajouta-t-il en riant ; cependant nous avons ici le vieux comte de Rinfeld, le cousin issu de germain de la duchesse sa mère ; il implore un régiment depuis bien des mois, il n'est sans doute pas si protégé que vous, car je ne sache pas qu'il l'ait obtenu.

— Vous me flattez, comte ; je ne puis croire à tant de bienveillance de la part de la reine.

— Croyez-y, mon prince, je sais parfaitement ce que je vous dis.

En effet, le comte de Mansfeld avait auprès de la reine un espion à ses gages; ce n'était ni plus ni moins que sa première femme allemande; pleine de cupidité et d'avarice, elle avait espéré trouver dans son auguste maîtresse une vache à lait facile à exploiter. L'infirmité du roi lui laissait supposer qu'une aussi jeune princesse chercherait des distractions en dehors de son devoir : elle comptait en être la confidente et en recueillir les fruits des deux parts.

La vertu d'Anne de Neubourg, la stricte rigidité de sa conduite, surtout son amour pour le roi, ne lui laissèrent aucune espérance de ce côté, elle se retourna autrement. Le comte de Mansfeld voulut l'acheter, elle se vendit avec des restrictions. Afin d'être payée plus cher, elle ne lui raconta que ce qu'il voulait savoir; elle lui dépeignit les sentiments de la reine tout différents de ce qu'ils étaient, et l'amusa ainsi par de faux rapports qu'il lui payait, je l'ai dit, au poids du mensonge, bien plus pesant dans la balance des hommes que la vérité.

En même temps, elle vendit sa protection et prit de toutes mains. Tel était l'aveuglement de la reine sur cette femme, qu'elle ne s'apercevait de rien, et qu'elle

lui conserva sa confiance. Il est si difficile de déraciner les vieilles amitiés et les vieilles erreurs!

Ainsi, par cette madame de Riberg, le comte apprit les empressements de la reine pour le prince de Darmstadt. Selon elle, Anne avait pensé d'elle-même à lui faire donner ce grade, tandis que madame de Riberg l'y avait engagée et lui en avait suggéré la pensée, comme une chose agréable à sa maison. C'était en le lui répétant plusieurs fois, même devant Charles II, qu'elle avait obtenu cette faveur; on pouvait dire, à proprement parler, qu'elle venait de la Riberg et non pas de la reine. Mais le comte de Mansfeld et le prince y furent trompés, la reine acceptant volontiers vis-à-vis d'eux le bénéfice d'une démarche dont sa famille avait été la cause et le but.

Trois jours après celui où il avait été nommé mestre de camp, le prince donna une superbe fête à tous les jeunes seigneurs, à tous les débauchés et aux plus jolies comédiennes de Madrid.

L'amirante ne manqua pas d'y paraître en grande parure et avec tous les joyaux de sa maison sur le corps. Il fut entouré aussitôt par ces belles filles, que ses pierreries allèchèrent, et à qui il avait fait jadis une part de ses pistoles. Il les reçut du haut de sa fidélité et de sa passion déclarée pour sa souveraine,

en leur demandant pour qui elles le prenaient de s'attaquer ainsi à lui devant tant d'honorables seigneurs, lorsqu'il ne les cherchait point.

Elles n'en firent que rire et continuèrent, le suivant toujours et suivies elles-mêmes par cette folle jeunesse qui riait de tout.

Il en fut ainsi jusqu'à l'heure du souper, où on le plaça entre deux des plus célèbres et des plus à la mode, qui l'attaquèrent de propos.

— Tu es donc décidé à conserver ton air grave, seigneur amirante? Ni nos yeux, ni le vin de Rota, ni le vin de Chypre, ni toutes ces liqueurs délicieuses que nous voyons là ne te feront même pas sourire une fois?

— C'est le beau Ténébreux, dit une autre.

— Ne serait-ce pas don Quichotte? continua une troisième.

L'amirante était bien fait, mais grand et maigre; aussi cette épigramme fut accueillie avec applaudissement.

— Et pourquoi le seigneur amirante est-il si sérieux et si cruel? recommença une Sévillane, arrivée depuis peu et ignorante des événements de cour.

— Pourquoi? s'écria-t-on de toutes parts. Vous êtes la seule personne qui l'ignore.

— Il faut le lui conter.

— Qui le lui contera?

— Moi, dit la première chanteuse du théâtre de la cour.

— Ah! voyons, voyons!

— Vous ne sauriez pas lui bien dire les choses, messieurs; les femmes seules comprennent ces sentiments-là

— Même les chanteuses?

— Est-ce que ce n'est pas notre métier? reprit l'actrice avec un fin sourire.

— Dis alors l'histoire de l'amirante.

— Ne plaisantez pas, on peut l'intituler : *Histoire d'un duc, d'un amirante et de deux reines.* Je connais beaucoup de romans moins intéressants que celui-là.

— Nous écoutons.

— Il y avait un duc, un duc espagnol, beau, bien fait, brave, noble, généreux entre tous. Ce duc s'éprit d'une passion pour sa reine, d'une passion pleine de folie et d'enthousiasme; il alla jusqu'à brûler ses trésors pour ne pas laisser profaner le palais ou il l'avait reçue.

— Pauvre d'Astorga!

— Cette reine mourut, et le beau duc se consacra aux regrets. Qui l'a vu, mesdames? N'est-il pas mille

fois plus beau depuis son désespoir? Avec ses vêtements sombres, il ressemble à ces superbes portraits que le roi a dans sa galerie.

— C'est vrai, c'est vrai.

— Passons à l'amirante maintenant; nous avons vu le modèle, voyons la copie.

— Ah! la copie, ce n'est pas tout à fait semblable, il s'en faut bien un peu. Je ne commencerai pas ce portrait comme l'autre ; c'est bien un duc, un noble duc, le plus duc et le plus noble de toute l'Espagne ; mais...

— Mais...? s'écrièrent tous ces étourdis. Voyons la fin.

— Mais, ce n'est pas le plus beau, le plus brave, le plus généreux des ducs, comme l'autre.

— Insolente!

— Je tiens mon duel, pensa le prince de Darmstadt. Monsieur l'amirante, dit-il tout haut, mademoiselle est à ma table, sous ma protection; je ne souffrirai pas qu'elle soit injuriée, je vous en préviens.

— Même lorsqu'elle injurie ceux qu'elle doit respecter ?

— Je n'excepte rien, monsieur le duc.

— C'est bien, monsieur le prince.

Et il prit un air de résistance et de dignité offensée, qui promettait ce qu'il ne pouvait tenir.

— Ensuite? la fin de l'histoire? dirent-ils tous en même temps.

— Elle n'est pas longue, la fin de l'histoire, car elle n'existe pas. Le copiste voulut être amoureux aussi, mais il ne s'y prit pas comme son modèle. Il ne brûla rien du tout, pas même son cœur, il afficha une flamme inutile.

— Inutile?

— Seriez-vous par hasard aimé de la reine, monsieur l'amirante?

La comédienne lança cette phrase comme une fusée d'indignation. La reine était vénérée de tous, même de ces sortes de gens. L'amirante ne répondit que par une mine avantageuse, qui souleva une tempête.

Le comte de Cifuentès, placé tout près de lui, s'écria, dans un langage tout soldatesque, qu'il en avait menti.

Le prince de Darmstadt se leva le premier. Du ton le plus poli et le plus ferme, il imposa silence aux uns comme aux autres, ajoutant, les yeux fixés sur l'amirante :

— Le nom sacré de Sa Majesté la reine a trop été mêlé à des plaisanteries; qu'on ne le prononce plus, que tout finisse, monsieur le comte, pour ce moment du moins, je vous le demande en grâce; plus tard, vous

serez libre de reprendre le discours, mais après moi.

Le comte de Cifuentès, auquel il s'adressait, marmotta dans sa barbe que le prince de Darmstadt devait examiner ses écrins et ses baguiers, avant de laisser sortir les convives, parce que certains grands seigneurs ne se faisaient pas faute de remplir les leurs aux dépens de leurs amis.

L'amirante l'entendit à merveille, mais il fit semblant de ne l'avoir pas entendu; plusieurs seigneurs relevèrent le mot, en en réclamant l'explication.

Le comte se défendit de la donner, on le poussa dans ses derniers retranchements.

— Un peu de patience, messieurs ! Beaucoup d'entre vous se taisent et ne se croient pas offensés, ils savent que pareille accusation ne peut pas les atteindre; quant aux autres, en sortant de ce palais, lorsque nous serons dans la rue, que je n'aurai plus d'hôte à ménager, je leur dirai ce qu'ils désirent savoir. D'ici là, buvons.

— Buvons ! reprit M. de Darmstadt.

A dater de ce moment, la fête languit et la gaieté ne revint plus.

XVI

L'amirante avait la réputation en effet, et à juste titre, à ce qu'il paraît, de n'être ni un homme probe,

ni un homme brave. Il avait déjà passé à travers plusieurs duels, comme le singe de la Fontaine dans son cerceau. Il appelait cela s'en être bien tiré ; mais les rieurs n'étaient pas de cet avis, et on l'avait chansonné sur tous les airs.

Cependant sa grande naissance, ses biens immenses, sa situation à la cour, l'avaient soutenu bon gré, mal gré; beaucoup de gens même ne convenaient point de ses prouesses malhonnêtes, pensant qu'avec son esprit, il arriverait à quelque haut poste, et qu'il fallait se le conserver.

Cependant l'insulte du comte de Cifuentès était si publique, qu'on ne prévoyait pas trop comment il s'en tirerait sans dégaîner.

Lorsqu'on se leva de table, le marquis de San-Estevan provoqua M. de Cifuentès à sortir dans la rue, ainsi qu'il l'avait dit, pour nommer devant les témoins qui voudraient y assister, celui des convives qu'il avait désigné. Cifuentès y consentit immédiatement à une seule condition, c'est que l'amirante serait de la partie.

— Je tiens expressément à ce qu'il soit prévenu, messieurs; ainsi, amenez-le avec vous.

On chercha l'amirante, il avait disparu, il fut impossible de le trouver nulle part, et l'on apprit des domestiques que ses gens étaient partis précipitamment,

sur son ordre, et sans prendre le temps d'allumer leurs torches.

— Il a donc eu bien peur! murmura Cifuentès. N'importe, messieurs, venez toujours... Vous, monsieur de San-Estevan, vous, monsieur de Friggiliana, vous me donnez votre parole que vous irez répéter demain, à don Henriquez de Transtamare, ce que je vais vous dire à l'instant?

Les deux seigneurs donnèrent la parole demandée.

— Maintenant, allons dans cette rue del Principe; nous n'y resterons pas longtemps, vous serez satisfaits, et nous reviendrons achever la nuit près de ces nymphes, qui jouent là-bas un lansquenet furieux. N'est-ce pas votre avis?

L'avis fut unanime, ils sortirent tous, par la porte du jardin, c'est-à-dire une douzaine qu'ils étaient, et se mirent en cercle dans la rue, Cifuentès au milieu. Ce sont des mœurs dont nous n'avons pas idée. Ils ne s'étaient point aperçus que le prince de Darmstadt les avait suivis Il resta caché dans l'ombre, mais de façon à tout entendre.

— Par ma foi, messieurs! reprit le comte, je suis charmé de m'expliquer avec vous, de vous assurer que je ne pense pas à offenser Vos Excellences; ce qui ne m'empêchera pas d'offrir un petit coup d'épée à celui

ou à ceux d'entre vous qui le voudront, vous n'en doutez pas?

— Pas de folies, messieurs, interrompit le comte d'Aguilar; ceux qui ne sont pas insultés n'ont pas besoin de troubler la paix du roi. Que le comte s'explique, ils n'ont pas besoin d'autre chose.

— Eh bien, messieurs, je voulais dire en face, à dom Thomas-Henriquez de Cabura, duc de Riosecco, comte de Trastamare, comte de Belgar, amirante de Castille, qu'il a toujours été un poltron et un voleur; de plus, qu'il en a menti en voulant laisser comprendre que Sa Majesté la reine l'honorait de son attention. Il n'a pas jugé convenable de rester pour recevoir le compliment en face; c'est pourquoi je prie le marquis de San-Estevan et M. de Friggiliana de ne pas oublier la parole qu'ils m'ont donnée; il se battra peut-être, cette fois.

Les seigneurs répondirent qu'ils n'y manqueraient pas et qu'on pouvait maintenant rentrer dans le palais.

— Un instant, messieurs! dit le prince en se montrant. J'ai aussi un mot à ajouter.

Tous le saluèrent.

— Je remercie M. de Cifuentès de sa courtoisie, il n'a pas voulu me désobliger en continuant chez moi une querelle que j'avais interrompue. Cependant il doit se

rappeler aussi que, cette querelle, je songeais à la reprendre plus tard. Je le prie donc de vouloir bien en tenir note. Il a droit à l'amirante avant moi, ce sera probablement une affaire terminée demain. Ensuite, j'espère que le comte de Cifuentès ne me refusera pas l'honneur d'une rencontre, honneur que je ferai demander aussi à l'amirante ; à vous, monsieur, je le demande pour avoir défendu la reine chez moi, devant moi, son parent et son serviteur, ce qui semblait supposer que je n'en étais pas capable ; quant à l'amirante, il a osé insulter la reine, et c'est un combat à mort qu'il me faut avec lui.

— Monsieur, pour moi, c'est un grand honneur que de me mesurer avec vous, et je vous le demanderais sur-le-champ, si je n'avais juré de me venger d'abord de ce couard, plein de vanité et de forfanterie.

— Rentrons, messieurs ; les femmes, le vin et les cartes nous attendent. Restons jusqu'au jour et oublions tout ce qui nous a troublés.

Ils rentrèrent en effet, plus gais, plus fous qu'avant la querelle; ils passèrent le reste de la nuit à rire, à jouer et à boire. Lorsque tout fut levé dans Madrid, ils se séparèrent, les uns pour se reposer, les autres pour s'occuper du combat qu'ils voulaient organiser. En conséquence, ils prirent le chemin du palais de l'ami-

rante, qu'ils trouvèrent encore au lit et qu'ils firent réveiller pour affaire urgente.

Quelle urgence que celle de se faire passer une épée au travers du corps!

L'amirante était l'homme le plus adroit, le plus séduisant, le plus dangereux de toutes les Espagnes. Paresseux de corps comme une couleuvre, il avait une activité d'esprit immense, et sa paresse devenait une grâce par la façon dont il la gouvernait et s'en faisait un masque.

Les seconds de Cifuentès entrèrent dans sa chambre ; il était étendu sur son lit, et leur demanda en bâillant comment ils pouvaient être levés de si bonne heure, après la nuit qu'ils avaient passée.

— Par une raison bien simple : c'est que nous ne nous sommes pas couchés, répondirent-ils.

Il en plaisanta et se mit ensuite à les entortiller sous mille plis de son esprit, jusqu'au point de ne pas leur laisser la possibilité de dire un mot de leur mission, à moins de l'entamer brusquement, ce que don Estevan se décida à faire. Il coupa l'amirante au beau milieu d'une phrase, la plus charmante du monde, et lui dit tout droit :

— Ceci est délicieux, amirante ; mais nous sommes venus ici pour autre chose.

— Serais-je assez heureux pour pouvoir vous rendre quelque service, messieurs?

— Par ma foi, oui! reprit San-Estevan; tu peux nous montrer que tu n'es pas un poltron et que la grandesse d'Espagne ne sera pas déshonorée par toi.

L'amirante se mit à rire.

— Ah! la bonne plaisanterie! répliqua-t-il.

— Tu prends cela pour une plaisanterie?

— Sans doute. Est-ce que, si c'était sérieux, tu me le jetterais ainsi à la face? Continue, je t'écoute.

San-Estevan, stupéfait de tant d'effronterie, lui raconta sans préambule ce qui s'était passé la veille après son départ, les deux duels auxquels il devait répondre et ce que l'on attendait de lui, en cette occasion.

Il l'écouta le sourire sur les lèvres, avec le même sang-froid, et sans l'interrompre.

— C'est là tout? demanda-t-il.

— Et que veux-tu de plus?

— Je voudrais que des gens raisonnables ne me répétassent pas les propos des ivrognes, et ne voulussent pas y donner la créance qu'ils ne méritent pas. C'est leur faire trop d'honneur que de les relever.

Les deux seigneurs se regardèrent stupéfaits.

— Je te jure, dit don Estevan, qu'il n'y a point ici

de propos d'ivrognes et que nous étions tous de sang-froid lorsque ceci s'est passé.

— Bon ! bon ! cela te plaît à dire.

— Je te jure encore que je ne me serai pas en vain mêlé de ceci, et que tu te battras, ou, si tu ne te bats pas, surtout avec cet étranger, nous sommes quinze seigneurs au moins qui te souffléteront jusque chez la reine, j'en prends l'engagement pour eux.

— Et moi, je ratifie, dit Friggiliana.

L'amirante comprit que la chose prenait des proportions immenses, et qu'il ne s'agissait pas là de tours de passe-passe. Il chercha à louvoyer et à gagner du temps, pour préparer son échappatoire.

— Tout beau ! tout beau ! messieurs, un peu de patience et de sang-froid. Rien ne vous autorise à m'injurier de pareille façon, et, puisque vous voulez que cela soit sérieux, on sera sérieux.

— Vrai ! tu te battras ?

— Si je me battrai ? Certainement. Je ne suis point seulement un écervelé comme vous et j'aime à faire les choses carrément.

— Eh bien, alors, aujourd'hui... ?

— Aujourd'hui, sans doute. Laissez-moi le temps de me lever, de chercher des seconds. Vous êtes ceux de Cifuentès?

— Oui.

— J'en aurai deux bons à vous opposer. Dans la journée, vous entendrez parler de moi.

— Nous en entendrons parler tout à l'heure. Nous nous en allons au lever du cardinal, et certainement quelqu'un de cette nuit y sera comme nous ; tu peux compter que l'histoire sera connue, racontée et commentée.

— Oui, comme on raconte, avec des mensonges.

Le roi d'Espagne avait alors pour président de son conseil le cardinal Porto-Carrero. Il était Génois des Boccanegra, depuis longtemps devenus Espagnols par le mariage d'une héritière de Porto-Carrero, qui lui avait imposé son nom et ses armes, ainsi que cela se fait en ces pays. Il était archevêque de Tolède, prince et chancelier des Espagnes ; il aimait peu la reine, mais il ne s'était pas déclaré contre elle, comme il le fit plus tard. Il avait une grande puissance sous un roi faible. San-Estevan et surtout Cifuentès étaieut fort de ses amis ; il y avait donc à attendre toute protection de sa part, et le marquis ne put s'empêcher de dire à l'amirante que certainement le cardinal ne souffrirait pas qu'on se moquât de son pays.

Après la promesse positive du duc de Riosecco, les seigneurs s'en allèrent chez le cardinal, où Cifuentès

les attendait impatiemment. Il apprit avec bonheur qu'il aurait sa vengeance et qu'il pourrait enfin se débarrasser de son rival.

— Ah! dit-il, je le tuerai comme un chien! il y a longtemps que cet homme m'ennuie.

Il se montra si gai et si gaillard le reste du jour, qu'on ne le reconnaissait pas. San-Estevan resta chez lui, suivant les usages, et n'en sortit pas, attendant les seconds de l'amirante, et ne doutant pas qu'il ne les eût choisis dans la grandesse ou dans les officiers distingués qui servaient en Espagne. Il vit entrer chez lui, vers la fin de la journée, deux hommes parfaitement inconnus, dont l'un avait un fort grand air, bien qu'il portât un costume simple; l'autre, au contraire, magnifiquement vêtu, ressemblait à un coupe-jarret. Ils s'annoncèrent comme envoyés par l'amirante. Le marquis leur fit demander leur nom.

Le premier se dit le prince de Vaudemont.

Le second, le capitaine Rodillard de Croizille, attaché à la personne du prince lorrain.

Le prince de Vaudemont était demi-bâtard du duc de Lorraine, qui avait à moitié épousé sa mère, puisqu'il avait une autre femme vivante quand il la prit. Il s'était mis depuis longtemps au service d'Espagne, par haine contre Louis XIV, qui lui disputait un peu

son rang de prince. Il en avait obtenu (de l'Espagne) beaucoup d'honneurs et de richesses ; en ce moment, il arrivait incognito à Madrid, pour tâcher d'avoir la vice-royauté du Milanais, qui lui était promise depuis bien longtemps. Ami de l'amirante, du prince de Darmstadt, et devenu serviteur de la reine, il ne pouvait tomber mieux, pour arranger les différents.

Il était descendu chez l'amirante, ne voulant pas annoncer trop haut sa présence à Madrid, et n'avait pour toute suite que deux valets et le capitaine Rodillard, son *bravo*, comme nous disons en Italie. L'amirante lui raconta ce qui se passait, dont il s'ennuyait fort ; M. de Vaudemont lui dit de le laisser faire et qu'il le tirerait de là à la satisfaction générale.

San-Estevau reçut le prince avec la déférence due à son rang, tout en sachant garder le sien, tout en sachant surtout se maintenir dans les limites imposées par son rôle de second. Le prince entama le fond de la querelle ; le marquis répondit qu'il n'y avait rien à voir là-dessus, que l'insulte était flagrante, publique, que Cifuentès ne se prêterait à aucune excuse, et que, quant à lui, il ne se mêlerait de rien, si ce n'est de régler les conditions du combat.

Vaudemont mit en avant la reine, les édits. San-Estevan répliqua que cela ne les regardait point et qu'il

fallait dégaîner. Rodillard retourna sa moustache: il s'écria que le seigneur marquis était dans le vrai et que tous les parlementages ne pouvaient conduire à rien. Le prince, alors, prit un air magnanime en ajoutant :

— Puisqu'on ne peut l'éviter, demain matin, derrière le jardin du palais, nous vous attendrons, messieurs. C'est, je crois, l'endroit le plus propice, nous n'y serons pas dérangés.

— Nous pouvons en assurer le comte de Cifuentès?

— Vous le pouvez, monsieur.

— A demain donc, monsieur. A sept heures, il n'y a personne encore de ce côté; en un quart d'heure, tout sera dit.

— Je l'espère, monsieur; car je compte aller au lever du cardinal, où j'ai rendez-vous avec plusieurs de mes amis.

— Cela étant, monsieur, nous irons ensemble: j'y dois paraître également.

— A moins, monsieur, qu'un de nous deux...

— Ah! c'est trop juste! il y a des chances.

Ils se séparèrent avec toutes les apparences de la courtoisie, et Vaudemont ne perdit pas son temps. Il arrangea tout, ainsi qu'il l'avait promis à l'amirante, auquel il rendit compte le soir du résultat de ses dé-

marches, et qui se coucha tout joyeux, remerciant sa bonne étoile de lui avoir envoyé justement ce jour-là cet ami si fidèle.

Ils étaient faits l'un pour l'autre : même esprit, même intrigue, même finesse, même loyauté élastique; seulement, Vaudemont était brave. En sa qualité d'ambitieux intelligent, il comprenait tout chez les autres, il se servait de leurs vices comme de leurs qualités pour parvenir, et il *aimait*, dans son ami l'amirante, cette disposition ennemie de la bataille, parce qu'elle l'écartait de son chemin et lui ôtait tout ennui de rivalité. L'amirante l'aurait certainement emporté sur lui en Espagne, à cause de sa naissance et de la position de sa famille, s'il n'avait pas eu ce *léger défaut*, assez nuisible à un général d'armée.

Vaudemont le servait donc toujours de manière à le contenter, tout en étalant aux yeux des autres ce que l'amirante ne cachait qu'à moitié ; il y gagnait de toutes manières.

Le lendemain, à l'heure convenue, ils arrivèrent au rendez-vous, l'amirante faisant la meilleure contenance du monde; le capitaine Rodillard, qui n'était pas dans le secret, se léchait les lèvres, et M. de Vaudemont conservait toute la dignité de sa situation bien connue.

En arrivant sur le terrain du combat, les adversaires et les témoins se saluèrent, et Cifuentès dit vivement :

— Commençons tout de suite, messieurs, s'il vous plaît.

XVII

— Nous avons d'abord les mesures à prendre, dit Vaudemont.

— Elles sont prises, la place est choisie, hâtons-nous. En venant ici, j'ai rencontré certaines figures qui ne me plaisent pas; nous pourrions être interrompus, et c'est ce que je ne veux point. En garde donc, messieurs, et Dieu pour le bon droit!

— Un instant, un instant! reprit le prince, qui vit l'amirante pâlir; nous ne pouvons nous hâter ainsi. Nous sommes des gentilshommes et nous devons prendre les précautions voulues. Nous connaissons tous les édits. Votre parole, messieurs, qu'en cas de découverte, nous ne nous trahirons pas?

— Oui, oui, monsieur, vous y pouvez compter; dépêchons, je vous prie! cela ne doit pas rester plus longtemps en suspens, allons vite.

L'amirante, malgré son empire sur lui-même, tourna les yeux autour de lui, comme s'il cherchait quelqu'un.

Il aperçut, dans le coin d'un bouquet d'arbres, deux hommes, il respira; ces deux hommes se montrèrent, il les reconnut; ce n'était pas là ce qu'il attendait. Mais ces deux hommes avaient été vus de ses adversaires.

— Attention, messieurs! et faisons bien, dit San-Estevan; nous ne sommes point seuls. Voici là-bas le prince de Darmstadt et le comte de Mansfeld, qui viennent juger le courage espagnol... Monsieur l'amirante, défendez-vous, s'il vous plaît. Cifuentès est tout prêt à l'attaque.

L'amirante avait déjà l'épée à la main, il fit quelques passes toutes tremblantes; évidemment, il avait peur. Quelques instants encore, et il donnait tout à fait un triste spectacle. Un bruit de chevaux et de pas précipités lui fit monter un peu de sang au visage.

Deux exempts de cour, un alguazil et des estafiers du palais se précipitèrent entre les combattants, en s'écriant :

— La paix du roi, messieurs!

— J'en étais sûr, dit Cifuentès.

— De la part de Sa Majesté la reine.

— Rien n'y manque! ajouta San-Estevan. Et cela devant des étrangers! Mais il nous le payera.

Les épées rentrèrent au fourreau, et l'amirante, ainsi que le prince de Darmstadt, qui s'était approché, et

qui reçut aussi sa communication, furent priés de suivre l'exempt au palais, où, leur dit-on, la reine les attendait. Le comte de Cifuentès devait les suivre.

— Monsieur le prince de Vaudemont, reprit San-Estevan, c'est affaire à vous : vous savez préparer les choses et les dénouer, je vous en félicite.

— Défense expresse de Sa Majesté de vous rencontrer de nouveau, messieurs, interrompit l'alguazil en voyant ces dispositions hostiles. Rentrez chez vous, je vous prie, et souvenez-vous que l'on vous surveille.

Il fallut se séparer, pendant que les principaux acteurs étaient conduits devant la reine, ce qui les affectait d'une manière tout opposée. Le prince de Darmstadt et Cifuentès enrageaient, l'amirante se trouvait au comble de ses vœux. Il croyait avoir fait preuve de bonne volonté et conserver en même temps la vie et la considération publique. La trame était simple et très-facile à ourdir, en même temps qu'elle était sûre. Le prince de Vaudemont avait été chercher la Berlips, l'éternel pivôt des intrigues de cette cour. Il lui avait raconté l'histoire, sous prétexte de rendre un grand service à la reine, dont le nom se trouvait mêlé à cette aventure. La Berlips ne manqua pas de prévenir Anne de Neubourg de cette querelle. Elle avait un double but : le comte de Mansfeld lui avait vivement

recommandé de faire ressortir les *égarements* de l'amirante; c'était le cas ou jamais.

La reine, en apprenant ce duel dont elle était la cause, jura qu'il ne s'accomplirait pas et obtint un ordre pour séparer les combattants, se promettant d'user de ses droits de femme et de reine, pour mettre un terme à une discussion dangereuse, où elle pouvait laisser sa réputation et où ses amis pouvaient laisser leur vie.

On a vu ce qui en résulta. Aussitôt que la reine eut appris l'arrivée des seigneurs au palais, elle donna ordre qu'ils fussent introduits. Par un grand hasard, elle était seule. La reine mère se trouvant fort malade dans une maison des champs qu'elle possédait sur la route de Tolède, le roi était allé passer deux jours avec elle; elle avait désiré que sa bru ne l'accompagnât pas. Elles s'aimaient peu. Anne était jalouse de sa belle-mère et trop franche pour dissimuler qu'elle ne la voyait pas avec plaisir.

L'amirante, Darmstadt et Cifuentès furent admis en sa présence, au moment où elle se rendait à la messe. Anne de Neubourg était très-belle, on le sait. Le caractère de sa beauté avait beaucoup changé depuis son arrivée en Espagne. Un voile de tristesse couvrait ses traits, ses yeux n'exprimaient plus le calme et l'insouciance. L'amour qu'elle portait au cœur, la

certitude de ne le voir jamais satisfait, lui inspiraient une mélancolie incurable.

Toujours fraîche et blanche comme un bouquet de muguets et de roses, elle avait beaucoup maigri. Sa taille y avait gagné une souplesse et une grâce qui lui manquaient peut-être alors qu'elle était une appétissante enfant de l'Allemagne. Ce jour-là, elle portait un grand voile noir; la mantille lui étant interdite, de par les lois de l'étiquette, elle s'enveloppait dans cette dentelle qui la relevait à moitié. L'absence du roi, son séjour près de sa mère l'attristaient. Il allait manquer, ce jour-là, des soins qu'elle lui prodiguait avec une si vive tendresse, ou bien une autre les lui donnerait.

La seule pensée consolante qui se présentât à son esprit, c'était que la reine mère n'aimait pas son fils comme elle l'aimait, qu'il en sentirait la différence, lui à qui l'affection était si douce, et qu'il la regretterait.

Elle entra donc dans la salle où les seigneurs l'attendaient, et les accueillit tout d'abord avec un visage encore plus triste que de coutume.

— Mon cousin, messieurs..., dit-elle, je ne m'attendais pas à vous recevoir aujourd'hui comme je vous reçois. J'ai toujours beaucoup de plaisir à vous voir; mais, en ce moment, ce plaisir est mêlé de peine et d'embarras. J'ai tout appris, messieurs...

Les trois hommes baissèrent la tête devant le regard sévère et assuré de cette jeune femme, dont le droit était bien de se défendre contre des chevaliers maladroits.

— Je suis reine, je suis femme, je suis étrangère en ce pays ; j'ai droit aux respects de tout honnête homme, aux vôtres en particulier, mon cousin, vous qui représentez ma famille. Je ne blâme ni vos plaisirs, ni vos compagnies : vous êtes jeune, vous êtes libre, rien ne vous empêche de passer à vous divertir le temps que le service du roi ne réclame pas. Mais mon nom ne peut, ne doit pas être dans tout cela ; mais, moi qui vis retirée en ce palais, loin des bruits du monde, dont je ne veux entendre que ce qui est d'obligation pour mon état, pourquoi forcer le public à se rappeler que je suis jeune et que les seigneurs de ma cour oublient le respect qu'ils me doivent jusqu'à me mêler à des propos de table et de débauche ?

— Madame..., dit le prince.

— Je vous dis que je sais tout, messieurs, tout, monsieur l'amirante. Le modèle que vous avez choisi n'eût jamais prononcé les mots qu'on vous prête; malgré mon amitié pour vous, malgré celle que je porte au prince de Darmstadt, malgré mon intérêt pour le comte de Cifuentès, je vous dirai à tous la même chose. Il

n'est pas plus permis de protéger une reine que de l'accuser. Ce n'est pas à vous qu'appartient ce rôle, et je vous défends à l'avenir, si vous ne voulez être chassés de ma présence, je vous défends de vous occuper de moi autrement que comme votre souveraine, l'épouse de votre maître. Il n'est pas séant d'afficher des sentiments que je repousse et que je renie. Vous pouvez me déshonorer ainsi, plus facilement que la dernière femme de ce royaume, et, si vous êtes mes amis, vous m'en donnerez des preuves particulières.

Les trois seigneurs tombèrent à genoux, humiliés devant elle.

— Relevez-vous, reprit-elle, je vous pardonne; cependant ne comptez pas sur mon indulgence, vous ne la retrouveriez plus une autre fois. Soyez pour moi ce que je vous permets d'être, rien de plus, rien de moins. Montrez-vous mes fidèles et mes dévoués. J'ai besoin d'amis; il se forme autour de moi, contre mo des cabales de toute sorte; j'ai des traîtres jusque dans mon domestique! Ne me forcez pas à vous bannir, vous en qui ma confiance repose, et c'est ce que je ferais néanmoins, sans rémission, si pareille circonstance se renouvelait.

Le prince de Darmstadt osa prendre sa main et la baiser.

— Oui, mon cousin, oui, je vous comprends : vous voulez un mot particulier pour vous ; vous voulez être bien sûr que je ne vous retire point mon amitié. Comptez-y, et que je puisse compter sur vous. Je vous défends, messieurs, de donner aucune suite ni proche ni éloignée au combat de ce matin ; je vous défends d'en provoquer d'autre, et je vous ordonne de rentrer vis-à-vis de moi dans la ligne absolue de votre devoir et de votre dévouement respectueux. Me le promettez-vous?

— Oui, madame.

— Sur l'honneur?

— Sur l'honneur!

— Allez! c'est bien, nous n'en parlerons plus. Venez à la messe, prenez-y vos places accoutumées. On saura que vous n'avez rien perdu de ma faveur, que vous avez failli la perdre pourtant, et il me convient qu'on le sache, c'est un exemple. Adieu, messieurs ; adieu, mon cousin.

Elle sortit, enveloppée dans ses voiles, belle, chaste, triste, et digne comme une fille des empereurs qu'elle était. Les trois seigneurs se regardèrent un instant ; ils n'osaient se parler, mais un ressentiment profond existait entre eux. Ils étaient cependant traités à peu près de la même façon : on leur ôtait à tous non-seulement l'espérance, mais la permission d'en concevoir.

Le prince, objet de l'envie des deux autres, avait reçu une attention particulière ; il n'en souffrait peut-être que davantage. Ce titre d'ami, qu'on lui imposait, lui semblait une lourde chaîne rivée à son bras, entravant sa vengeance et sa furie.

— Ah ! s'écria-t-il, si je n'avais pas promis !

— Et moi ! reprit Cifuentès.

— Et moi !... ajouta l'amirante avec plus de force encore.

— Monsieur, continua le prince, il serait bien lâche de vous faire des reproches, puisque je ne puis vous demander satisfaction. Je vous dirai seulement que c'est à vous que nous devons tout ceci et que nous ne l'oublierons pas.

— Qui peut vous faire penser... ?

— Bien d'autres le pensent comme nous, poursuivit Cifuentès en riant de rage, et ceux-là n'ont pas juré de ne pas vous le faire savoir. Allons à la messe.

Pendant ce temps, San-Estevan ne s'endormait pas ; en quittant le champ de bataille, il s'en alla tout droit chez le cardinal, auquel il raconta cette histoire dans ses plus grands détails. Le dénoûment n'était pas difficile à deviner, la défense de la reine fut prévue ; mais le marquis insista près de son illustre ami, pour qu'une punition fût infligée à l'amirante.

— Sans cela, ces étrangers croiraient que nous approuvons ce couard, et nous passerions en Europe pour lui ressembler.

— Je ne demande pas mieux que de l'exiler ; je ne sais si la reine...

— La reine ne peut pas s'y opposer si Votre Éminence veut présenter les faits tels qu'ils sont. Le roi arrivera ce soir...

— Demain, l'amirante recevra un ordre de départ, ou je serai sans pouvoir, je vous le promets.

L'amirante avait la passion des jésuites et celle des palais. Il en avait un pareil nombre : quatre jésuites avec lui, chez lui, qui le quittaient très-peu, mangeant à sa table et le suivant dans tout ce qui n'était pas de sa cour. Il les initiait peu à ses affaires, croyait-il. Ils savaient tout et n'en montraient que le nécessaire à leurs intérêts.

Avec ses quatre jésuites, il avait quatre palais magnifiques, qu'il ne louait point, et qu'il habitait trois mois de l'année par saison, chacun approprié au moment qu'il devait y venir. Ainsi, celui de l'été avait un jardin superbe, des jets d'eau, des fleurs partout, des pavés de mosaïque de marbre et des fontaines jaillissantes dans toutes les chambres. Celui de l'automne renfermait un parc où on élevait du gibier, et où il

pouvait se donner le plaisir de la chasse; il était garni des plus superbes fruits de toute l'Espagne. Celui du printemps était un nid de rossignols, de jonquilles et de tubéreuses, et celui de l'hiver était ouaté, chaud, à n'y pas craindre les vents coulis; c'était le seul de cette espèce en Espagne, où l'on gèle partout, même chez la reine, à souffler sur ses doigts.

Il se croyait trop grand seigneur pour que la disgrâce pût l'atteindre; aussi fut-il d'un étonnement profond, lorsqu'il reçut, un matin, un exempt de la cour, lui ordonnant, de la part du roi, de se rendre à Grenade et d'y rester jusqu'à ce que le bon plaisir de Sa Majesté le rappelât.

Il ne laissa pas abattre son orgueil et ne se plaignit point, bien qu'il souffrît cruellement. S'il avait murmuré, on lui aurait jeté à la face la cause de son exil; c'est ce qu'il ne voulait permettre à aucun prix, on le comprend.

Il prit un train d'empereur, s'en alla sur la route toute garnie de ses gens jusqu'à Tolède, dont le cardinal était archevêque. Pour le braver, il y donna un superbe combat de taureaux. On l'applaudit fort, car ce jeu cruel est le comble du bonheur en Espagne. Il se procura ainsi la satisfaction de narguer la cour.

A Grenade, il fit mieux; il s'en alla descendre droit à

l'Alhambra, le palais des rois, et s'y installa sous prétexte que ses ancêtres y avaient logé. Il eut comme une cour, pendant plusieurs semaines. Enfin, se trouvant mal à son aise dans ces vieilles murailles, il s'en alla dans la ville, où on lui prêta une belle maison.

La reine ne tarda pas à obtenir son rappel. Elle resta, malgré tout, aveuglée sur son compte; néanmoins il dut renoncer à imiter le duc d'Astorga.

XVIII

Les amoureux de la reine ne pouvaient continuer plus longtemps le rôle qu'ils avaient pris. Sa défense formelle le leur interdisait. Elle ne leur demanda que cela, dans son indulgence, et le reste fut oublié. Ainsi l'amirante, qui donnait à la Berlips des sommes folles, obtint par elle son retour. Elle ne laissa à la reine ni paix ni trêve qu'elle ne l'eût obtenu, et encore, pour cela, lui en voya-t-il un nouveau présent, plus magnifique que les autres.

Le prince de Darmstadt continuait ses visites à la cour; il avançait promptement, et recevait chaque jour de nouvelles faveurs. Le comte de Mansfeld s'occupait de lui de plus en plus; il le voyait presque chaque jour,

lui offrant sans cesse de nouveaux trésors et ne lui demandant que d'être en même temps l'homme le plus élégant, le plus distingué, le plus recherché de Madrid.

Après la défense de la reine, il changea tout à coup de manières. Sa maison, sa magnificence furent les mêmes. Seulement, plus de fêtes, plus de comédiennes surtout, des vêtements superbes, mais sévères. L'air grave, la retraite et la mélancolie lui furent demandés en complément de son obéissance. Il n'eut pas de peine à les afficher, il était réellement atteint.

La reine remarqua ce changement que la Berlips lui signala, et, un jour, elle dit d'un air de compassion :

— Mon pauvre cousin s'ennuie ; je voudrais pour beaucoup lui voir une autre humeur, et j'y tâcherai.

Le propos fut répété une heure après à l'ambassadeur. Le soir même, en soupant avec M. de Darmstadt, il lui dit sans préambule :

— Monsieur, vous ne me demandez plus ce que vous pouvez faire pour m'obliger.

— J'attends qu'il vous plaise de me l'apprendre, monsieur.

— Eh bien, je m'en vais vous le dire.

— Enfin ! s'écria le prince, les yeux brillants de curiosité.

— Je ne vous demande que de faire la cour à une dame.

— C'est beaucoup.

— De vous faire aimer d'elle.

— C'est plus difficile.

— D'en obtenir des preuves positives.

— Ah! monsieur, c'est la pomme d'or des Hespérides que vous exigez là. Ne savez-vous pas bien que je suis amoureux, amoureux sans espoir; que je ne changerai jamais, et que, par conséquent, je ne saurais persuader personne.

— Nous sommes justement dans le pays de cette pomme d'or, monsieur; vous la cueillerez, si vous voulez, vous n'avez qu'à le vouloir.

— Non, monsieur, je ne saurais. Et cette dame est-elle jeune?

— Oui.

— Belle?

— De la plus grande beauté.

— Est-elle honnête?

— On ne peut davantage.

— Il vous importe que j'en sois aimé?

— C'est pour moi une nécessité absolue. Vous n'êtes ici que pour cela.

— Renoncez-y, monsieur, je suis incapable de le tenter.

— C'est ce que je ne croirai qu'après vous l'avoir nommée, si vous refusez encore.

— Nommez-la donc bien vite, alors, que nous n'en parlions plus.

— C'est.., c'est justement celle que vous aimez, celle pour qui vous donneriez votre vie bien sûr, votre honneur peut-être... Direz-vous encore non, maintenant?

— Mon Dieu! c'est la...?

— Justement! interrompit vivement le comte, sans lui laisser le temps d'achever.

— Mais, monsieur, vous n'y pensez pas! c'est peine perdue, je ne réussirai jamais, je le sais.

— Pardonnez-moi, monsieur, vous réussirez, et, si je vous dis d'essayer, c'est que je vous parle à coup sûr. Sans cela, je vous aurais fait commencer plus tôt.

— Il me semble que je rêve. Quoi! il me resterait de l'espérance? ce n'est pas une fable? ce n'est pas un jeu?

— C'est la vérité.

— Monsieur, je n'oserai jamais.

— Osez!

— Monsieur, vous ne voulez pas la perdre au moins, en m'engageant dans cette route?

— Je veux la sauver au contraire, je veux lui éviter le sort de Louise d'Orléans, je veux qu'elle règne en Espagne et que vous y régniez sous elle, et moi aussi.

— Comment la voir? comment lui parler? N'est-elle pas surveillée au point de ne pas laisser même la possibilité de lui adresser un mot?

— Mettez-vous à ce bureau et écrivez ; ce soir, elle aura votre lettre ; demain, peut-être, elle y aura répondu.

Le prince finit par se laisser persuader. On croit si vite ce que l'on désire! Il écrivit une lettre, pleine de respect et de passion en même temps, pleine de naïveté aussi, comme un véritable amoureux qu'il était. Cette lettre était un chef-d'œuvre ; un grand esprit, une adresse consommée n'en auraient pas dicté une semblable. Le comte en fut enchanté. Il quitta le prince en lui recommandant le secret et la prudence, deux moteurs sans lesquels ils ne réussiraient jamais.

Le pauvre Darmstadt passa toute la nuit dans des rêves insensés. Il lui semblait assister à un conte de fées. Lui aimé de la reine! lui admis près d'elle! Elle répondre à sa lettre d'amour! La raison lui disait : « Jamais! jamais! » Son cœur et son amour le berçaient d'espérances ; il accueillait tour à tour la raison et le cœur, sa tête ressemblait à un chaos où mille idées se croisaient ; si ces heures de solitude se fussent prolongées longtemps, il serait devenu fou.

Dès l'aube, il s'en alla chez l'ambassadeur, pour parler de la reine. Mansfeld sourit en l'apercevant.

— Ah ! monsieur, vous me rappelez ma jeunesse : j'ai été ainsi. J'aime à vous voir dans ces dispositions, ce sont les bonnes. Ne craignez rien, votre lettre a été remise.

— Est-il vrai ?

— On l'a lue, et on l'a même relue deux fois.

— Et...?

— Et l'on n'a pas répondu, vous pouvez le comprendre ; on l'a gardée néanmoins, sans la brûler ni la déchirer ; elle est si bien cachée, que nul ne la trouvera. Que vous en semble ?

— Monsieur, il me semble que je rêve.

— Ce n'est pas tout. Elle a parlé de vous plusieurs fois, elle a répété : *Mon cousin écrit fort bien... Mon cousin doit faire une belle fortune... Mon cousin se fixe en Espagne et ne veut pas se marier.*

— O mon Dieu ! s'écria le pauvre jeune homme, faites que je ne me réveille pas !

— Vous pourrez aller au palais dans la journée.

— Elle l'a dit ?

— Oui. Elle vous recevra dans son cabinet indien ; il n'y aura que le roi, madame de Berlips et Romulus, dont je vous engage à vous défier : c'est une espèce qui fait le mal par instinct.

— J'irai, monsieur.

— Le roi est tranquille, en ce moment; il a une nouvelle folie, celle des coquilles. Il passe sa vie à arranger les siennes sur des tablettes, justement dans ce salon où vous devez aller, et, quand il est là, il ne s'occupe de rien au monde que de ses coquilles. Madame de Berlips nous est tout acquise ; ainsi, vous n'avez rien à craindre, que ce méchant Romulus. Cette mauvaise bête ne mourra donc pas!

Les renseignements étaient précis, on le voit. Madame de Berlips n'en laissait pas chômer, elle les arrangeait à sa fantaisie et il fallait la croire ; le moyen de s'en défier, alors que tous les raisonnements étaient pour elle! D'ailleurs, le comte de Mansfeld, ainsi que tous ces fins matois de profession, se laissait prendre aux piéges les plus grossiers. J'ai remarqué souvent que l'on ne persuade à ces gens-là que les mensonges. Ils mentent eux-mêmes avec une rare audace et n'acceptent la vérité que sous bénéfice d'inventaire.

Le prince se rendit au palais, où réellement la reine l'attendait, madame de Berlips lui ayant demandé de sa part si elle daignerait le recevoir.

Il fut admis dans son cabinet des Indes, ainsi qu'on le lui avait annoncé; le roi, la reine, la gouvernante, Romulus étaient là. Il était ému, tremblant, à faire

pitié. La reine s'en aperçut et lui montra une bonté pleine d'indulgence et de grâce. Elle voulait le rassurer, mais elle n'avait jamais cru à une passion réelle de la part du prince ; c'était, selon elle, une folie de jeune homme, une imagination exaltée par les romans, ou peut-être cette histoire du duc d'Astorga et de la reine Louise, qui, comme à l'amirante, lui montait la cervelle.

Elle avait témoigné son mécontentement; il craignait maintenant de perdre son amitié, et ne s'approchait d'elle qu'avec inquiétude. Son cœur, tout plein d'un sentiment unique, avait cependant de la reconnaissance pour ceux qui l'aimaient; elle ne voulait pas le voir malheureux et malheureux par elle.

— Mon cousin, lui dit-elle ce jour-là, aussitôt qu'elle l'aperçut, vous ne venez pas assez souvent au palais; le roi s'en plaint, et moi davantage encore.

— Madame, c'est trop de bonté ! répliqua-t-il en balbutiant.

Le roi, que ses coquilles n'occupaient pas assez pour l'empêcher d'entendre, se retourna vers le prince et lui dit en souriant :

— Monsieur de Darmstadt, si vous voulez rester en Espagne et y faire votre chemin, tâchez de plaire à votre cousine; c'est la personne la plus puissante du royaume, elle vient de faire un vice-roi du Milanais.

— Oui, mon cousin, le roi m'a bien voulu donner cette charge pour le prince de Vaudemont, l'ami du pauvre amirante, à qui je dois beaucoup.

— Oh ! certes ! sans le prince de Vaudemont, vous vous faisiez couper la gorge, reprit madame de Berlips ; c'est lui qui m'a prévenue, et j'ai prévenu Sa Majesté. Jugez quel malheur si vous n'existiez pas aujourd'hui !

— Oh ! oui, un grand malheur en effet, madame... Votre Majesté aurait-elle daigné accorder un regret à son fidèle serviteur ?

— En doutez-vous, mon cousin ?

Le roi s'avança, tenant à la main une coquille de nacre, de toute beauté.

— Mon cher prince, interrompit-il, regardez donc mes coquilles; cela vaudra mieux que de sots discours sur ce duel, qui a tant tourmenté la reine.

Ce mot fit un bien à ce pauvre amoureux ! Il aurait classé toutes les coquilles de la mer pour l'entendre.

Il resta plus d'une heure avant que Leurs Majestés le congédiassent, et sortit du palais plus heureux qu'il ne l'avait été de sa vie, plus amoureux qu'il ne l'était en y entrant, si c'est possible.

Il va sans dire que la Berlips n'avait point remis la lettre, qu'elle garda ainsi toutes les autres et que la reine ne se douta jamais que le prince avait eu l'audace de lui

écrire. Elle arrangea cependant les choses avec tant de vraisemblance, que l'ambassadeur et M. de Darmstadt y furent trompés.

Un autre fait bien étrange, — et que l'événement a prouvé néanmoins, — c'est que madame de Berlips, loin de croire au sentiment si pur et si noble de la reine pour son mari, se persuada, au contraire, que ce sentiment était un voile pour en cacher un autre, et qu'au fond de son cœur elle aimait réellement le prince de Darmstadt; sans cela, elle n'eût certainement pas été si loin dans son intrigue, qui devait se découvrir et la perdre, si la reine n'en était pas complice.

Ce commerce de lettres et de visites où le roi était en tiers dura plusieurs mois. Il fallait un amour aussi réel, aussi désintéressé que celui du prince pour en rester là et pour se contenter de ces marques qui n'en étaient point. Il aimait comme les chevaliers du vieux temps, et la soumission était le premier symptôme de cet amour. M. de Mansfeld, qui n'aimait pas, et qui avait ses vues, s'impatientait quelquefois, il voulait brusquer l'aventure, la Berlips avait infiniment de peine à arrêter ses incertitudes et ses projets.

Justement, à cette époque, il arriva à la cour une de ces choses dont tout le monde s'occupe, qui ne sont pas un grand événement dans l'histoire, mais qui amè-

nent de grands événements, auxquels elles se rattachent. Peut-être la maison de Bourbon a-t-elle dû à cette petite cause la couronne d'Espagne. Dieu se sert de tout.

Le cardinal Porto-Carrero avait plusieurs nièces, une entre autres que l'on citait comme une des beautés les plus merveilleuses de l'Espagne, et qui s'appelait mademoiselle d'Aguilar. Elle se maria à un prince romain, nommé Saltarello, ce qui est un singulier nom pour un prince. Aussi ne l'était-il que d'occasion, et à cause d'une immense fortune, acquise par son père, on ne sait trop comment et dans des commerces inconnus. Il prêta de l'argent au pape, sans demander d'autres intérêts que ce titre qu'il ambitionnait. Le pape, heureux de s'en tirer à si bon marché, le *noblifia* et le *principia*.

Le bonhomme n'en fut pas plus fier pour lui ; mais il le devint pour son fils, dont il voulut faire bon gré, mal gré, un grand seigneur. Il lui donna un gouverneur très-instruit, tous les maîtres de M. Jourdain, et il le lança de bonne heure dans la société.

L'enfant appartenait par sa mère, fille de condition pauvre, à beaucoup de bonnes maisons d'Italie. Il en profita pour s'établir dans le monde sur un bon pied, et pour se faire des amis, avec l'argent que son père ne lui refusait pas. Il était, du reste, très-bien fait, d'un

esprit suffisant, d'un bon caractère, très-instruit, et toujours disposé à obliger les autres ; ce qui mène loin quand on a une large bourse.

Il aspirait à un grand mariage, non pour les écus, dont il n'avait pas besoin, mais pour le nom. Les parents de sa mère lui dénichèrent cette Boccanegra, nièce ou à peu près, du cardinal Porto-Carrero; elle n'avait pas un maravédis, mais elle était noble comme le roi et belle à miracle. Le cardinal l'avait fait venir toute petite d'Italie, sur ce qu'il apprit que cette branche de sa maison était dans la misère. Il la voulut doter ; les Saltarello refusèrent avec indignation. Le *sans dot* était pour eux une raison convaincante. Le mariage se fit.

Le prince Saltarello fils était d'une faible santé. Il vécut deux ou trois ans après son mariage, laissant à sa veuve, sans enfants et parfaitement consolée, un superbe douaire. Les Saltarello devaient finir là, le bonhomme était trop vieux pour faire souche.

Cette douairière de vingt ans s'empressa de quitter Rome et revint en Espagne, avec sa beauté et ses trésors, comptant profiter de l'une et des autres. Elle s'établit chez son oncle, qui fut enchanté de la revoir et ne la gêna point. Cette belle était blonde, comme la reine, dont elle avait la taille, fait assez rare chez les

filles du Midi (non pas la taille, mais les cheveux). Elle courut les bals, les courses de taureaux, les fêtes petites et grandes, et s'en donna enfin à cœur joie, d'avoir jeté sa peau de Saltarello, dont elle n'avait retenu que la dorure. Elle faisait bon marché du nom et de la principauté ; on l'appelait presque toujours la Boccanegra.

Le cardinal donna pour elle quelques soupers; la faction autrichienne y régnait en masse, car il en était. La Boccanegra s'en mit bien vite, et ne rendit ses devoirs au palais que comme forcée. C'était tout simple, on s'y ennuyait !

XIX

Parmi ceux qui fréquentaient le plus la maison du cardinal et qui, de près ou de loin, convoitaient sa nièce, il se trouvait un homme de beaucoup d'esprit et d'intrigue, gentilhomme autrichien, nommé Freudstein, venu en Espagne pour y chercher fortune et bien décidé à ne pas s'en retourner sans l'avoir trouvée. Il était jeune et assez bien fait; ses aïeux avaient planté les rochers du Danube, assurait-il, et avec raison. Des malheurs, des fautes et une quantité d'enfants avaient

ruiné sa maison, dont le vieux château existait encore, perché comme un nid de vautour, au-dessus du fleuve. Il n'en restait plus que les murs, et Feudstein y logeait quatre bohémiens et leur famille, pour empêcher les invasions étrangères, ayant la ferme intention de lui rendre sa splendeur, aussitôt que la déesse insaisissable aurait daigné lui sourire.

Cet homme ne ressemblait pas du tout à un Allemand, c'était plutôt un Gascon; il en avait les qualités et les manières, sans la bravacherie et les mensonges. Il amusait fort la compagnie où il se tenait; on le recherchait beaucoup, chez le cardinal en particulier.

Il avisa la belle veuve et se dit que c'était là un friand morceau. On rebâtirait bien les murs du vieux manoir, on le meublerait magnifiquement avec les écus des Saltarello, et, une fois soutenu par une telle alliance, Freudstein se chargeait de monter très-haut, il ne lui fallait que le piédestal.

Il se mit donc à courtiser la princesse, qui s'amusa beaucoup de ses plaisanteries et qui l'admit au nombre de ses chevaliers. Elle lui permit de la suivre lorsqu'elle allait en masque, en partie, ou bien lorsqu'elle courait à cheval dans les grands chemins et les bosquets des environs de Madrid, si bosquets il y a, toutefois.

Il était trop habile pour découvrir ses batteries. Il commença par amuser, par se faufiler sans conséquence et par se déclarer l'esclave dévoué, le chien de la princesse; il prit lui-même ce nom ; elle s'accoutuma à lui, et bientôt il lui devint indispensable. Les autres prétendants ne s'en effrayèrent pas, ils le regardaient du haut de leur grandeur et de leurs espérances. Il les laissa faire, jusqu'au jour où l'un d'eux lui lança quelques paroles aventurées sur sa noblesse et sur son peu de ducats.

Il ne s'emporta point, répondit par une plaisanterie; mais, le lendemain, avec une politesse exquise et les façons d'un grand seigneur, il donna à son rival un joli coup d'épée qui le cloua dans son lit pour six mois.

— Peste ! quel chien ! dit la princesse à cette nouvelle.

— Madame, les chiens ont des dents et des ongles, répondit Freudstein ; ils s'en servent pour défendre leurs maîtres.

Ceci était une allusion ; car, avant d'attaquer le gentilhomme, l'adversaire avait tenu sur la princesse des propos peu séants, et c'était surtout elle qu'il avait vengée. Il ne voulait pas le lui dire, mais il n'était pas fâché qu'elle le sût. Elle le regarda dès lors d'un autre œil. Les gens qui donnent des coups d'épée ont tou-

jours un autre aspect que les autres : on les craint, on les respecte, et on les flatte.

La princesse admit le Freudstein à des. particuliers dont il n'était pas ; elle lui parla plus souvent, elle rit plus haut de ses bons mots et de ses pointes. Elle remarqua qu'il avait une belle taille, une haute mine, qu'il maniait son cheval mieux que personne et que sa hardiesse passait celle de tous les autres. Il ne calculait pas le danger et se jetait à travers, les yeux fermés. Elle en eut plusieurs fois la preuve, qu'elle ne se fit faute de renouveler, ni lui non plus.

Un jour, elle lui demanda pourquoi il n'avait pas des pourpoints de velours comme les autres ; il répondit hardiment :

— Madame, un pourpoint de velours coûte plus gros que mon revenu.

— Eh bien, si je vous en donnais un, le prendriez-vous ?

— Si vous me donniez une fleur de votre bouquet, je la recevrais à genoux en vous baisant la main ; si vous me donniez un pourpoint de velours, j'en ferais présent à votre laquais ; cela lui irait très-bien, velours ou drap, c'est une livrée.

Cette fierté plut beaucoup à la princesse, on y sentait le gentilhomme de race.

Elle voulut pousser plus loin.

— Et si je vous offrais davantage ?

— Madame, un homme d'honneur peut accepter sa fortune de la main d'une femme aimée, à la condition de la rendre en la doublant ; mais celui qui reçoit des cadeaux des dames, porte en allemand un nom que ne portera jamais le fils de mon père.

— Cependant beaucoup d'honnêtes gens ne se font pas faute de si peu.

— En France, madame, en Italie, en Espagne, je ne dis pas non; mais chez nous, jamais.

— Oh! si une héritière, belle ou laide, vous offrait ses biens et son cœur, vous ne feriez pas le difficile, monsieur le délicat!

— Vous vous trompez encore, madame : si l'héritière voulait être aimée pour son argent et qu'elle ne me plût pas, je lui dirais tout bonnement que je ne puis accepter ce marché-là.

La princesse éclata de rire. Freudstein ne s'en fâcha pas, et rit avec elle ; puis elle ne rit plus et parla de choses sérieuses.

Un peu plus tard, elle reprit, au milieu d'une conversation :

— Vous êtes bon gentilhomme, monsieur de Freudstein.

— Ma foi, madame, mes ancêtres étaient comtes palatins du Rhin, il y a bien longtemps, je n'en sais plus la date. Pendant qu'une autre branche s'en alla fonder un autre Freudstein sur le Danube, ceux du Rhin perdirent leur rang et leurs biens pour s'être révoltés contre Barberousse, à l'époque des fameux burgraves; il n'en resta qu'un petit, sauvé par un vassal, qui s'en revint sur le Danube retrouver ses parents et épouser l'héritière de cette branche, d'où sont venus mes pères, et moi aussi.

— De sorte que vous êtes le comte de Freudstein?

— Aussi bien que Charles 1er est roi d'Espagne.

— Pourquoi ne portez-vous pas de titre?

— Parce que je n'ai pas envie qu'on m'appelle M. le comte, sans avoir un carrosse et des laquais derrière. Un comte gagnant sa vie me paraîtra toujours un contre-sens auquel je ne m'exposerai pas.

— Cet homme est plein d'honneur et de bon sens, dit le soir la princesse à sa femme de chambre; il mérite mieux que ce qu'il a.

A dater de ce jour, la Saltarello, ou la Boccanegra, comme vous voudrez, s'occupa beaucoup de Freudstein, sans en parler à personne, pas même à cette fille de chambre, confidente jusque-là de tous ses caprices. Elle l'observait en silence; ceux qui connaissent les femmes

connaissent aussi la gravité de ce symptôme. Elle n'en courut pas moins à ses plaisirs, et n'en fut pas moins la plus brillante et la plus élégante des dames espagnoles, et ses cheveux blonds n'en tournèrent pas moins les têtes de tous les papillons de cour.

Sur ces entrefaites, une dame qui n'était plus jeune, dont on avait fort parlé autrefois, s'imagina de s'amuser chez elle et de faire amuser les autres, comme si elle avait toujours vingt ans. Elle institua des fêtes masquées et avec des costumes de caractère, où tout le monde courut. Ce fut une mode, une rage. Son palais était magnifique, ses jardins splendides ; elle les ouvrait et les illuminait à la vénitienne, comme l'avait fait le premier le duc d'Astorga dans sa fameuse fête ; on se perdait dans les quinconces et derrière les charmilles, on causait d'amour au clair de la lune, et au bruit des sérénades données par des musiciens invisibles. Les galants étaient enchantés, jamais ils n'avaient trouvé d'occasion si belle.

Au beau milieu de tout cela, tomba un soir un prince de la maison d'Autriche par les femmes, allié par les hommes aux Vasa et je ne sais plus à quelles maisons royales. Il venait en mission cachée à la cour d'Espagne, pour contrôler Mansfeld, qui n'avançait pas, et tâcher de faire marcher plus vite la grande affaire

de la succession, dont le cabinet de Vienne ne dormait pas. Le prince, qui s'appelait le duc d'Oldenbourg, était beau à miracle, fin comme l'ambre, mais avantageux et insolent... de quoi défrayer trois parvenus. Il se croyait la merveille du genre humain, ne supposait pas qu'on pût lui résister, et regardait une femme comme perdue dès qu'elle lui permettait de lui baiser la main.

Il fut reçu par le roi et la reine, trouva la reine belle et s'imagina qu'elle le regardait avec plaisir. Il rencontra la Boccanegra chez le cardinal, la traita du haut en bas, non pas en face, bien entendu, mais dans ses propos, dont la princesse eut connaissance sur-le-champ, car on trouve toujours des gens disposés à répéter ce qui est désagréable.

La Boccanegra aimait à rire, elle était de sang italien, elle se promit une vengeance, il ne s'agissait plus que de la trouver. La plus vulgaire eût été de rendre le duc d'Oldenbourg amoureux d'elle et de s'en moquer ensuite. Mais, d'abord ce n'était pas facile : ces sortes de gens ne sont guère amoureux que d'eux-mêmes; ensuite, cela ressemblait à ce qui se voit par tout, elle voulait mieux.

Elle cherchait toujours, et le hasard la conduisit où elle voulait aller, plus vite qu'elle n'aurait pu le croire.

Un soir, elle alla, accompagnée de sa suite habituelle, au bal de la senora Octavia Benarès. Elle portait un habit français, qu'elle aimait beaucoup et qui faisait ressortir sa taille. On ne voyait que ses cheveux blonds, encore les dissimulait-elle sous le coqueluchon d'une mante, comme une dévote qui va à la messe.

Le duc d'Oldenbourg avait laissé percer la persuasion d'avoir attiré les regards de la reine. On en avait ri, car cette fatuité ne méritait que cela; la reine était trop généralement respectée pour que ces extravagances pussent lui nuire.

Ce soir-là, il arriva se pavanant, du palais, où il avait passé l'après-dînée tout entière, causant, avec Anne, de ses parents, qu'il connaissait, et de bien d'autres choses de son pays, auxquelles elle s'intéressait toujours. Il la quitta convaincu qu'il l'avait séduite, que Mansfeld et Darmstadt n'étaient que des ignorants et des sots, et qu'en quelques jours, il aurait enlevé la position.

Il se promenait dans une allée, lorsqu'une femme vêtue à la française passa près de lui. Un de ses courtisans dit comme un étourdi qu'il était :

— Regardez cette dame en habit et en corps de jupe mordoré ; voyez ses cheveux blonds, qu'elle s'efforce de cacher, cette taille... C'est la reine !

— Ah ! s'écria Oldenbourg, j'aurais dû la reconnaître au regard qu'elle m'a lancé en passant.

Et tout de suite il se mit à courir après la fugitive, criant à ses affidés de ne pas la suivre, parce que, certainement, elle était au bal pour l'y rencontrer.

L'idée d'une reine d'Espagne, de celle-là, surtout, à un bal de ce genre, était si bouffonne, que plusieurs éclatèrent de rire.

— Laissons-le aller, dirent-ils tout bas ; il aura sa leçon ; c'est la Boccanegra.

Il eut bientôt rejoint le masque qu'il poursuivait ; bien qu'il fût masqué aussi, il était facile de le reconnaître ; il n'aimait pas à cacher son visage, particulièrement sa bouche et ses dents, remarquablement charmantes ; il ne portait donc qu'un loup de velours.

Lorsqu'il approcha de la princesse (car c'était bien elle), il prit un air de galanterie et de respect en même temps, dont celle-ci fut très-surprise, après ce qu'elle avait entendu dire de son opinion sur elle. Un mot qu'il lui glissa tout bas la mit au fait.

— Ah! madame, que de bontés ! j'en suis confus... Vous voulez donc reprendre la conversation de tout à l'heure? Je suis trop heureux et le hasard m'a bien servi.

La Boccanegra ne résista pas au plaisir de berner ce

grand vainqueur. Elle n'aimait pas la reine et tenait peu à la compromettre; d'ailleurs, elle comptait bien se faire connaître au duc avant la fin du bal, et lui *donner sa leçon*, ainsi que l'avaient annoncé les seigneurs.

Elle lui répondit d'une façon évasive, et le tout en allemand, que tout le monde parlait à la cour d'Espagne, à cause des relations continuelles avec l'Autriche. Elle congédia Freudstein, qui l'accompagnait, en lui recommandant de ne pas les perdre de vue et se lança tête baissée dans cette aventure, dont elle se promettait une satisfaction infinie.

Oldenbourg commença par des lieux communs, par les souvenirs de Neubourg et autres; la dame, et pour cause, ne répondait qu'imparfaitement; il la vit embarrassée, il crut à de l'émotion et entra bien vite dans des discours plus intimes. Pour cette fois, il trouva à qui parler, elle n'épargna aucuns des encouragements vraisemblables, et lui donna à respirer autant d'encens qu'il en voulait.

Il piaffait de joie, la pressait de plus en plus, racontant sa flamme, qui l'avait attiré en Espagne, sollicitant de nouvelles entrevues, s'extasiant qu'elle eût pu s'échapper pour celle-là; elle le poussait habilement et lui répondait juste assez pour le faire aller en avant et s'en moquer mieux ensuite.

Cela dura toute la nuit. Ils s'assirent dans des cabinets de retraite préparés pour le repas et allèrent boire et manger à de petites tables établies exprès pour la commodité des convives, qu'un grand souper servi eût dérangés dans leurs intrigues. Enfin, ils ne se quittèrent pas d'une minute, à la grande joie des invités, et à la grande inquiétude de Freudstein, qui les suivait sans les perdre de vue.

Vers le matin, lorsqu'elle s'en fut bien amusée, la princesse songea au dénoûment. Il la pressait de consentir à le recevoir au palais par quelque entrée secrète, se faisant fort de la trouver, dût-il la paver d'or et de diamants. Elle se faisait prier, et cédait insensiblement, en même temps qu'elle le conduisait vers un lieu fort éclairé, où se trouvaient des groupes nombreux.

Ils arrivèrent, très-occupés d'eux-mêmes, croyait-on, et la princesse se disposait à terminer la comédie, ne se doutant point du dénoûment qu'elle aurait. Une dame qui était venue avec elle et qui la cherchait, l'aperçut et se vint mettre à la traverse de l'aventure en riant de tout de son cœur.

— Ah çà! est-il bientôt l'heure de rentrer, ma reine? croyez-vous que nous devions rester ici jusqu'à demain?

C'était un de ces hannetons qui vont devant eux sans rien calculer. Le duc l'écarta d'un geste superbe, en ajoutant :

— Tu te trompes, beau masque!

— Je ne me trompe point, monsieur; c'est bien plutôt vous qui vous trompez. As-tu fini de te moquer de lui? ne veux-tu pas le congédier avec ce qu'il mérite, ma belle Inès?

Le duc ouvrit les oreilles.

— Quoi? qu'y-a-t-il? que dites-vous?

La folle redoubla ses rires insultants.

XX

— Ce qu'il y a? Il y a que tu es joué, bel oiseau, qui montres ton plumage, et qui fais la roue pour que l'on t'admire.

— Je suis joué? Je ne comprends pas. Allons, madame, allons plus loin; cette créature se trompe et nous prend pour d'autres.

La Boccanegra avait réfléchi. Le hasard la servait à merveille dans cette soirée. Grâce à l'indiscrétion de son amie, tout allait se dénouer bien plus vite qu'elle ne l'avait imaginé d'abord, et son triomphe serait plus

complet. Elle feignit de n'avoir pas entendu ces dernières paroles et ne bougea pas.

— Ah! ah! ah! continua la fâcheuse, je me trompe! Ton nom est écrit sur toute ta personne, beau duc d'Oldenbourg, et, quant à ta compagne, elle est encore plus connue, c'est...

— Ne la nomme pas, misérable! ou je te tue.

— Voyez la belle colère! Ah! ah! ah! j'en rirai toute ma vie. Elle se nommera bien elle-même et n'a pas envie de se cacher de vous, maintenant qu'elle s'est vengée! c'est le plus joli morceau de sa vengeance que sa signature, et vous allez l'avoir.

On commençait à faire cercle, les assistants riaient comme la jeune femme, et bientôt la princesse elle-même ne fut plus maîtresse de sa gaieté, en voyant la mine ténébreuse du patient. Il flairait un ridicule en face de tous ces gens qui riaient de lui, et la colère lui montait au visage. Il se retourna brusquement vers sa compagnie.

— Madame, lui dit-il, si vous êtes celle que je suppose, vous devez fuir d'ici; car vous n'y êtes pas à votre place, ou, si vous y restez malgré mon avertissement, les conséquences en retomberont sur vous.

La princesse continua de rire en se cachant derrière son éventail.

— Vous êtes prévenue, madame; que décidez-vous? répéta-t-il de plus en plus furieux.

— Eh bien, restons, monsieur, dit-elle.

— Vous le voulez. Alors, madame, je saurai qui vous êtes.

Et, avec une audace inouïe, il lui arracha son masque, en même temps que le sien volait à vingt pas de là. Ce fut un seul cri dans la foule, un cri de fureur, que les échos du jardin répétèrent. Cinquante épées sortirent du fourreau, et, parmi elles, celle du prince de Darmstadt, qui venait d'arriver et que le nom de la reine frappait au milieu du bruit.

Mais, avant tous les autres, un homme s'était élancé, l'arme levée et le bras en avant; d'un seul mouvement, il enleva la princesse à Oldenbourg et se plaça en face de celui-ci, le frappant à l'épaule du plat de son épée.

— Vous m'appartenez, monsieur, et, je le jure, vous ou moi, nous mourrons de cette injure-là. Qui veut m'assister, messieurs? A l'instant, à la minute, là-bas, dans cette place vide, avec des lanternes, nous y verrons très-bien; une pareille insolence ne peut pas rester une heure impunie.

Freudstein marcha, très-sûr d'être suivi, et le comte ne se fit pas répéter la provocation; ils étaient aussi animés l'un que l'autre. On emportait la princesse

évanouie, et les deux champions se mirent en garde, éclairés par cent lanternes, que cent témoins avaient arrachées partout, sans que personne songeât à les séparer. C'était un combat de justice.

Il ne dura pas longtemps ; à la troisième ou quatrième passe, Freudstein, plus habile que son adversaire, le traversa de part en part ; le duc tomba sans pousser même un cri. On s'empressa autour de lui, il était bien mort. Jamais réparation ne fut plus vite accomplie.

Freudstein, un peu revenu de sa fureur, comprit qu'il avait été peut-être un peu loin, et que ce n'était pas le moyen de se faire des protections que de tuer le cousin de l'empereur. Il songea à gagner du pays ; mais, auparavant, poussant la chevalerie jusqu'au bout, il s'en alla au palais du cardinal s'informer de la Boccanegra et de sa syncope.

Elle était mieux, bien que fort inquiète.

— Dites-lui, ajouta-t-il en s'adressant aux laquais, que l'insolent est mort.

Et puis il se sauva chez un de ses amis, qu'il chargea de s'informer de son affaire et de le tenir au courant.

La mort du comte d'Oldenbourg fit tout le bruit auquel on s'attendait. Mansfeld en prévint aussitôt la cour de Vienne, et, par le retour du courrier, il reçut

l'ordre de chercher le coupable, d'exiger impérieusement son bannissement du royaume, afin qu'il fût renvoyé en Autriche et jugé suivant les lois très-sévères de ce pays contre le duel.

Le cardinal, que sa nièce excitait, écrivit de son côté et supplia qu'on lui donnât la grâce du coupable, défenseur de la princesse Saltarello, gravement insultée par le défunt. Il demandait cette faveur comme un homme qui avait fait ses preuves de dévouement, et avait droit à une récompense.

On ne lui répondit même pas, et un nouvel ordre, plus impérieux que le premier, arriva au comte de Mansfeld. Le cardinal ressentit vivement cette injure, il ne put s'empêcher de le témoigner à sa nièce et à plusieurs amis. La princesse l'écoutait avec attention.

— Monseigneur, dit-elle, qu'arrivera-t-il, de ceci, à M. de Freudstein?

— Il arrivera, madame, qu'on le cherchera et que, si on le trouve, on l'expédiera sur Vienne, où il ne restera pas longtemps en vie.

— Souffrirons-nous cela, mon oncle? C'est pour moi que ce gentilhomme en est à cette extrémité.

— Le seul moyen de le sauver serait de connaître sa retraite et de le faire partir sous main, pour la France, ou pour quelque pays ennemi de l'Autriche.

— Je la connaîtrai, monseigneur.

— Alors, je vous promets de vous appuyer, et il ne dépendra pas de moi qu'il ne se tire heureusement de là.

— C'est bien, mon oncle, dit-elle froidement.

Elle savait bien où le prendre : l'ami confident ne le lui avait pas laissé ignorer, en venant chercher ses ordres pour son défenseur. La Boccanegra était bonne et loyale, elle avait beaucoup réfléchi depuis son aventure, elle sentit qu'elle devait un dédommagement à celui qui risquait si bravement sa vie pour elle. Après sa conversation avec son oncle, elle écrivit à Freudstein :

« Vous consentez à tenir votre fortune d'une femme aimée, m'avez-vous dit ; si vous refusez la mienne, ce sera m'assurer que vous ne m'aimez pas. »

Il répondit une heure après :

« Tout, si vous m'aimez, madame ; rien, si vous avez seulement pitié de celui qui souffre. »

La riposte de la Boccanegra ne se fit pas attendre ; elle était plus laconique et plus expressive encore :

« Quel jour partons-nous ensemble ? Une honnête femme doit partager l'exil de son mari. »

Freudstein fut au comble de la joie ; il faillit se perdre : il voulait venir, en plein jour, se jeter aux pieds de la princesse. Il fallut un ordre d'elle pour l'en em-

pêcher. Il sortit la nuit, vint chez le cardinal et n'en bougea plus qu'après avoir été marié à sa chapelle, à minuit, et par lui-même, avec la belle Saltarello. Porto-Carrero y consentit, après s'être assuré qu'il était bien un Freudstein et qu'il ne lui manquait que les biens de sa famille.

On le tint caché dans le palais pendant qu'on remuait toute l'Espagne pour le trouver. On n'avait garde de le chercher là. La princesse fit lentement ses préparatifs de départ. Elle s'en allait à Lisbonne, où elle avait des intérêts, et elle voulait aussi s'éloigner de Madrid, pour laisser oublier ses dernières aventures. Ses amis et ses ennemis la comprirent; elle y mettait d'ailleurs, une nonchalance complète, et semblait plutôt fâchée de quitter son pays, pour un autre qu'elle ne connaissait point.

Parmi ses laquais les plus infimes, il se trouvait plusieurs nègres, des Nubiens ou des Cafres; elle les aimait beaucoup. Vêtus de couleurs bizarres, ils étaient relégués, avec les valets de bât des mules, à la queue du cortége. Elle traversa lentement l'Espagne, arriva à Lisbonne, et, peu de temps après, la *Gazette de Hollande* annonça la réception du comte et de la comtesse de Freudstein par Leurs Majestés Portugaises.

Le tour fut bien joué, on le voit. Cependant le car-

dinal ne s'en contenta pas. Il garda rancune du traitement qu'il avait reçu et jura que la maison d'Autriche n'hériterait pas du trône, lui vivant, dût-il aller chercher un héritier à l'autre bout du monde.

Le prince de Darmstadt était parfaitement convaincu que cette petite cause avait amené le grand effet du testament: Porto-Carrero ne s'en vanta pas, il était trop bon politique pour ne pas se targuer du bien de la patrie avant tout. Ces fameux politiques, si pressés de faire le bien des autres, pensent uniquement au leur et à ce qui les touche. Je les ai vus de près et je sais ce qu'il en est; on peut m'en croire.

Mansfeld avait aussi reçu quelque atteinte de cette affaire et peut-être ne mit-il pas beaucoup de zèle à chercher le coupable. Il lui échappa de dire un jour :

— Ils sauront à présent qu'en Espagne on ne fait pas ce que l'on veut, ni quand on le veut.

Ce demi-échec le remit avec plus d'ardeur à son entreprise. Il pressait la Berlips d'agir sur la reine et pressait davantage encore Darmstadt, qu'il traitait de timide et d'enfant qui s'effraye d'une ombre. Celui-ci voyait la reine presque tous les jours ; mais, malgré sa bonne volonté, il la trouvait si calme, si placide, qu'il ne pouvait regarder comme une passion le sentiment qu'il lui inspirait.

Elle était en même temps trop gracieuse, trop empressée même, pour qu'il se décourageât tout à fait. La Berlips le soutenait, elle soutenait Mansfeld, étonné quelquefois de ces pourparlers sans fin.

— Vous ne connaissez pas la reine, disait-elle; vous ne connaissez pas l'intérieur de ce palais, où personne ne bouge, où chacun a sa place fixée sans en pouvoir prendre une autre. Le roi ne la quitte pas, la camarera-mayor non plus. Elle ne peut écrire, car on ne lui laisse ni plumes ni encre ; lorsqu'elle donne de ses nouvelles à ses proches, il faut appeler le secrétaire, qui conserve tout cela sous clef, non par jalousie du roi, mais parce que c'est l'ordre institué par la duchesse de Villafranca, qui est assez coulante sur le reste, mais inflexible sur ce chapitre-là. On craint, je crois, et vous tout le premier, peut-être, que l'état du roi, ne soit tout à fait connu, à cause de cette succession. Si je vous apprends là ce que vous savez, monsieur le comte, c'est pour vous expliquer ce que vous ne comprenez pas.

Ces raisons étaient assez spécieuses, il fallut s'en contenter ; aussi Mansfeld prit-il patience pendant quelque temps. M. de Darmstadt n'y tenait plus. La Berlips ne doutait pas qu'il ne fût aimé ; elle était de bonne foi, je l'ai dit. Une âme telle que la sienne ne

pouvait comprendre et apprécier le sentiment de la reine pour le roi. Elle imagina donc lui être agréable et la forcer à sortir de cette incertitude en la rapprochant à son insu de cet homme, qui la consolerait de ses douleurs et de sa solitude. Le roi devait aller seul à l'Escurial pour prier près du tombeau de la feue reine. Il n'aimait pas qu'Anne le suivît, lorsqu'il était dans son bon sens : il comprenait que c'était pour elle un supplice, et il désirait le lui épargner, bien qu'elle le suppliât toujours de ne pas la laisser en arrière.

Madame de Berlips aimait la reine, à sa façon. Elle n'avait aucun principe, ni aucune vergogne; peu lui importait que son élève restât vertueuse, pourvu qu'elle fût heureuse, n'importe comment, et qu'elle rendît sa gouvernante riche. L'argent était son dieu, la reine venait après.

Un matin, donc, que le prince amoureux se promenait tristement dans ses jardins, où il ne donnait plus de fêtes, et ne recevait plus que des amis sérieux, il vit arriver, du bout de l'allée, M. de Mansfeld, la mine riante, et qui l'accueillit de loin par une plaisanterie.

— Réjouissez-vous et tenez-vous prêt, lui dit-il; mettez vos plus beaux habits, et allez-vous-en ce soir au bas du petit degré des senoras de honor; vous y trou-

verez, à dix heures, une personne discrète qui vous conduira où vous êtes attendu.

— Mon Dieu! s'écria le prince en pâlissant, faut-il le croire?

— Croyez-le, puisque je vous le dis, mon cher prince; nous allons enfin parvenir à notre but, et l'on ne me traitera plus à Vienne de maladroit sans esprit et sans habileté.

— Je vous en supplie, monsieur, ne me parlez pas de Vienne, ni de vos intrigues; vous m'effrayez, vous me faites craindre de commettre une mauvaise action, de m'engager dans quelque ligue ténébreuse pour perdre la reine et l'entraîner dans un piége. Je ne voudrais pas de mon bonheur à ce prix; si je deviens un instrument aveugle de ce crime, je vous en avertis, monsieur, ne comptez pas sur moi pour vous aider ensuite lorsque je l'aurai découvert.

— Vous êtes un insensé, mon prince; l'amour vous tourne la tête. Allez à votre entretien et ne vous occupez pas du reste; les choses sérieuses regardent les gens sérieux, les folies de l'amour regardent les jeunes gens, les beaux seigneurs et les belles dames; allez à votre rendez-vous et ne songez pas à ce qui doit le suivre, si ce n'est à le recommencer.

— Je n'irai pas.

— Miséricorde ! Et pourquoi ?

— J'ai peur de vous.

— Combien de fois faut-il vous le répéter encore ? J'aime la reine, je veux son bien et le vôtre, et il ne lui arrivera rien, non plus qu'à vous ; je vous en donne ma parole de gentilhomme.

Darmstadt le crut ; il était amoureux et il avait attendu si longtemps cette heure promise, qu'il était facile à persuader. Il lui sembla que cette journée ne finirait pas, il en pressait les heures, courait dans sa maison, sortait, allait sur la place du palais pour en contempler les murailles, et, lorsque la nuit vint, il s'en alla bien vite s'habiller tout en noir, ainsi que l'aimait la reine, comme d'Astorga ; seulement, il n'avait pas la belle toison en diamants ; il mit un collier d'or, avec le portrait de la reine en médaillon qu'elle lui avait donné.

A dix heures sonnantes, il était au bas de l'escalier désigné, et il sentit bientôt une main qui s'avançait vers la sienne, tandis qu'on lui disait à voix basse en allemand :

— Venez, Excellence ! on vous attend avec impatience.

XXI

La reine n'avait pas les mêmes habitudes que Louise d'Orléans. Elle restait souvent seule chez elle le soir, après que le roi était couché, et n'allait le rejoindre qu'ensuite. Lorsqu'il était absent, elle veillait fort tard, soit dans son oratoire, soit dans ses cabinets; elle gardait avec elle, ou la Berlips ou une de ses femmes, quelquefois aussi elle les renvoyait toutes et demeurait seule. C'était le moment de ses rêves et de ses souvenirs.

Ce soir-là, elle rentra dans le dernier de ses cabinets et s'y établit à travailler. Elle brodait une tapisserie pour le lit du roi et mettait de l'orgueil à faire ce bel ouvrage. Madame de Berlips s'assit à ses pieds, cherchant dans son imagination le moyen d'amener la reine à recevoir le prince sans lui montrer précisément qu'elle était devinée, et en lui laissant son libre arbitre pour conserver son secret.

Anne était triste, il n'est pas besoin de le dire; qui n'est pas triste à la cour d'Espagne! et la reine plus que les autres, surtout celle-là qui se mourait d'un mal que rien ne guérit.

Voyant que la Berlips ne lui répondait point ou du moins lui répondait d'une façon distraite, elle se réfugia dans ses pensées et dans sa tristesse et ne parla plus.

— Madame, dit enfin la Berlips, en voudriez-vous à une amie qui devinerait vos désirs et qui vous épargnerait la peine de les exprimer?

— J'en serais très-reconnaissante, au contraire ; il me semble que cela ne fait pas question et que l'on ne peut penser autrement. Pourquoi me demandez-vous cela?

— J'ai encore d'autres questions à vous faire; après, je serai tout à fait tranquille ! Consentiriez-vous à voir ici, chez vous, un ami qui se meurt, si vous ne le recevez pas et auquel vous pouvez rendre la vie?

— Pour ceci, Berlips, explique-toi plus clairement, je n'y comprends rien.

— Je vais me faire comprendre. Vous aimez le prince de Darmstadt?

— Certes, et beaucoup.

— Il a besoin de vous parler, à vous, de vous voir seule, un grand chagrin... je ne sais quoi... Il ne s'est pas expliqué avec moi, mais il m'a fait une profonde pitié, et...

— Tu as consenti? demanda vivement la reine en rougissant.

— Oui, madame ; ai-je mal fait?

— Non ; car je désirais aussi le voir, car il fallait que je le visse en secret, je le verrai probablement plus d'une fois encore, et si tu consens à t'y prêter...

— Certainement ! vous refuserais-je quelque chose? Je vous ai devinée, ma reine ; je viens de vous le dire tout à l'heure, et j'ai prévenu vos désirs. Me comprenez-vous maintenant?

— Quoi! Berlips, tu as deviné...? Mais tu ne sais pas pourquoi, tu ne peux pas savoir pourquoi...

— Non, madame, non, je ne le sais pas.

— Ne va pas supposer, Berlips, que j'ai même une pensée en dehors de mon devoir. Je ne suis pas une femme que l'on puisse soupçonner au moins, et Dieu qui voit mon cœur sait quels desseins je médite. J'ai choisi le prince de Darmstadt parce que je connais son dévouement et sa discrétion ; et puis il appartient à à notre chère Allemagne, il est mon parent, il parle la langue de mon enfance.

— Je m'explique bien tout cela, madame.

— J'ai entrepris une grande œuvre, une œuvre immense ; aurai-je la force d'aller jusqu'à la fin? aurai-je le don de persuader? Je l'ignore, mais je l'espère.

Cette conversation dura jusqu'au moment où le prince devait être introduit. Tout dormait dans le pa-

lais, on n'entendait que le pas des sentinelles et le cri des sérénos dans le lointain. Madame de Berlips avait changé ses dispositions : au lieu de laisser le jeune homme au bas du degré, elle le fit entrer dans son appartement, communiquant avec celui de la reine par un couloir où ne passait personne autre qu'elles deux.

La reine, instruite de ce moyen, y mit une modification plus sage. Elle engagea madame de Berlips à faire entrer le prince chez elle d'assez bonne heure, pour que la présence d'un homme de ce côté du palais ne donnât point d'ombrage aux observateurs; le prince devait revêtir un habit très-simple, pareil à ceux des commerçants ou des docteurs en chirurgie, c'est-à-dire des vêtements noirs et un manteau de la même couleur avec un grand chapeau aux bords relevés, sans plumes. De la sorte, il passerait inaperçu. Il venait des maîtres à chanter, des écrivains, des marchands toute la journée chez les senoras de honor et les *asufitas*. On le prendrait pour un de ceux-là.

Pour cette fois, on le recevrait tel qu'il était, mais on ne recommencerait plus.

— Amène mon cousin, Berlips, et laisse-nous; je t'appellerai lorsqu'il faudra venir le reprendre pour le garder chez toi jusqu'à demain. On ne peut pas le voir

sortir du quartier des femmes pendant la nuit... Je tremble, je peux à peine parler. Cette nécessité de se cacher est terrible. —Mon Dieu! ayez pitié de moi! Mon Dieu! si je réussis, dit-elle après le départ de la gouvernante, je ferai un pèlerinage à Notre-Dame-del-Pilar.

Pour le coup, la Berlips se crut bien sûre de son fait, et ne douta pas qu'elle n'eût servi la reine suivant son désir. Elle se crut très-sûre aussi de sa fortune et se serait volontiers frottée les mains de joie.

Elle trouva le prince à demi mort de son émotion; elle le pria de la suivre et lui raconta les excellentes dispositions où la reine se trouvait pour lui.

— Cela dépasse mes espérances, monseigneur; il faut que la pauvre princesse ait bien souffert, qu'elle soit au bout de ses forces, pour me faire un pareil aveu et se montrer ainsi que elle vient de le faire. Souvenez-vous que je vous l'ai appris et que c'est moi qui ai tout préparé.

Le prince avait bien autre chose à se souvenir! Ivre de joie, il courut plutôt qu'il ne marcha jusqu'à la bienheureuse chambre où l'attendait le bonheur. La Berlips, qui le conduisait, lui semblait bien lente! Elle s'écarta pour le laisser passer, et, d'un geste, lui montra la princesse, assise et accoudée près d'une table. Il s'approcha

en tremblant. Elle le vit et lui fit un signe plein de bienveillance, comme pour l'encourager.

Il restait à la même place, étourdi par les battements de son cœur, bruissant à ses oreilles.

— Mon cousin, dit la reine, avancez.

Le prince n'alla pas plus loin et s'agenouilla.

— Madame, madame!... murmura-t-il.

Il n'en put dire davantage. Ce moment tant attendu, tant désiré était enfin venu ; le bonheur nous annihile souvent et nous écrase.

— Madame, reprit-il, aurais-je pu croire...?

— Mon cousin, relevez-vous ; vous ne parlez pas à la reine, vous parlez à une parente, à une amie, qui veut vous être utile, soulager votre cœur. Vous êtes triste, malheureux ; qu'avez-vous ? que puis-je pour vous?

Une expression de bonté et d'intérêt très-tendre brillait dans les traits de la reine ; Darmstadt y lut ce qu'il y voulait lire. Il prit un peu de hardiesse, vint auprès d'elle et baisa sa main, qu'elle lui laissa prendre. En Espagne, c'est une faveur si banale, de la part de la reine surtout, qu'on n'y voit pas, comme chez nous et ailleurs, une espèce d'engagement.

— Eh bien, mon cousin, cherchez un siége, asseyez-vous et causons. Vous désirez me parler ; moi, j'ai aussi besoin de vous ; lorsque je vous aurai entendu, vous

m'entendrez à votre tour, et j'espère vous renvoyer satisfait.

Ces paroles si claires devenaient presque hardies dans la situation. Darmstadt eût voulu plus d'embarras. Il lui sembla voir tomber une des auréoles du front de sa divinité. C'est une chose digne de remarque que les hommes nous veulent sévères; il faut que notre conquête soit difficile pour les flatter; encore ne nous regardent-ils plus du même œil lorsqu'elle est accomplie. Il y a toujours les deux tiers de vanité dans le sentiment d'un homme pour la femme qu'il aime le plus.

La reine ne se doutait pas de cela. Elle continuait en prodiguant ses encouragements. Lorsque le prince fut assis :

— Je vous écoute, mon cousin, poursuivit-elle; soyez sûr que ce que vous direz vous est accordé d'avance, si c'est en mon pouvoir.

La reine parlait toujours, non pas la femme; mais l'amoureux les confondait ensemble. Elle lui avait dit en commençant qu'elle n'était pas reine pour lui; il rejeta cette impression qui le gênait, et, tout palpitant d'amour, il murmura, en baisant encore cette belle main tendue vers lui :

— Ce que je veux, madame, ne le savez-vous pas?

Oserais-je vous le redire quand mes lettres vous l'ont tant répété?

— Vos lettres! s'écria la princesse surprise; vous m'avez écrit?

— Mon Dieu, madame, ne les avez-vous pas reçues? N'est-ce pas par votre ordre que je suis ici?

— C'est par mon ordre que vous êtes ici, sans doute; mais, quant à vos lettres, je n'en ai pas vu une seule.

— Ah! malheureux que je suis! je me suis trompé!

— Expliquez-vous, mon cousin, je ne vous comprends pas; je veux et je dois vous comprendre. Je tremble à ce que je soupçonne. Il y a dans tout ceci une intrigue épouvantable; j'entrevois un abîme où l'on nous précipite tous les deux. Parlez, je l'exige, entendez-vous! et parlez franchement. S'il y a un remède à appliquer au mal, il n'est que dans la franchise. Que venez-vous faire ici?

Le prince aurait voulu être à cent pieds sous terre. Cette voix assurée, ce regard pur et chaste n'étaient pas d'une femme, d'une reine qui reçoit son amant pour la première fois et qui va lui déclarer qu'elle l'aime. Lui aussi, il voyait un piége infernal; lui aussi, il sentait que le seul moyen de l'éviter était une explication franche; mais, en même temps, ses espérances chéries s'envolaient, comme une troupe de blanches

colombes, vers les pays qu'il avait rêvés et dont elles ne devaient plus revenir. Il les suivit de l'œil, en soupirant :

— Ah! madame, que Votre Majesté me pardonne! je souffre trop, je suis incapable de parler.

— Vous me répondrez au moins, mon cousin. Que vouliez-vous de moi?

— Vous voir, madame.

— Pourquoi? Vous me voyez tous les jours, il n'était pas besoin de choisir cette heure.

— Vous voir... *seule.*

— Ah! et dans quel but?

— Madame, si vous ne le savez pas, je n'oserai jamais vous le dire.

— Mon Dieu, est-il possible! Vous, mon cousin, vous avez osé, vous avez cru...?

— Pardon, madame!... ma reine, pardon!...

— Voyons, répondez-moi, il faut que je sache tout. Poursuivons ce terrible examen qui nous déchire tous les deux. Vous m'avez écrit souvent?

— Oui, madame,... presque tous les jours depuis six mois.

— Ah! sainte Vierge!... Ce qu'il y avait dans ces lettres, je le devine... A qui les avez-vous remises?

— A la comtesse de Berlips.

— La malheureuse! elle ne m'en a jamais parlé. Elle vous rendait des réponses?

— Verbales.

— Et comment avez-vous eu la hardiesse de proposer ce rôle à ma gouvernante? comment vous y a-t-elle encouragé?

— Ce n'est ni elle ni moi, c'est le comte de Mansfeld.

— Quoi! le comte de Mansfeld? un autre personnage dans ce roman? C'est infernal! Le comte de Mansfeld! Et qu'avait-il à faire avec vous, avec madame de Berlips? Ma tête se perd, c'est un chaos.

— Madame, oserai-je tout vous avouer? Je suis bien coupable. Je le suis moins cependant que je ne semble l'être. J'ai lutté, j'ai refusé, j'ai été conduit insensiblement jusqu'ici, pour ainsi dire, sans savoir où j'allais. Pourtant mon amour m'éclairait; ce matin encore, lorsqu'on est venu m'apprendre que vous m'attendiez, ce rendez-vous apporté par un homme comme celui-là m'a semblé suspect. J'ai eu peur, sans pouvoir exprimer de quoi; j'ai refusé, j'ai menacé même! Il m'a rassuré en s'engageant d'honneur à vous protéger, à vous sauver de tous les dangers, à vous soutenir envers et contre tous, si vous étiez attaquée... Je suis venu.

— On veut ma perte, rien de plus sûr, et vous en

êtes l'instrument. Le roi va paraître, je serai coupable à ses yeux, on amènera une séparation entre nous, on m'arrachera à lui, on en mettra une autre à ma place, une autre plus docile, plus dévouée aux intrigues, et je serai accusée, convaincue d'un crime si loin de mon cœur et de ma volonté. Ah! je deviendrai folle! Où est cette misérable Berlips? Qu'elle vienne! qu'elle s'explique! on saura peut-être...

Elle se leva vivement, ouvrit la porte qui communiquait chez la gouvernante et l'appela d'une voix étranglée; la comtesse courut tout effrayée et lut sur le visage bouleversé de la reine une catastrophe inattendue. Il fallait qu'elle fût bien aveuglée par son intérêt et par l'amour de l'argent pour ne rien craindre. La reine ne pouvait pas lui pardonner les lettres reçues, les réponses rendues; elle se trouvait compromise, et ce qui est grave pour une femme dans tous les états de la société est pour une reine souvent une question de vie ou de mort. Une passion vive pour le prince eût pu seule la rendre indulgente, et, cette passion, la pauvre Berlips y avait cru, elle avait agi en conséquence. Un seul regard jeté sur Anne et sur Darmstadt lui révéla son erreur.

— Réponds-moi, Berlips, toi qui m'as élevée, toi qui me traitais comme ton enfant, que prétendais-tu? qu'as-tu fait? dans quel gouffre m'as-tu jetée? Réponds! que je

le sache au moins et que je puisse m'arrêter, s'il en est temps encore.

— Moi, madame! vous jeter dans un gouffre? Je m'y jetterais plutôt moi-même avant vous et je vous en sauverais au péril de ma vie. J'ai cru... j'ai cru seulement que...

— Eh bien?

— J'ai cru que vous aimiez le prince votre cousin, que vous n'osiez ni le dire ni le laisser voir; j'ai cru que vous en étiez malheureuse, et j'ai voulu vous servir malgré vous.

— Ah! Berlips! vous!...

— Madame, pardonnez-moi si j'ai mal fait, c'est mon dévouement...

— Et le comte de Mansfeld, que faisait-il dans tout cela?

— Le comte de Mansfeld, madame?

— Oui, le comte de Mansfeld. Que lui avez-vous dit? que disait-il? que-voulait-il? Parlez, répondez-vite, éclairons ce chaos, si c'est possible.

— Madame, le comte de Mansfeld a pour vous le dévouement le plus respectueux; il voulait, comme moi, vous voir heureuse; il est entré dans mes vues, voilà tout.

— Et vous avez dit au comte que j'aimais mon

cousin? vous lui avez dit cela, malheureuse femme?

— Oui, madame.

— Et il sait que M. de Darmstadt est ici, chez moi, seul, à cette heure? Un homme tel que l'ambassadeur de l'empire n'entre pas dans des folies d'amour; il a une autre idée; c'est une trame odieuse, il veut me perdre, vous dis-je! il m'a devinée peut-être! Que faire maintenant? que faire?

— Je vais me retirer, madame, dit le prince.

— Pour que des gens apostés, le roi lui-même, peut-être, vous attendent en bas du degré, vous voient sortir en vous cachant, et soient bien sûrs que vous étiez chez moi? Non, cela ne vaut rien.

— Cependant, si le roi revient, madame! si l'on entre chez vous! si l'on m'y trouve!... Oh! Mansfeld me payera cher...

— Je vous en supplie, madame, point d'inquiétudes, dit la Berlips. Rien de malheureux pour vous ne peut naître de tout ceci, j'en ai la certitude. Le roi ne sait rien, il ne saura rien; il est à l'Escurial et y reste deux jours encore. Il est arrivé tout à l'heure un courrier avec une lettre de Sa Majesté pour le cardinal et deux mots pour vous : les voici. Vous connaissez le roi, vous savez qu'on n'oserait pas lui proposer une perfidie, qu'il est incapable d'y entrer en rien ; il vous écrit, il ne vient

pas; il prie, il pleure la feue reine; n'est-ce pas là sa vie et la vôtre? Et quand je vois semblable chose, ne m'est-il pas permis de croire que vous ne le supporterez pas et que vous désirez voir tout cela changer.

La reine l'écoutait avec distraction; elle avait pris vivement la lettre du roi, qui contenait deux lignes; elle l'avait lue et maintenant elle réfléchissait. Ces deux lignes était sèches, insignifiantes : Charles disait qu'il ne reviendrait pas le lendemain, rien de plus. Le cœur de la reine en devint froid, comme celui de cet homme, qui ne lui rendrait jamais ce qu'elle lui donnait de tendresse et de bonheur. Elle oubliait le danger, l'embarras si grand pour elle tout à l'heure, et ne songeait qu'à cette lettre. Il en est toujours ainsi quand on aime, tout disparaît devant l'amour. Darmstadt la réveilla.

— Madame, dit-il, quels sont les ordres de Votre Majesté?

— Monsieur de Darmstadt..., mon cousin..., je ne sais. Nous causions, nous cherchions ensemble le nœud de l'intrigue qui nous environne. Madame de Berlips a été bien coupable; cependant le motif ne l'est pas autant que l'action, et je ne saurais lui en vouloir, si ce n'est d'avoir donné à M. de Mansfeld une idée aussi fausse que monstrueuse. Moi, aimer un autre que le roi, moi!

— Madame, me pardonnerez-vous? reprit la Berlips en pleurant et en lui baisant la main.

— Te pardonner, Berlips! comment ne te pardonnerais-je pas? Tu es ici ma seule amie; si je te perdais, que me resterait-il?

— Madame...

— Vous, mon cousin! Oui, vous avez raison, je suis injuste, je le suis parce que je souffre... Tenez, je ne sais plus ce que je dis; je ne sens plus comme tout à l'heure les périls qui m'entourent, l'insulte qu'on m'a faite; je ne sens rien qu'une triste douleur.

Le prince comprit en ce moment combien il avait été trompé, et combien la reine aimait réellement et passionnément le roi; ce qu'il n'eût pas supposé sans l'avoir vu. Ses espérances étaient bien mortes. Il sentit que cette jeune victime avait besoin de lui, qu'elle était livrée sans défense à ceux qui voulaient, ou la perdre, ou se servir d'elle pour leurs projets. Il prit avec lui-même l'engagement de lui consacrer sa vie, de changer en respect, en dévouement inaltérable le sentiment qui l'avait égaré, d'être pour elle un frère et un ami. Cette résolution porta sur sa physionomie une expression de volonté et d'attendrissement qui frappa la reine elle-même. Son regard l'interrogea.

— Disposez de moi, madame, lui dit-il; me voici à

vos pieds. Quoique vous désiriez, cela sera fait, fallût-il sacrifier ma vie pour l'obtenir !

— Merci, monsieur, ce que je désire, ce que je demande, nul ne peut me le donner que Dieu. Cependant il est un adoucissement à mes maux, et je l'attends de vous; je voulais vous en parler ce soir, mais j'ai la tête trop bourrelée et cela m'est impossible aujourd'hui. Vous reviendrez.

— A vos ordres, madame.

— Vous reviendrez demain; d'ici là, je vous demande seulement un service. Nous sommes entourés de ruses, il nous faut user de ruse. Vous verrez demain matin le comte de Mansfeld; la première personne qui paraîtra chez vous, c'est lui, j'en suis certaine. Ne lui dites rien de ce qui s'est passé, trompez-le, faites-le parler, à votre tour; il nous éclairera peut-être. Alors, Dieu sera pour nous et nous rendra forts contre nos ennemis. Le ferez-vous, mon cousin?

— Je vous le jure, madame.

— Allez maintenant chez madame de Berlips, à laquelle je dirai plus tard ce que je pense de sa façon de m'aimer et de me servir. Vous en sortirez aussitôt que les portes seront ouvertes. Il vous est arrivé souvent de venir le matin prendre de mes nouvelles, ou apporter à ma gouvernante quelque message d'Allemagne; vous

n'êtes pas déguisé, ne vous cachez pas. Allez, mon cousin; priez Dieu et les saints de nous protéger; nos intentions sont pures, je n'ai pas eu une seule pensée coupable et je mets toute ma confiance dans celui qui peut tout, qui fait tout, qui sait tout!

Le prince sortit; madame de Berlips l'enferma dans son arrière-cabinet. Lorsqu'elle revint lui ouvrir le matin, elle avait les yeux rouges et gros d'une personne qui a beaucoup pleuré. Elle venait de quitter la reine, dont elle lui réitéra la recommandation.

Tout s'exécuta comme on l'avait prévu; il sortit du palais sans attirer l'attention de personne.

XXII

Sur le midi, le comte de Mansfeld arriva chez M. de Darmstadt; celui-ci l'attendait et s'était composé un visage pour le recevoir. L'ambassadeur entra comme un homme enchanté, fier de sa réussite et s'attendant à des remercîments. Il salua le prince avec un redoublement de cordialité, et son premier mot fut pour l'interroger sur la manière dont s'était passé l'entretien de la veille.

— Vous avez dû être satisfait, mon cher prince; car

vous êtes rentré bien tard, ou plutôt de bien bonne heure.

— Vous savez...?

— Je vous ai vu, moi-même, sortir du palais à neuf heures du matin. C'était, du reste, de bonne guerre; on voit que vous connaissez les usages de la galanterie.

— Vous m'avez vu?

— Je vous ai vu entrer, je vous ai vu sortir. Croyez-vous que je confie à quelqu'un un pareil emploi? Dans une chose aussi grave et aussi secrète, il faut tout voir et tout savoir par soi-même. Enfin, que s'est-il passé?

— Ce que l'on pouvait prévoir, ce qui devait être.

— Vous êtes content?

— Enchanté!

— A merveille! Et vous y retournerez... quand?

— Ce soir.

— De mieux en mieux!

— Monsieur le comte, j'ai répondu à vos questions sans me faire prier; j'espère que vous aurez la même bonté pour moi; d'autant plus que je ne serai pas exigeant, je ne vous en ferai qu'une.

— Parlez, parlez, mon cher prince, et comptez sur moi en toute chose.

— Pour quelle raison vous intéressez-vous tant à mes amours? pourquoi m'avez-vous imposé de faire

ma cour à la reine? Enfin, que voulez-vous faire de moi dans cette aventure, où je semble un véritable pantin dont les fils sont tirés par vous?

Le comte sourit.

— Vous ne le devinez pas?

— Sur mon honneur, non. Vous m'avez juré que vous ne vouliez pas perdre la reine, vous m'avez, au contraire, promis pour elle l'intérêt fraternel de votre souveraine. Vous êtes chargé spécialement de veiller sur ses jours et de la préserver de tout danger, si elle en courait quelqu'un.

—Rien de plus vrai, et je vous réitère cette assurance.

— Alors, pourquoi...?

— Vous êtes bien peu avancé en politique, mon prince, et les intérêts de l'Europe ne vous occupent guère, à ce qu'il paraît.

— Je ne sais pas en quoi la bienveillance dont peut m'honorer la reine importe aux intérêts de l'Europe, je l'avoue.

— Mon prince, Charles II n'aura jamais d'héritiers, et il faut un héritier à la couronne d'Espagne

— Mon Dieu!

Le prince ne put retenir cette exclamation, un éclair venait de frapper ses yeux, il voyait toute la trame. Il n'en fit pas semblant néanmoins et reprit:

— Vous avez raison, monsieur le comte.

— Nous avions à choisir, ou de courir les chances d'un testament, ou de placer nous-mêmes un successeur sur ce trône si envié des Espagnes et des Indes. Je sais bien que les inclinations du roi sont toutes autrichiennes; il aurait probablement choisi un des archiducs, et la monarchie espagnole ne sortait pas de la descendance de Charles-Quint. Pourtant les événements sont nos maîtres. Certainement, si la reine Louise eût vécu, elle aurait obtenu de son époux une donation aux enfants du dauphin; elle l'eût obtenue d'autant plus facilement que leurs droits sont positifs; ceci bien entre nous, mon prince : nous avons consulté les casuistes à Rome et à Leyde, et tous sont unanimes. La reine Marie-Thérèse, épouse de Louis XIV, aïeule du jeune prince, était la fille aînée de Philippe IV, avant l'électrice de Bavière, avant l'empereur surtout, qui vient de plus loin. Louis XIV a renoncé à réunir jamais sur la même tête les deux couronnes de France et d'Espagne; mais il n'a pas renoncé à transporter à ses petits-enfants la succession de leur grand'mère. M. le duc de Bourgogne doit être roi de France, et M. le duc d'Anjou doit être roi d'Espagne, si Charles II ne laisse pas d'enfants et s'il suit la justice et le droit dans ses dispositions.

— Je comprends.

— Vous devez comprendre aussi que l'empereur mon maître ne le souffrira jamais, dût-il faire tuer jusqu'à son dernier soldat. Voilà pourquoi on vous a appelé en Espagne, mon prince ; voilà pourquoi d'abord on a choisi une princesse de Neubourg, sœur de l'impératrice ; voilà pourquoi votre serviteur passe des nuits entières à se promener devant le palais déguisé en alguazil, pour faire bonne garde et pour voir de ses yeux le succès de votre entrée.

— Il reste encore un point obscur dans mon esprit, monsieur le comte, et je vous en demande l'éclaircissement. Vous m'avez choisi pour jouer un rôle dans cette comédie, et vous aviez d'autres acteurs aussi dignes que moi d'y tenir leur place. Vous avez éloigné l'amirante, le comte de Cifuentès, d'autres encore.

— Un Espagnol dans la faveur de la reine ? interrompit vivement le comte ? Jamais ! Mettre le loup dans la bergerie, accueillir un de ces fiers Castillans ! Que deviendrait notre maître ! y pensez-vous ?

— Je vous ai paru plus docile, je conçois.

— A présent, je n'ai rien de caché pour vous, nous devons agir de concert, sous peine de ne pas réussir, et nous le ferons. L'empereur saura votre conduite dans tout ceci. Il avait envoyé ici ce comte d'Olden-

bourg, un brouillon, infatué de lui-même, incapable d'arriver à quoi que ce soit. Ils l'ont bien vu, et ce cher Freudstein nous en a débarrassés fort à propos. Je lui revaudrai cela, à Freudstein, je n'oublierai pas ce service.

— Il n'a pas besoin de vous, je crois. Les biens de la Boccanegra sont immenses, et ils font grande figure en Angleterre, où l'on assure qu'ils sont passés maintenant.

— Autre naïveté, mon prince! Freudstein est ambitieux autant que moi, peut-être davantage, et un ambitieux a toujours besoin d'un autre ambitieux; il vient un instant où ils doivent s'entr'aider.

— Ainsi désormais, la reine et moi, nous sommes destinés à vous obéir sans nous en douter? Votre volonté nous séparera le jour où un autre intérêt politique nous inspirera des idées nouvelles?

— Et pourquoi nous séparer? Où trouverons-nous un homme dont nous soyons aussi sûrs que vous? Voilà bien les amoureux! Dans cette combinaison politique immense, vous ne voyez qu'un seul point, le moins important, le moyen, la cause de cet événement si grave qui changera sans doute la face de l'Europe. Rassurez-vous, mon cher prince, et soyez heureux; servez-vous pour votre fortune de la situation qui vous

est faite, et reposez-vous sur moi du soin de vous la conserver.

Le reste de la visite se passa en remercîments et en explications nouvelles.

— Vous voilà instruit et rassuré; maintenant, j'espère, ajouta l'ambassadeur, que je n'ai plus besoin de m'occuper de vous ni de vous suivre. Excepté le prince, la princesse et les deux confidents indispensables, nul n'a le moindre soupçon de ce qui se passe; nous sommes dans les règles du théâtre. Vous me tiendrez au courant des incidents, s'il s'en présente, et, moi, je vais écrire à Vienne qu'on peut être tranquille, que nos projets ont réussi et que le sort de l'Espagne est assuré.

Le prince, resté seul, réfléchit longtemps sur ce qu'il venait d'entendre. La reine devait être prévenue; elle avait été heureusement servie par le hasard. Sans ce qui venait de se passer la veille, elle donnait tête baissée dans un piége. Les élans de son cœur, si elle avait aimé, fussent devenus une amorce pour l'ambition de la maison d'Autriche. Maintenant, grâce au ciel, elle n'avait plus rien à craindre. Elle se défendrait, puisqu'elle était princesse. Quant à lui, il risquait sa fortune en la servant: le jour où sa trahison serait découverte à Vienne, non-seulement il n'avait plus rien à espérer, mais il avait tout à craindre. S'il n'était

plus un instrument et un complice, il devenait un ennemi.

— Qu'importe! se dit-il, je lui donnerai ma vie de bon cœur. Je ne puis lui donner davantage, mais elle est à elle, trop heureux encore si elle daigne l'accepter.

Le soir, il fit le même chemin que la veille, à la même heure. Il ne put retenir un soupir de regret en songeant combien ses dispositions étaient différentes, et quelles illusions l'accompagnaient qu'il avait perdues. Le prince avait pris le déguisement de bachelier conseillé par la reine, et il était impossible de le reconnaître. Il entra par la porte dérobée, monta seul les degrés, et fut introduit chez la Berlips. Celle-ci le reçut comme une femme qui craint d'en trop dire, et l'emmena sur-le-champ dans le cabinet de la reine. Son émotion fut plus vive encore que la veille; il crut qu'il en étoufferait, car il ne voulut la laisser voir à aucun prix.

— Votre Majesté est obéie, dit-il en entrant et en saluant la reine avec un froid respect.

— Ah! vous savez, mon cousin...?

— Je sais tout, madame.

— Et qu'est-ce que c'est? Dites vite!

— Je ne sais, madame, si j'oserai répéter à Votre Majesté ce que j'ai appris du comte de Mansfeld.

— Je le veux, je l'exige.

Après quelques phrases d'excuses que la reine abrégea, le prince rapporta presque mot pour mot à la reine l'explication qu'il avait obtenue le matin.

Elle devint pâle comme sa collerette de point de France, et s'écria en cachant sa tête dans ses mains :

— Et il ose avouer cela ! Mon Dieu ! que c'est affreux, la politique ! Monsieur de Darmstadt, jamais vous n'eussiez accepté un pareil marché ? Dites-le-moi, j'ai besoin de le savoir, avant de vous confier mes projets et de faire de vous mon fondé de pouvoirs. Vous ne nous eussiez pas vendus tous les deux, vous n'eussiez pas livré les plus purs sentiments de nos cœurs pour quelques cordons, quelques honneurs, pour de l'argent, surtout ?

— Je n'ai pas de réponse à vous faire, madame ; mais, si tout autre que Votre Majesté osait me supposer capable d'une telle bassesse...

— Il suffit, vos yeux parlent plus énergiquement encore que vos paroles... Asseyez-vous, nous allons causer sérieusement. Cette puissance terrible, qui disposait de vous et de moi, nous allons la combattre tous les deux, et, seuls, si Dieu est juste, nous la vaincrons.

— Puisse-t-il vous entendre, madame !

— Monsieur de Darmstadt, oubliez des pensées folles,

des espérances impossibles ; soyez mon ami, mon frère, ainsi que je vous l'ai déjà demandé ; je me fie à votre honneur, à votre loyauté, et je remettrai dans vos mains ma vie et mon avenir. Avant de m'écouter, consultez votre cœur ; êtes-vous sûr de vous-même ? avez-vous renoncé à toutes les chimères ?

— Oui, madame, je vous en donne ma parole de gentilhomme et de prince.

— J'y compte, et je vous parle avec la franchise la plus entière et la plus absolue. Vous savez pourquoi on m'a élevée à ce trône que j'abhorre. Vous savez comment s'est passée notre enfance, et comment nous vivions dans cette Allemagne que je ne dois plus revoir. Vous voyez ce sombre palais, vous savez de quels courtisans je suis entourée. Comparez ce palais, comparez ces visages avec les bords de notre fleuve, avec ces bonnes figures franches et épanouies de nos compatriotes, et jugez ! Je suis arrivée ici tristement, très-convaincue que j'y serais malheureuse ; j'y suis venue par obéissance et parce que mes parents l'ont exigé. Je me suis mariée avec des larmes dans les yeux ; j'ai juré à l'autel d'aimer toujours un homme que je ne connaissais que par les récits les plus étranges, un homme dont j'avais peur et qui pleurait à côté de moi celle qui m'avait précédée.

— Hélas ! madame, nul ne vous a tenu compte de cette obéissance; on vous a sacrifiée comme on veut vous sacrifier encore.

— Vous serez bien étonné, mon cousin, en apprenant que je ne suis point sacrifiée, et que, si le roi le voulait, je serais la plus heureuse femme de l'univers, car je l'aime. Je l'aime, non pas par pitié, par compassion, mais par choix, par... amour, puisqu'il faut tout dire; je l'aime pour tout ce qu'il aurait dû être, si son corps eût eu la force de renfermer son âme. Elle était trop vaste, trop grande; le vase, trop faible et trop petit : il a éclaté. Nul le connaît que moi sur la terre. Louise d'Orléans, qu'il a tant aimée, l'a pris, comme les autres, pour un pauvre fou, pour un enfant à qui la raison ne viendrait jamais. Ah! prince, si vous l'entendiez dans ses moments de souffrance, c'est-à-dire dans ses lucidités, vous comprendriez que je ne me trompe pas sur lui, vous comprendriez que je l'aime!

M. de Darmstadt écoutait avec anxiété ; cette confidence d'une reine, d'une femme adorée, à celui dont elle était l'idole, lui brisait le cœur, tout en l'intéressant au dernier degré. Il eût tout donné au monde pour qu'elle fût heureuse, pour calmer ces tourments qu'elle exprimait en termes si touchants et si vrais.

Elle essuya les larmes qu'elle ne cherchait pas à retenir, et elle reprit :

— Eh! bien, jugez de mon supplice! Cet amour que j'éprouve, le roi ne peut ni le comprendre ni le connaître. Il a pour moi la tendresse d'un enfant pour celle qui le soigne et le console, lorsque sa mère l'a abandonné. Il me dit tout, il répand son cœur dans le mien, il ne me parle que de la feue reine, et je m'associe à ses regrets, à sa douleur, pour avoir au moins un sentiment qui nous soit commun. Je veux aimer ceux qu'il aime, afin que mon cœur rencontre au moins le sien près d'eux. C'est mon seul bonheur.

Darmstadt baisa en silence la main de la reine.

— Vous me plaignez! Oh! je suis bien à plaindre, allez! et lui, l'est plus que moi encore peut-être. Le roi et la reine des Espagnes et des Indes sont plus malheureux que le dernier de leurs sujets, couché sur la paille et manquant de pain. Je l'aime, et il ne m'aime pas, et il est impuissant à m'aimer, comme il a été impuissant à aimer sa première femme, dont il n'avait pas même la force d'être jaloux, alors qu'il en avait la volonté! Je suis donc vouée à la solitude, à l'abandon, à la douleur. Il me reste une seule consolation, celle de faire un peu de bien, et le sort de cette belle monarchie m'occupe presque autant que le mien propre.

L'Espagne perdra son roi et les ambitions rivales se la disputeront, car le vieil arbre d'Isabelle la Catholique a poussé son dernier et mourant rejeton.

— Cette belle terre d'Espagne est un gâteau que voudront prendre tous ceux qui y ont un droit quelconque, même éloigné, et des guerres, des désastres en seront la suite inévitable. Pourtant que faire à cela, madame? Vous ne pouvez aller contre la volonté de Dieu.

— Je puis, avec votre aide, mon cousin, éviter, je le crois, ces calamités à l'Espagne. Avec un ami sûr et le plus grand secret, je viendrai à bout de cette grande œuvre; Dieu me bénira, j'en suis sûre.

— Moi! je puis vous aider, madame?

— Vous le pouvez, et voici comment. Rien ne vous empêche de quitter Madrid?

— Je puis partir dès demain.

— Pas encore! tout n'est pas prêt, il s'en faut; nous devons, d'ailleurs, éviter les soupçons du comte de Mansfeld; s'il avait la moindre idée de ce que je prépare, tout serait perdu. Entretenez-le soigneusement dans son erreur. Le ciel nous pardonnera cette tromperie, sans laquelle l'Espagne est sacrifiée. Vous connaissez le prince électoral de Bavière, le fils du chef de ma maison?

— Oui, madame, un enfant de sept ans, qui promet de grandes choses.

— Et qui les tiendra. Eh bien, prince, c'est lui qui sera, avec l'aide de Dieu, l'héritier de la couronne d'Espagne. C'est à lui qu'elle doit appartenir, car sa mère, qui est morte, était la cousine de Charles II, car il est petit-fils de Philippe IV, comme les enfants du dauphin; mais ceux-ci y ont renoncé, et, d'ailleurs, la France est un assez beau royaume pour satisfaire les désirs d'un homme, il n'y en a pas de pareil, c'est le plus beau diamant de la couronne de Dieu.

Il est à remarquer que tous les étrangers, même ceux qui nous détestent, tiennent le même langage. Ils envient notre pays, et ne peuvent s'empêcher de convenir qu'il n'y en a pas de pareil au monde.

— Vous voulez donc, madame, faire ce jeune prince héritier, et vous avez compté sur moi...?

— Pour en prévenir son père avant que personne puisse s'en douter.

— Le jour où Votre Majesté le voudra, je partirai, madame.

— Cet enfant est jeune, il est destiné à être souverain d'un pays secondaire, il doit recevoir l'éducation qui convient à son avenir, on ne saurait s'y prendre trop tôt. Et puis la santé du roi est si triste! Voilà, mon

cousin, ce que j'avais à vous dire ; voilà pourquoi je compte sur vous. Me suis-je trompée?

Le prince répondit par de nouvelles protestations de dévouement, dont la sincérité ne pouvait être mise en doute, il avait fait ses preuves.

XXIII

Depuis ce jour, ils se virent chaque fois que cela fut possible, et le comte de Mansfeld ne douta pas un instant de leur intelligence. Madame de Berlips, sévèrement tancée, se garda de l'éclairer sur ce qu'elle ne savait pas précisément; car la reine se défiait d'elle et ne lui avait confié de ses projets que l'indispensable. Elle préparait le roi, souffrant de plus en plus, à ce testament si convoité par tant de gens, et elle avait sur lui assez de pouvoir pour l'engager au secret, même envers le cardinal de Porto-Carrero. Il ne confia à qui que ce fût de son conseil les tentatives de la reine et les résolutions qu'ils avaient prises ensemble.

Lorsqu'elle eut sa parole positive, et elle savait qu'il n'y manquerait pas, elle en prévint M. de Darmstadt, en le priant de faire ses préparatifs de voyage dans le plus grand silence.

Il prit le prétexte d'aller à Vienne saluer l'empereur, d'aller aussi pour quelques mois chez ses parents, et dit à M. de Mansfeld que ce voyage était nécessaire pour donner le change à quelques personnes secondaires du palais ayant l'œil ouvert sur ses visites secrètes. L'ambassadeur, si parfaitement joué qu'il ne s'en consola jamais, fut le premier à l'encourager au départ. Il lui offrit même ses services, pour lui faire passer sans que cela fût su, des nouvelles de la reine. Le prince le remercia, sous prétexte que la reine ne lui écrirait pas, et qu'il serait imprudent de donner peut-être des armes à la délation.

Le prince partit. Il passa ostensiblement par la Suisse pour ne pas entrer en France, et traversa Munich à grand bruit de coups de fouet pour ne pas s'y arrêter; mais son valet de chambre continua la route sous son nom, tandis que, caché dans une auberge borgne, au milieu du plus sale faubourg de la ville, il avait une entrevue avec l'électeur, déguisé comme lui. Tout fut convenu entre eux ; l'électeur, on le pense bien, accepta avec enthousiasme et remercia la reine du beau présent qu'elle faisait à sa maison.

On devait envoyer le prince électoral à Madrid afin qu'il apprît la langue et qu'il se formât aux mœurs espagnoles. C'était un prince de la plus belle espé-

rance, très-bien fait, très-intelligent, dont on citait dans toute l'Europe les reparties pleines de sagacité.

Darmstadt fit savoir à la reine que tout était prêt, par le moyen convenu, c'est-à-dire par le résident de Bavière, qui reçut l'ordre de son maître de porter à la reine, de sa part, un fort beau présent de cristal de roche, dont il se trouve quantité en Bohême et dans ses États. Les deux branches de la maison palatine s'étaient querellées pour la Bohême, il y avait longtemps déjà ; elles se rétablissaient fort bien ensemble et ceci devait en être la preuve.

Le jour où le roi, décidé par la reine, voulut faire son testament, il s'en alla à Aranjuez sans en prévenir les ambassadeurs, emmenant avec lui, néanmoins, son conseil, et surtout le cardinal Porto-Carrero, son président. Dès le même soir, il les prévint de se trouver réunis dans leur salle, qu'il irait les trouver pour une communication importante. Ils n'y manquèrent pas, sans se douter de rien, car rien n'avait transpiré. L'idée du testament était en ce moment bien loin de l'esprit de tous.

— Messieurs, dit Charles lorsqu'ils furent en séance, c'est aujourd'hui un jour mémorable pour l'Espagne, car je vais décider de son sort. Voici mon testament, fait dans toute ma liberté d'esprit ; je vous prie de le

lire et d'y mettre les formalités nécessaires pour le rendre inattaquable. Ma volonté étant, expressément, qu'il ne puisse être attaqué, ni de mon vivant, ni après ma mort.

Les conseillers se regardèrent dans l'étonnement le plus profond. Le cardinal seul ne changea pas de visage, il voulut avoir l'air aux yeux des autres qu'on l'eût prévenu. A la cour, la faveur ne suffit pas, il faut encore en avoir l'apparence.

Le plus surpris de tous fut le confesseur. Il fit des reproches amers à son pénitent, qui lui répondit avec plus d'esprit qu'il ne lui appartenait d'habitude :

— Mon père, mon testament n'est point un péché ; je n'étais donc pas obligé de vous le dire.

Le premier cri fut :

— C'est la reine qui a fait cela !

Ce cri en quelques heures retentit jusqu'à Madrid et arriva aux oreilles du comte de Mansfeld ; il en fut atterré, refusa d'y croire, et envoya sur-le-champ un secrétaire à Aranjuez près du cardinal, qui assura que rien n'était plus vrai, et que le testament était entre ses mains signé, parafé, et aussi certain que si tous les tabellions de l'Europe y avaient passé.

Le comte crut en devenir fou, il ne voyait pas encore clairement le tour qu'on lui avait joué ; mais il en eut un amer soupçon, lorsque le secrétaire ajouta :

— C'est la reine qui a fait cela.

Son idée première fut que Darmstadt était joué comme lui, qu'elle l'avait éloigné sous de vains prétextes, pour agir plus à son aise. Mais, chez un homme aussi rusé que celui-là, le fil d'une première trahison devait évidemment le conduire à la seconde. Il se rappela ce souterrain de la Berlips, et la façon dont elle l'éconduisait, depuis justement que M. de Darmstadt avait été pour la première fois chez la reine. Il ne pouvait d'un coup percer ce mystère aussi rare que curieux; mais il en soupçonnait l'existence, c'était beaucoup. Il devait, avec cette lumière, aller jusqu'au bout; il y arriva, mais trop tard pour lui.

Le bruit de cet événement se répandit dans toute l'Europe; je me rappelle l'effet qu'il produisit et ce que l'on en disait partout. M. de Savoie en loua le roi d'Espagne; c'était, à son avis, un coup d'une grande politique. Il écartait en même temps la France et l'empire : selon lui, rien de plus dangereux que les grands États pour ceux qui le sont moins, ils doivent les dévorer tôt ou tard.

La reine se sentit heureuse et fière; elle ne résista pas au plaisir de braver le comte de Mansfeld et de lui montrer qu'elle était instruite de ses intrigues. Il vint au palais, aussitôt que l'on fut de retour à Madrid.

Elle le reçut dans la chambre du roi, un peu indisposé, et qui ne quittait pas son lit.

— Monsieur l'ambassadeur, lui dit-elle, vous venez nous faire votre compliment, nous le recevons volontiers. Le roi est tranquille et l'Espagne sera heureuse. J'ai écrit à ma sœur et à l'empereur, pour leur annoncer moi-même cette décision, à laquelle je ne pas cache que j'ai eu une grande part. J'en reçois volontiers des compliments particuliers.

— Vous me permettrez de vous les adresser, madame. Votre Majesté a fait preuve d'une habileté extraordinaire; elle a su conduire les choses de façon à dérouter toutes les conjectures. M. de Darmstadt lui-même y eût été trompé, ajouta-t-il avec intention.

— M. de Darmstadt est mon cousin, mon meilleur ami, monsieur. J'ai reçu ce matin de ses nouvelles ; il s'est embarqué à Gênes et débarquera incessamment à Barcelone. De nouvelles faveurs du roi l'attendent ici. Il est grand de première classe et vice-roi de Catalogne, vous pouvez annoncer à mon auguste frère ce que nous faisons pour son protégé.

— Mais, madame, ce testament, fait en secret, alors que mon maître...

— Avait d'autres vues, je le sais. Je ne me soumets point à ce que l'on m'impose, et la seule chose que je

ne pardonne jamais, c'est qu'on puisse me croire capable d'une bassesse. J'espère que nous ne vous perdrons pas, malgré cela, monsieur le comte. On n'est pas toujours heureux et les armes sont journalières.

Et puis elle lui tourna le dos.

Mansfeld rentra chez lui furieux, presque désespéré; il se voyait perdu. Ses dépêches étaient parties; il avait bien fallu annoncer son échec; mais, depuis ce moment, il n'avait ni mangé ni dormi. Lui, si habile, joué par une jeune femme sans expérience et sans astuce. Il creusait son imagination pour y chercher le moyen de réparer sa faute. Il crut l'avoir trouvé et fit partir exprès son secrétaire de confiance avec ses instructions, pour la cour de Vienne; il est des choses qu'on n'écrit pas.

Cela fait, il fut un peu plus tranquille. Après quelques jours de retraite, il reparut à l'ordinaire, fut reçu ainsi qu'il en avait l'habitude et eut même assez de pouvoir sur lui pour accueillir le prince de Darmstadt, sans montrer le moindre ressentiment, ni la moindre curiosité. Il fit même semblant de rire et de plaisanter de fort bonne grâce.

— Bien joué, mon prince! Je ne sais pas si vous en étiez, mais c'est admirablement conduit. Cette petite reine a l'astuce et l'aplomb d'un vieux courtisan.

Nous voilà dehors. Elle a levé le masque. Elle aurait un fils, elle deviendrait régente, que cela ne nous arrangerait pas davantage ; nous la connaissons à présent. Il n'y a plus qu'à baisser pavillon, l'Espagne est perdue pour nous.

Pendant ce temps, la Bavière était en fête, elle se réjouissait du bonheur de ses princes. Le jeune héritier, demandé par son cousin, arriva à Madrid et reçut les félicitations de tout le monde. Il fut accueilli comme le messie. Porto-Carrero voyait en lui sa vengeance ; elle lui arrivait toute seule, sans qu'on pût s'en prendre à lui, sans qu'il l'eût provoquée ni aidée ; c'était un coup de fortune.

La reine accueillit son jeune cousin avec une grande joie. Elle le présenta elle-même au roi, qui dit en l'apercevant :

— Il ressemble à don Carlos.

— En effet, un portrait de cet infortuné prince était dans la chambre, on put en faire la comparaison tout de suite.

— Ah ! répliqua la reine, tant pis ! c'est un mauvais présage.

Le jeune prince se fit aimer de tous ceux qui l'approchaient ; en quelques mois, il apprit la langue espagnole de façon à répondre en cette langue aux com-

pliments de jour de l'an qu'il reçut cette année de la cour et de toutes les compagnies de l'État, le conseil en tête. Il dit des choses incroyables pour son jeune âge, et montra surtout la bonté de son cœur, par les mots qu'il sut trouver pour le roi, pour la reine, ses bienfaiteurs. C'était à tirer les larmes des yeux.

La reine changeait beaucoup, ses belles couleurs se fanaient; la douleur qui la rongeait, à quoi son triomphe avait un peu fait trêve, reprenait le dessus. Elle se sentait malade et n'en parlait pas. Son désir était de ne pas survivre au roi, qui s'en allait fort vite.

— Mais, madame, lui disait une fois le prince de Darmstadt, en se promenant sous les beaux ombrages, vous devez souffrir.

— Non, je suis triste, et mon cœur est blessé. Il ne faut pas s'occuper de cela, c'est dans ma destinée. D'ailleurs, je ne sais trop ce que ferait une reine d'Espagne, si elle ne se rongeait pas le cœur. Voyez la reine Élisabeth, voyez la reine Henriette, voyez la feue reine! je n'ai pas le droit de me plaindre plus qu'elles; laissons aller le temps.

A ce 1er janvier le jeune prince de Bavière reçut de singulières étrennes. Il s'était attaché à Romulus; n'ayant jamais vu de nain, il le prit d'abord pour un enfant de son âge, et demanda pourquoi il

avait des rides et pourquoi il était si laid. Depuis lors, il voulait toujours jouer avec lui. Romulus se cachait en rechignant dans les jambes de son maître, comme un chien. Afin de satisfaire le jeune prince, et de lui ôter l'envie de recevoir des rebuffades de cet ours mal léché, la reine lui fit venir de Pologne deux nains, les plus jolis du monde, qui parlaient allemand et qui devaient l'amuser infiniment. Il eut peur que cette jeunesse ne fâchât Romulus, et qu'il ne se crût hors de faveur par leur arrivée; ce qui était bien d'un excellent cœur. Il demanda au roi la permission de nommer Romulus capitaine de ses nains, et les fit habiller tous les trois de la même manière, et d'une façon tout à fait galante. Le roi, qui aimait Romulus, et qui ne connaissait pas cette bête malfaisante, y consentit. Romulus n'en grogna pas moins et ne remercia même pas son jeune protecteur.

Dans les premiers jours de carnaval, au mois de février, le prince eut l'idée de donner une collation à quelques enfants de grands qui avaient l'honneur de faire sa partie de billes et de jouer avec lui au colin-maillard. On fit de grands préparatifs dans son appartement pour cette petite fête ; les nains furent chargés de servir les convives. Le prince mangeait seul, à une petite table, plus élevée que les autres ; Romulus était

chargé près de lui du rôle d'écuyer tranchant et de celui d'échanson, tandis que les deux autres s'occupaient des enfants étrangers.

La reine vint, qui fit le tour de la salle du banquet. Elle but avec ces joyeux conviés; le prince héritier lui fit raison. Il avait les mêmes vins, les mêmes mets que les autres; cependant, Romulus prenait sur une console particulière les bouteilles et les plats qu'il devait lui offrir. Tout cela fut recherché par la suite.

Après le dîner, il y eut comédie; tous y assistèrent. Le lendemain, combat de taureaux où le jeune prince paraissait pour la première fois. Il ne put supporter ce spectacle, poussa des cris déchirants, disant qu'il souffrait beaucoup et que c'était à cause de tout ce sang et des chevaux morts qu'il ne voulait plus regarder. On l'emporta. Il dut se mettre au lit. Le soir, il fut beaucoup plus malade; le lendemain, beaucoup plus encore. Les médecins prétendirent que c'était la frayeur; mais Yousouf, dès qu'il l'eût vu, regarda tristement la reine.

— Mon Dieu! qu'y a-t-il? demanda-t-elle en le prenant à part.

— Hélas! madame, il a le mal autrichien; je le connais malheureusement trop pour m'y tromper, quelque forme nouvelle qu'il puisse prendre.

— Quel est le mal autrichien?

— Celui dont est morte la feue reine Louise, dont est mort Nada, le pauvre nain, dont va mourir ce charmant enfant.

— Il va mourir ?...

— Oui, madame, et bientôt, malheureusement! Je ne puis le sauver. Ne témoignez rien ; mais prenez garde à vous, madame! Promettez-moi de prendre chaque matin une des pilules que je vous ai remises et qui vous préserveront ; sans cela, ils vous tueront aussi ; et que deviendra le roi, si vous n'êtes plus là?

— Je prendrai ces pilules. Hélas! pourquoi n'en as-tu pas donné à ce malheureux enfant? pourquoi lui ai-je fait donner cette succession, qui le tue? Je ne m'en consolerai pas.

— Le roi, madame! songez au roi, ne songez qu'à lui ; vous vous devez à sa vie, elle tient à la vôtre. Maintenant qu'elle va perdre ses espérances, l'Espagne attend que vous lui en présentiez d'autres.

— Oh! jamais plus! je ne veux pas faire mourir ceux que j'aime ; je suis maudite, je ne puis toucher à rien.

Le petit prince mourut le lendemain, avec des symptômes extraordinaires, mais ne ressemblant point aux empoisonnments connus. Aussi ceux qui eurent des soupçons les gardèrent pour eux ; car rien ne prouva le crime,

que l'assurance d'Yousouf à la reine, laquelle ne se répandit pas. Ils crurent que Romulus avait versé ce poison le jour de la fête, soit à dessein, soit innocemment, plutôt l'un que l'autre; car cette méchante créature ne pardonnait pas à l'enfant royal de s'être joué de lui. Ce qui confirma dans cette idée ceux qui examinaient le fond des choses, c'est que Romulus lui-même mourut peu de temps après, d'une maladie inconnue. Le comte de Mansfeld et le cabinet autrichien n'étaient pas gens à laisser vivre un complice qui pouvait parler.

Cette mort de son jeune parent plongea la reine dans une tristesse que rien ne peut rendre. Elle ne quittait plus sa chambre ou celle du roi, refusait toutes les promenades, dépérissait à vue d'œil, et ne s'occupait qu'à prier Dieu, à soigner le roi et à travailler pour les pauvres. M. de Darmstadt, l'amirante, qu'elle avait fait revenir, lui faisaient leur cour à l'accoutumée. Ils ne parvenaient plus à lui arracher un sourire; elle semblait une morte, oubliée devant son tombeau.

XXIV

Le malheureux état du roi s'aggravait. Yousouf ne cachait ni au conseil, ni surtout à la reine, qu'il était

à bout de ses moyens; que peut-être il prolongerait sa vie quelques courtes années encore, mais qu'on ne lui verrait plus que de faibles intervalles de raison. Il fallait donc ne pas tarder à décider encore une fois du sort de l'Espagne et à donner cette couronne que Dieu ne voulait point apparemment ôter à ceux qui la convoitaient, puisqu'il dérangeait les plans les mieux ourdis.

Le comte de Mansfeld triomphait. Bien que le séjour de l'Espagne lui fût devenu insupportable depuis sa déconvenue, il ne voulait cependant pas la quitter sans avoir accompli son œuvre, et revenir près de son maître, s'il n'avait en mains le testament réparateur. Il mit donc tout en mouvement pour réussir.

Une circonstance, indifférente en elle-même, lui prouva que son pouvoir avait baissé. La duchesse de Villafranca mourut. Il voulut donner pour camarera-mayor à la reine la duchesse d'Ossone, une des âmes damnées de l'Autriche ; il en parla avec un ton presque de menace à Porto-Carrero, et, malgré tout cela, l'influence de la reine prima la sienne. Elle obtint la duchesse de Linarès, qui ne devait plus la quitter et qui fut pour elle une véritable amie. Mansfeld eut beaucoup de peine à en prendre son parti.

Il intriguait de toute façon, mais la Berlips intriguait peut-être encore plus que lui, non pas pour le

même motif, mais pour se faire donner de l'argent et pour placer sa famille. Elle prenait de toutes mains. Elle eut le front de demander au roi, à qui elle plaisait parce qu'elle flattait ses manies, le bénéfice d'Archimandrite-le-Minime, qui vaut quatre-vingt-dix mille livres de rente, et, qui pis est, elle l'obtint. Elle faisait signer à la reine des pétitions qu'elle portait ensuite aux ministres. Ceux-ci croyaient obéir à la souveraine, qui, la plupart du temps, ne savait pas même le nom de ses protégés, et que la Berlips intéressait en lui demandant son secours pour les malheureux. C'était un scandale dont Anne ne se doutait pas et ne se souciait guère.

Elle ne voulait plus intervenir pour le testament; un découragement profond s'emparait d'elle. On ne peut savoir comment tout cela aurait fini, si une autre intrigue, plus vaste et plus forte encore, ne fût venue tout décider, pour le moment du moins; car cette malheureuse Espagne ne pouvait pas plus élever de roi que feu notre régent de France, M. le duc d'Orléans, ne pouvait élever de gouverneurs.

Le roi d'Angleterre, Guillaume, haïssait Louis XIV et n'était pas payé pour l'aimer, il lui avait fait passer assez de nuits blanches. Il ne put croire, après la mort du prince de Bavière, que notre roi laissât déshé-

riter tranquillement ses petits-fils, et, pour prévenir les guerres terribles qu'il prévoyait, il imagina de partager d'avance la monarchie espagnole et de faire à chacun sa part, en s'en ménageant une bonne.

Les négociations s'engagèrent, et ce qui parut inouï, c'est que Louis XIV ne s'y opposa point et se montra disposé à prendre ce que l'on voudrait bien lui donner. La difficulté vint de l'empereur, qui, malgré des avantages magnifiques, refusa net. Il lui fallait tout. Il parla très-haut, répondant aux propositions, même aux menaces, car on ne les lui épargna point, que le roi d'Espagne était le chef de sa maison, son allié naturel, et qu'il ne le laisserait pas dépouiller vivant, lors même que toute l'Europe se coaliserait contre lui, ainsi qu'on le lui annonçait.

Il fit plus, il fit prévenir le roi d'Espagne. Mansfeld arriva au palais, ses dépêches à la main, força presque la porte du roi, qui était fort malade, et lui annonça tout d'une pièce ce qui se tramait contre lui. Il avait prévu d'avance l'effet de cette nouvelle, et il eût volontiers payé le roi Guillaume pour en avoir eu l'idée.

Charles II, à moitié assoupi dans son fauteuil, se releva tout d'un saut.

— Répétez ceci, monsieur, répétez, je vous prie.

L'ambassadeur répéta avec de nouveaux commentaires.

— Et c'est ce roi de hasard, ce voleur de trônes, qui vient parler de me dépouiller ainsi ! et mon cousin, mon frère, le roi de France y consent, et tous les souverains y consentent ! l'empereur seul soutient la prérogative royale, et s'oppose à ce qu'on me fasse ce sanglant outrage ! Ah ! disposer sans moi de ce qui m'appartient ! Ah ! ils n'en sont pas où ils pensent, et ils n'en disposeront pas, je vous en réponds. Qu'on assemble le conseil, je le présiderai sur-le-champ.

Un peu de vie revint à ce cadavre, à la grande joie de Mansfeld, qui se promettait bien d'en profiter.

La reine craignit que cet emportement ne lui fît mal, et tâcha de le ramener à plus de calme ; sa voix, pour la première fois, fut impuissante. Le roi entra au conseil sans le faire venir dans sa chambre, devant elle, comme il le faisait souvent.

— Ah ! dit-elle à la duchesse de Linarès en retournant chez elle, ma chère duchesse, ils vont l'emporter, et maintenant tous leurs crimes auront réussi.

Malgré sa parenté proche avec l'empereur, elle ne pouvait supporter l'idée de voir triompher le crime, et d'assister, sans essayer d'y mettre obstacle, à ce qu'elle regardait comme un malheur pour le roi et pour l'Es-

pagne. Cette circonstance inattendue brisait toutes les trames qu'elle s'était efforcée de nouer. Il fallait maintenant attendre et se taire.

Deux heures après, le roi la fit appeler et lui annonça qu'il venait de faire l'archiduc, second fils de l'empereur, roi d'Espagne et des Indes.

— C'est maintenant une chose décidée, sans rémission et sans retour, l'archiduc est mon héritier. Je devais bien cela à l'empereur, qui seul m'a soutenu contre cette ligue de souverains, acharnée à me dépouiller. C'est, d'ailleurs, le rêve de ma vie, je vais brancher ma race, comme Charles-Quint, et la puissance de la maison d'Autriche est désormais inébranlable.

— Que ta volonté soit faite, sire! reprit tristement la reine; puisses-tu ne t'en repentir jamais! Ce que je veux, moi, ce que je demande, c'est que tu prennes plus de soin de toi-même, c'est qu'après cette grande action accomplie, tu laisses le soin des affaires au conseil institué pour les connaître. Il te faut le repos à présent, mon cher sire, le repos près de moi, avec tes souvenirs.

— Ah! oui, le repos!... Louise!... et toi, ma pauvre Anne! toi qui souffres, toi qui m'aimes et qui as pris de moi et pour moi une si douloureuse vie!

La reine leva les yeux au ciel et joignit les mains dans une prière muette. Charles II venait d'avoir un de ces éclairs de sensibilité, qui laissaient entrevoir son âme, et qui avaient fait sa tendresse pour lui.

— Ne songe pas à moi, reprit-elle ; songe à toi seul. Je veux t'emmener bien loin dans quelque coin retiré où les bruits du monde et des affaires ne t'arrivent pas. Là, j'en suis sûre, par mes soins, je te guérirai.

— Chère reine!

— Crois-moi... Tu viens de donner ton royaume à l'héritier que tu as choisi. Livre-le dès ce moment, abdique, retire-toi, comme ton glorieux ancêtre Charles-Quint; viens avec moi, nous trouverons bien un asile daus tes vastes États. Nous vivrons entourés du peu d'amis fidèles que nous laissera notre médiocrité; nous ne demanderons pas grand'chose à ton successeur, pour lui avoir tant donné, seulement l'indispensable, pour ne pas être malheureux. Ils reprendront ces joyaux, je me ferai fermière, tu marcheras au grand air, tu n'auras plus de chagrins, de soucis, et tu redeviendras toi-même. Le veux-tu?

Le roi souriait en l'écoutant. Il avait réellement repris ses esprits pour une minute; cela ne durait guère davantage.

— Comment! tu consentirais à ne plus être reine! Ce

n'est donc pas parce que je suis roi que tu m'aimes, ma chère Anne? tu m'aimes pour moi, pour moi seul?

— Ne plus être reine! ah! Charles, quel beau jour que celui où je serai libre de cette chaîne si pesante!

— Anne, Dieu m'a imposé un fardeau, reprit-il d'une voix grave et imposante; ce fardeau, je dois le porter, je le porterai jusqu'à la fin. Si tu m'aimes, si tu es réellement mon ange gardien, tu ne peux penser à m'ôter cette couronne brûlante dont mon front est endolori. C'est mon devoir, et, le devoir, il faut l'accomplir.

Il y avait encore là du héros, du descendant de Charles-Quint; tout de suite la folie prit le dessus.

— Enfin, quitter l'Escurial, quitter ma Louise adorée, ne pas la voir, ne pas reposer auprès d'elle? Oh! lors même que je devrais souffrir mille fois davantage, je n'y consentirais point. Un ennemi seul pourrait me le conseiller. Crois-tu que tu me consolerais d'elle?

Et il poussa de ces cris qui déchiraient le cœur de la reine, que rien n'apaisait, qui dégénéraient souvent en convulsions. Ensuite, il tombait comme mort. Ces crises duraient deux ou trois jours, elles arrivaient d'habitude après quelque impression forte, et certes celle de ce partage et de ce testament aurait suffi. Il en fut comme à l'ordinaire. La reine, en ces occasions, ne le

quittait pas un instant. Elle ne permettait à personne de le soigner. Yousouf et elle se multipliaient. Les familiers du palais en étaient touchés jusqu'aux larmes, on y vénérait la reine comme une sainte ; c'était surtout une martyre.

Peu de temps après cette victoire remportée, Mansfeld demanda à quitter l'Espagne ; il pouvait se reposer, sa besogne était terminée. Il partit joyeux et léger, comme si sa conscience n'était chargée de rien.

— J'ai fidèlement servi mon maître, dit-il à M. de Darmstadt ; j'ai tenu toutes les promesses de mon serment. L'empereur doit être content ; je m'en retourne à lui pur de tout reproche. J'ai accompli ma mission, le trône d'Espagne est assuré à la maison d'Autriche ; je pars content, je puis me reposer. Quant à vous, mon cher prince, vous voilà aussi haut que vous pouviez monter. Si vous n'êtes pas un ingrat, vous m'en saurez gré, et vous me revaudrez cela plus tard, si j'en ai besoin. Je ne sais pas bien au juste si vous ne vous êtes pas joué de moi. Il se peut que vous ayez quelquefois ri avec la reine de ce bon ambassadeur qui se croit rusé et que l'on trompe comme le Cassandre de la comédie italienne. Dans tous les cas, je vous le pardonne : j'ai réussi, le succès rend indulgent. J'ai réussi, non pas tout à fait comme je l'espérais ; mais enfin j'ai

réussi, c'est l'essentiel. Adieu donc! bonne chance pour le reste de vos jours.

Il croyait avoir rendu de grands services, il se croyait nécessaire, indispensable à son maître : il fut promptement disgracié et exilé, sans pouvoir revenir. Peut-être eut-il quelques remords dans sa retraite, peut-être les fantômes de Louise d'Orléans et du prince de Bavière vinrent-ils l'y chercher dans ses nuits d'insomnie. Je l'ignore, mais assurément, s'il fût resté au pouvoir, il ne les aurait même pas regardés

A propos de fantômes, je touche au terme que je me suis imposé pour cette histoire d'Espagne en déshabillé, et me voici obligée, pour amener le dénoûment, de faire intervenir un fantôme, comme dans les tragédies grecques. Ce n'est pas ma faute, je ne l'invente point, je raconte ce que je tiens d'un témoin digne de foi, qui a tout vu. En Espagne, les choses ne se passent pas comme ailleurs. Ce pays où les superstitions sont vivantes, où les miracles se font, où les spectres marchent, est pour moi plein de terreurs et de mystères. J'ai souvent dit à ce pauvre Darmstadt qu'il fallait un amour tel que le sien pour y demeurer seulement vingt-quatre heures.

Ma fille, qui a toujours été une positive personne, ajoutait :

— Et puis, madame, il fallait aussi être grand d'Espagne de première classe, colonel du régiment allemand de la reine, maître de Madrid par la faveur de la souveraine, et vice-roi de la Catalogne !

Elle avait peut-être raison ; moi, je voulais que ce fût l'amour. Les jeunes d'aujourd'hui en savent plus long que nous sur les secrets de la vie.

Revenons au fantôme. Quand je pense à ce qui va suivre, je regarde autour de moi, dans ma chambre, et, si je suis seule, je sonne un domestique, auquel je dirais volontiers que je suis charmée de le voir, tant j'ai peur. M. de Voltaire se moque de moi, et M. Duclos me disait hier que je manquais de philosophie. C'est une nouvelle vertu qu'ils ont inventée, ne pouvant avoir les autres, qui les gêneraient ; celle-là n'est qu'un mot élastique, qu'ils arrangent suivant leur caprice. Je n'en veux point.

La pauvre reine Anne avait grand besoin de philosophie dans la tristesse où elle vivait ; elle ne la pratiquait guère, néanmoins. Un matin, le roi dormait, après une nuit agitée ; elle venait de rentrer chez elle, lorsque la duchesse de Linarès, à qui elle avait demandé quelques instants de solitude, reparut sans être appelée.

— Le roi est éveillé ? demanda Anne de Neubourg, qui ne pensait qu'à lui.

— Non, madame ; c'est Yousouf, qui insiste pour voir Votre Majesté : il a, dit-il, absolument besoin de lui parler pour une chose importante.

— Qu'il vienne! qu'il vienne!

Elle pensait à quelque révélation sur l'état du roi, et l'attendit avec anxiété ; peut-être était-ce sa mort prochaine qu'elle allait apprendre!

Le médecin entra, ferma la porte et s'approcha de la reine, qui ne lui laissa pas le temps de parler et qui l'interrogea sur la santé de Charles.

— Il repose, madame; rien de nouveau, aucun accident à craindre pour le moment. Je viens de le voir en rentrant au palais. Ce n'est pas de lui que je désire vous entretenir, c'est d'un fait bien étrange, presque incroyable, auquel ma raison se refuse et qu'il me faut accepter, néanmoins.

— Qu'est-ce donc?

— Cette nuit, vers deux heures, le majordome du duc d'Astorga est venu me réveiller de sa part. Votre Majesté m'avait renvoyé, le roi étant très-calme et ne devant pas avoir besoin de mon secours, suivant toute apparence. Je courus chez mon maître, qui sans doute ne m'appelait pas pour une bagatelle à pareille heure. Je le trouvai dans sa chapelle, d'où il ne sort presque pas; il n'est plus que l'ombre de lui-même; sa dou-

leur a attaqué son cerveau, et elle est devenue maintenant de la folie.

— Le malheureux!

— Cette chapelle étincelait de lumières; la statue de la reine en était entourée comme dans une chapelle ardente. M. le duc était assis en face d'elle, seul, et la regardait. Quand j'entrai, il ne détourna pas les yeux et s'informa seulement si c'était moi. Quand j'eus répondu que oui :

« — Yousouf, dit-il, je t'ai fait appeler, parce que je ne veux plus retourner au palais, et que, cependant, je dois obéir à l'ordre que j'ai reçu.

» — Comme il plaira à Votre Excellence, monseigneur.

» — Yousouf, *elle* m'est apparue.

» — Qui cela, monseigneur?

» — *Elle!* fit-il avec un mouvement d'impatience, et en me montrant le tombeau, comme s'il ne pouvait parler que d'*elle* au monde. *Elle* m'est apparue plusieurs fois. Cette nuit encore, elle s'est levée, et elle m'a parlé. »

— Je crus que sa folie devenait plus grande, et je voulus lui tâter le pouls; il me repoussa.

« — Je ne suis pas fou, Yousouf, je te dis la vérité, et tu vas en convenir tout à l'heure. Elle m'a parlé,

te dis-je, et de choses graves pour l'Espagne. Retiens bien ce que tu vas entendre, afin d'aller le répéter à celle qu'ils ont faite reine, car il faut qu'elle obéisse. »

— Alors, madame, pour preuve de la vérité de ce qu'il allait dire, il m'a raconté mot pour mot nos entretiens, à vous et à moi, lorsque nous veillons la nuit le roi, lorsque nous sommes seuls, et que nul ne peut nous entendre. Il m'a raconté vos larmes et votre désespoir, les douleurs que vous m'avez confiées, *à moi*, et qui sont ensevelies dans mon cœur. Bien plus : il m'a parlé du prince de Darmstadt, du prince de Bavière, de ce malheureux enfant, mort comme elle ; de l'essai fait par moi, *connu de moi seul*, pour le sauver, car, vous-même, vous l'ignoriez. J'ai composé, dans cet espoir suprême une potion où j'ai réuni les substances les plus opposées. Je n'ai pas réussi, je n'en ai pas parlé, et il le sait, lui qui jamais n'a ouï prononcer le nom de ces substances! Me voyant étonné et convaincu, il a repris :

« — Tu me croiras, maintenant, n'est-ce pas? Va trouver Anne de Neubourg. Dis-lui que le testament du roi doit être cassé ; dis-lui que Dieu ne veut plus de la maison d'Autriche en Espagne, ses crimes ont comblé la mesure. Les enfants du dauphin sont les héritiers légitimes ; il faut que justice soit faite.

Qu'Anne de Neubourg travaille dans ce sens-là, si elle veut avoir un instant de repos en ce monde et dans l'autre. »

— Voilà, madame, ce qu'il m'a chargé de vous répéter, en ajoutant que vous seriez aidée d'une façon que vous n'espériez point; qu'il ne fallait pas vous décourager s'il survenait des obstacles; que, peut-être, vous seriez repoussée et méconnue, mais que, pourtant, vous parviendriez à votre but. Si vous refusez de m'entendre, vous serez tourmentée à votre tour jusqu'à ce que vous ayez cédé.

La reine n'en pouvait croire ses oreilles. Elle connaissait Yousouf, sa parfaite intégrité et sa grande science; dans une autre bouche, elle n'eût ajouté aucune foi à ces paroles. Mais lui! Il ne lui était pas permis de douter.

— Hélas! répliqua-t-elle, que puis-je faire? Je le ferai, je vous le jure; mais serai-je écoutée? Je hais la maison d'Autriche; depuis la mort de mon pauvre cousin, depuis la tentative faite contre mon honneur au sujet du prince de Darmstadt, je désire tourner les idées du roi vers la France, car c'est juste. Louise d'Orléans, si réellement elle est apparue à d'Astorga, y sera plus puissante que moi par son souvenir. Qu'elle m'aide; au moins, j'essayerai.

XXV

La reine, après cet entretien, pensa beaucoup à ce qu'elle devait faire pour la réussite de ses projets. Elle connaissait les dispositions du roi. Tous les jours, il s'applaudissait de son œuvre et se félicitait de l'avoir accomplie. M. d'Harrach, le nouvel ambassadeur de l'empire, ne le quittait presque point et se mêlait déjà de tout, comme s'il eût été le maître. Il comblait le roi de soins et de présents de la part de son maître. La manie des coquilles avait passé, pour faire place à celle des pierres gravées. L'empereur faisait fouiller l'Italie dans tous les sens, pour lui en envoyer de nouvelles. Charles II ne parlait que de *son bon cousin*, que de l'archiduc, son héritier, lorsqu'il n'entrait pas dans ses accès, dans ses humeurs noires et dans ses regrets passionnés pour Louise d'Orléans.

Anne de Neubourg était, au milieu de tout cela, comme une martyre, comme une suppliciée; elle faisait pitié à tous ceux qui la voyaient. Il échappa à une de ses femmes de dire :

— Pour vingt couronnes, je ne voudrais pas être à la place de cette malheureuse reine-là !

Elle ne sortait qu'avec le roi, dans un carrosse fermé de rideaux de cuir, ne parlant qu'aux personnes de sa maison, et voyant seulement ses deux amis, M. de Darmstadt et l'amirante, sans cependant leur raconter ses chagrins, qu'elle renfermait tout en elle-même, comme son plus précieux trésor ; car ses douleurs, c'était son amour.

Le lendemain même de cette nuit mémorable, la reine envoya chercher l'amirante. Elle avait bien réfléchi ; quoiqu'elle fût moins sûre de lui que de Darmstadt, il était Espagnol, ce n'était pas à un étranger d'intervenir dans les affaires d'Espagne. L'amirante était connu pour ses inclinations autrichiennes ; néanmoins, elle essaya de se servir de lui, sauf à prendre un autre ambassadeur, si celui-ci ne réussissait pas.

L'amirante vint à l'heure convenue. La reine lui parla d'abord de choses indifférentes, elle hésitait encore. Enfin, comme il s'étonnait de son message pressant, se traduisant par des lieux communs, elle reprit le courage de s'expliquer.

— Je vais vous donner une mission, monsieur l'amirante, et je vous prie de la remplir aujourd'hui même, quelque surprise qu'elle puisse vous causer. Vous connaissez peu le prince d'Harcourt, je crois.

— J'ai, en effet, très-peu de relations avec l'ambas-

sadeur de France; il sait que je ne suis point Français, et nous ne nous recherchons guère.

— C'est pourtant chez lui que je vous envoie aujourd'hui, après que vous m'aurez donné votre parole de ne révéler à qui que ce soit ce que vous irez lui dire de ma part.

— A l'ambassade de France? C'est étonnant! je ne comprends pas ce que Votre Majesté a de commun avec ce nid d'intrigues et de déloyauté. Néanmoins, je lui donne ma parole de ne jamais révéler à qui que ce soit ce qu'elle daignera me confier.

— Monsieur l'amirante, il faut que le testament du roi soit cassé et refait en faveur du duc d'Anjou.

— Est-il bien possible, madame, que ce soit vous qui parliez ainsi?

— Oui, monsieur, et, comme vous êtes à moi, qu'on le sait, je ne puis envoyer personne mieux que vous porter, de ma part, à Louis XIV des paroles de conciliation.

— Je ne sais si je dors ou si je veille. Votre Majesté oublie donc que j'appartiens corps et âme à l'illustre maison d'Autriche?

— Je sais que vous êtes mon ami et que vous ne refuserez pas de me servir.

— Madame, ce n'est pas vous servir, c'est vous

perdre. Vous ne réussirez point : le testament sera maintenu, et l'Autriche ne vous pardonnera pas cette tentative avortée. D'ailleurs, dans quel but? qu'y pouvez-vous gagner?

— Obéissez-moi, monsieur, sans vous inquiéter des suites ; j'ai mes raisons.

L'amirante employa tous les moyens pour décider la reine à changer d'avis, à ne pas se lancer dans une voie perfide, remplie de dangers, et où elle succomberait indubitablement. Elle s'en défendit avec tant de fermeté, qu'il chercha un motif secret sous cette volonté. Il crut l'avoir trouvé dans une feinte, pour découvrir les desseins de Louis XIV, en ayant l'air de le servir.

La reine ne le détrompa point, dans l'espérance qu'il y mettrait plus de zèle, et il en resta convaincu. Il s'en alla donc chez M. d'Harcourt, lui fit la proposition, que celui-ci accueillit avec une vive joie, voyant sa fortune faite, s'il apportait à la France cette succession si ardemment convoitée. Il se confondit en remercîments pour la reine, qu'il n'osa pas aller voir, dans la crainte d'attirer l'attention, et se hâta d'envoyer à Marseille un courrier dont il attendit le retour avec une vive impatience.

A son grand regret, le courrier revint avec un refus.

Le roi avait eu la même pensée que l'amirante; il voyait un piége dans cette offre de la reine, et il préféra s'en tenir aux conditions du partage, reconnues par toute l'Europe, excepté par l'empereur.

La reine vit ainsi se réaliser la prédiction du fantôme : elle était, en effet, méconnue et repoussée. Son premier mouvement fut un découragement profond.

—Ah ! dit-elle à Yousouf, préviens ton maître que je ne ferai rien, que je ne puis rien ; tout ce que je touche se gâte sous ma main. Je n'en veux plus entendre parler.

La réponse fut faite, et le duc répondit à son tour que la reine avait tort, qu'elle et le roi ne seraient plus tranquilles avant que cette œuvre fût terminée, et que le roi en souffrirait tout autant qu'elle.

En dépit de cette prophétie, Charles II se trouva un peu mieux pendant plusieurs jours, et Anne n'éprouva rien de plus qu'à l'ordinaire.

J'ai besoin de m'appuyer de témoignages pour la fin de tout ceci, et je retrouve une nouvelle lettre de la duchesse de Linarès, à laquelle M. de Darmstadt avait écrit à ma prière, et qui confirme mon récit de point en point. Elle n'a pas quitté la reine dans ses derniers moments, et, depuis, elle est restée sa meilleure amie, et personne ne pouvait être mieux renseigné qu'elle.

Une semaine environ après cette tentative avortée, la reine était seule le soir, fort tard, dans ce même oratoire où le père Sulpicio venait torturer la pauvre Louise d'Orléans. Elle avait essayé de prier, la prière était restée sur ses lèvres; elle avait lu quelques pages d'un livre de piété allemand, il s'était échappé de ses mains; elle pensait à sa triste destinée et déplorait son sort. Son beau fleuve du Danube lui apparaissait comme dans un rêve, elle voyait ses parents, ses amies d'enfance; elle voyait cette vie joyeuse et douce qu'elle avait menée jusqu'au moment où on lui avait placé sur la tête cette couronne d'épines. Toutes ces pauvres reines d'Espagne se mouraient de chagrin.

Tout à coup, il lui sembla entendre un léger bruit, elle tourna vivement la tête et aperçut derrière elle une forme blanche, prenant de la consistance à mesure qu'elle la regardait. Malgré la fermeté de son cœur, elle sentit une sueur froide couler sur son front; mais elle ne pouvait détourner les yeux de ce spectre, qu'elle reconnut parfaitement pour la jeune reine.

Le fantôme ne lui parla pas; mais il lui montra d'un air irrité la porte conduisant à l'appartement du roi; son geste était un ordre précis. Anne essaya de prononcer quelques mots; la frayeur glaçait ses sens, elle fit un signe de consentement. Le doigt resta toujours tendu.

comme pour lui enjoindre de ne pas tarder davantage. La reine, mue par un autre volonté que la sienne, qui la dominait, se leva et fit quelques pas vers la porte ; elle se sentait portée pour ainsi dire, et ces yeux de feu la suivaient toujours.

La duchesse de Linarès, la comtesse de Berlips et une autre dame étaient dans le cabinet à côté ; elles virent entrer Anne, se soutenant à peine, très-pâle, et qui leur montra son oratoire, en leur disant :

— Allez, et dites-moi si vous ne voyez rien là.

La duchesse entra, regarda partout, et n'aperçut rien de plus qu'à l'ordinaire. L'autre dame l'avait suivie, pendant que la Berlips s'empressait autour de son élève. Cette autre dame avait été auprès de Louise d'Orléans, comme elle était près de celle-ci, pour s'occuper de ses atours ; elle avait un goût merveilleux.

— Ah ! dit-elle, tout en entrant et spontanément, comme cela sent la feue reine ici !

Marie-Louise se servait d'une senteur qu'elle faisait venir de France et que personne qu'elle n'avait en Espagne. Ses habits et sa peau en étaient imprégnés de façon à laisser comme une traînée après elle. C'étaient les carmélites de la rue du Bouloy à Paris qui la composaient. On ne pouvait la méconnaître, et rien de

plus frappant que l'exclamation de cette dame, qui n'était point prévenue.

La reine, un peu remise, dit à ses dames de se retirer, qu'elle allait chez le roi. Elle ne leur fit point part autrement de sa vision ; le lendemain seulement, elle raconta tout à la duchesse. La reine fut tout étonnée et cruellement frappée de trouver Charles II assis sur son lit, les mains étendues, les yeux hagards, et murmurant des paroles incompréhensibles. Il semblait occupé d'une vision et répondait à des questions qu'on lui adressait.

— Non !... non !... je ne le veux pas... La France, Dieu nous en préserve !... Tu le veux ?... Je t'en supplie, reste !... Oh ! reste !...

Il joignait les mains, il semblait dans une extase ; ses cris se faisaient entendre jusqu'au fond de ses appartements.

— Marie-Louise ! reste !... reste !... Je le ferai, je le ferai... Reste ! oh ! reviens.

Et bien d'autres phrases que lui seul pouvait comprendre, mais que la reine devinait, d'après ce qu'elle avait vu et entendu elle-même. Évidemment, cette vision devait les poursuivre tous les deux. La nuit tout entière se passa pour le roi dans des crises horribles. Il n'avait jamais été dans un pareil état, et, pendant trois

jours, Yousouf, malgré sa science, ne parvint pas à lui rendre le calme, à lui procurer même un instant de sommeil. Le spectre était là sans cesse, lui parlant, le menaçant, ou bien lui prodiguant des mots de tendresse, suivant qu'il se montrait plus ou moins docile. Yousouf croyait qu'il n'y résisterait pas; cependant, après ces deux ou trois jours, il revint non pas à la raison, mais à la vie.

Ce qu'il y eut de plus étrange encore, c'est qu'à la même époque, le cardinal Porto-Carrero fut obsédé aussi de la même vision et des mêmes ordres. Tous ses rêves la lui représentaient et il entendait comme des voix qui lui criaient :

— Sauve l'Espagne! sauve le roi!

Et, certes, le cardinal n'était point un esprit faible, ni facile à frapper. Il fit venir son confesseur, homme d'esprit, auquel il raconta ce qu'il appelait les humeurs sombres de son cerveau en lui recommandant de n'en rien laisser savoir à l'inquisition, attendu qu'on le brûlerait comme sorcier, ou tout au moins comme hanté par les esprits.

Le confesseur lui répondit qu'il ne fallait pas traiter la chose légèrement, et que, si la vision se représentait, c'était par la volonté de Dieu; que, par conséquent, son devoir serait de travailler à ce qui lui était ordonné

par la voix du spectre. Le cardinal avait peine à se rendre; il prétendit encore que c'était une vapeur de son cerveau, causée par des digestions difficiles, ou par un excès de travail. Le confesseur soutint son dire, et s'y employa si bien qu'il décida le président du conseil, surtout en lui racontant ce qui était arrivé à la reine, chose qu'il savait par la duchesse de Linarès.

Tout marchait donc vers ce but. Le cardinal apprit que le roi était fort mal, et il attendit un éclair de mieux, pour tenter sa démarche. A peine eut-il prononcé quelques mots, que Charles II l'interrompit.

— Vous aussi, lui dit-il, vous aussi, vous voulez que je dépouille ma maison pour enrichir mes ennemis?

Le cardinal lui expliqua toutes ses raisons, dont la moindre fut la justice et le droit, toutes les autres étant puisées dans l'intérêt de l'État. Charles II, assez lucide en ce moment, lui répondit qu'il ne pouvait accepter cette nécessité comme un cas de conscience, à moins qu'on ne voulût consulter le pape; mais ce que Sa Sainteté dicterait, il le ferait sur-le-champ, ne voulant pas désobéir en même temps à Dieu et à son représentant sur la terre.

Porto-Carrero mettait d'autant plus de zèle à soutenir cette cause, qu'elle était celle de sa vengeance. La maison d'Autriche l'avait trop offensé pour qu'il lui

pardonnât jamais, et rien ne pouvait lui être plus agréable que de contribuer à lui enlever l'Espagne. La lettre au pape fut écrite immédiatement et partit le jour même.

La reine saisit cette occasion d'obéir aux commandements qu'elle avait reçus; elle parlait sans cesse au roi des propositions du cardinal, de ce qu'elle et lui avaient entendu, des ordres donnés par le spectre de Marie-Louise.

— C'est la volonté du ciel, sire, obéissez !

— C'est peut-être l'esprit des ténèbres qui revêt cette forme chérie pour m'égarer. Anne, il faut attendre la réponse de Sa Sainteté; elle nous guidera dans ce dédale où nous sommes ; nous nous soumettrons à ses ordres en bons chrétiens.

XXVI

Cependant, les visions continuaient, et l'humeur du roi était de plus en plus sombre. Il s'enfermait des heures entières dans son cabinet pour voir sa Louise, disait-il, pour l'entendre, pour la retrouver. La reine venait en vain frapper à sa porte, il la renvoyait comme les autres, ne voulant pas être dérangé. Un jour, il

sortit au moment où on s'y attendait le moins, en criant qu'il voulait partir pour l'Escurial, qu'*elle* l'attendait là, qu'il la reverrait mieux encore et qu'il fallait se hâter de s'y rendre.

La reine le suivit ; il ne l'en empêcha pas, mais il ne l'y engagea pas non plus, et il répétait souvent :

— Elle n'est pas morte ! elle n'est pas morte ! je le saurai bien tout à l'heure.

On arriva à l'Escurial la nuit, par une nuit bien sombre d'automne. Le roi, au lieu de descendre au palais, s'en alla directement à ce petit appartement de Philippe II dont une fenêtre donnait sur l'église. Il ordonna assez brusquement à la reine de le suivre.

— Il faut que vous voyiez par vos yeux ce qui est, afin de ne pas croire qu'on vous a trompée et de ne plus réclamer ce qui n'est pas à vous.

Anne ne comprit pas ses paroles ; elle les attribua à sa folie, et le suivit résignée, heureuse de ce qu'il la désirait près de lui. Depuis longtemps, il la renvoyait presque toujours. Yousouf voulut entrer avec Leurs Majestés, ainsi que la camarera-mayor et quelques femmes de la reine.

— Non ! dit brusquement le roi, la reine seule ; et, à minuit, le supérieur des Hyéronimites avec trois de ses moines, viendra frapper à ma porte ; je ne veux,

ce soir, nulle autre personne qu'eux, entendez-vous !

On obéit : que le roi soit fou ou qu'il soit sage, on lui obéit toujours ; ce n'est pas un homme, il représente la royauté, la plus auguste chose de ce monde, après la religion.

Charles II entra le premier dans ces petites chambres ressemblant à des cellules, Anne le suivait. On obtint à grand'peine que Yousouf et deux ou trois serviteurs entreraient dans une antichambre borgne, qui les précédait. Il alla tout droit à l'oratoire, et ouvrit les fenêtres de la tribune. L'église était déserte à cette heure ; une magnifique lampe d'or, présent du roi Philippe II, éclairait l'autel, et l'on distinguait dans l'ombre l'entrée du caveau. Charles s'agenouilla :

— Priez, madame, priez ! dit-il à la reine, qu'il ne tutoyait presque jamais, en dépit de l'usage. Nous avons besoin, cette nuit, de la force de Dieu.

— Seigneur ! pensa la reine, que médite-t-il, et que va-t-il se passer ici !

Le roi pria tout haut, se frappant la poitrine à coups redoublés, demandant pardon de ses offenses, appelant à grands cris sa Louise adorée, qui avait promis de venir et qui ne paraissait pas.

— Allons ! ajoutait-il d'un ton résigné, elle reviendra, il faut attendre, il n'est pas l'heure.

Il n'y avait aucune lumière dans cet oratoire; la reine avait une frayeur dont elle n'était pas maîtresse, ses dents claquaient, ses tempes battaient, elle en entendait le bruit. Seule avec un fou, dans ce lieu terrible, entourée de prodiges et d'apparitions, le cœur le plus ferme eût été ébranlé.

— Ah! murmura-t-elle, je me meurs!

— Non, vous ne mourrez pas, Anne! Louise non plus n'est pas morte : vous allez la voir, et vous l'aimerez, et elle vous aimera parce que vous êtes bonne. Un peu de patience encore, l'heure sonnera bientôt.

La reine ne pouvait deviner ce qui devait arriver à cette heure terrible; mais elle en frissonnait d'avance, ce devait être quelque chose d'épouvantable.

Elle n'osait interroger le roi, elle n'osait même regarder autour d'elle; son imagination ne lui présentait que des images horribles, elle fermait les yeux pour ne rien voir. Il la tint plus de deux heures dans cette position, dont rien ne peut exprimer l'horreur. Une grande horloge, placée devant ses yeux dans la chapelle, sonnait les heures avec un fracas à remuer toute l'église; lorsqu'elle frappa les douze coups de minuit, le roi se leva comme un automate poussé par un ressort.

— Voici le moment! s'écria-t-il.

Et il s'en alla jusqu'à l'antichambre appeler le prieur et les moines qu'il avait demandés et qui l'attendaient.

Pour comprendre l'incroyable scène qui va suivre, quelques mots d'explication sont nécessaires; il faut raconter comment est organisée la sépulture des rois catholiques; sans quoi, l'on ne me comprendrait pas.

L'Escurial, on le sait, est en même temps un palais et un couvent où se trouvent des moines institués pour veiller sur les tombeaux de la famille royale. Cela ne ressemble point à notre Saint-Denis, et c'est organisé tout autrement.

Les rois sont dans des caveaux. Il n'y en avait pas encore beaucoup alors, puisque cela n'existe que depuis Philippe IV. On descend à ce Panthéon par un escalier assez beau, au milieu duquel se trouve une porte, après cinq ou six marches qu'il faut monter, depuis l'autre degré qui va à ces tombeaux. Là se trouve une chambre assez longue, avec une grande fenêtre en face de la porte. Le seul meuble de cette pièce est une grande et longue table, placée au milieu.

Après cette pièce s'en trouve une autre, qui ressemble à une bibliothèque avec des rayons tout autour ; mais, au lieu de livres, ce sont des cercueils posés sur des tablettes, recouverts de velours et de damas, avec des

clous d'or. Ces cercueils sont ceux des reines qui n'ont pas eu d'enfants, et des infants. Les reines ayant donné des héritiers à la couronne sont descendues comme les rois dans le Panthéon en bas, où l'on voit de magnifiques tombes. Mais les uns et les autres passent d'abord par cette première chambre, dont j'ai parlé et qui s'appelle le *pourrissoir*. Là, on les met, pendant un certain temps, dans des niches creusées dans la muraille, que l'on recrépit par-dessus, de sorte qu'il n'y paraît rien. Ils y restent jusqu'à ce qu'on juge les os dépouillés de leur chair ; après quoi, on les porte dans ces petits cercueils à rayons, où ne sont plus que les squelettes. Un moine et les médecins attachés à l'établissement jugent, à la vue du corps, à l'état où il est, combien de mois, combien d'années il doit rester dans cette sorte de purgatoire, et, lorsque le temps est venu, ils procèdent à la translation, sans aucune cérémonie.

C'est dans ce séjour funèbre que nous devons descendre, et c'est là que va se dénouer cette grande tragédie qui disposa du sort de tant de peuples.

Aussitôt que Charles II aperçut le supérieur et les moines, il leur fit signe de le suivre et les emmena avec lui près de la reine, dans l'oratoire. Ils étaient aussi étonnés et intrigués qu'elle.

— Fermez les portes ! leur disait-il, fermez-les bien, que nul ne nous entende.

Ils obéissaient, tout en se demandant où ils allaient et ce qu'ils allaient faire. Arrivé à la tribune, Charles montra la fenêtre ouverte sur l'église et dit :

— Nous allons descendre, mon père.

— Où cela, sire ?

— Vous le saurez tout à l'heure ; suivez-moi d'abord. Et toi aussi, Anne ; c'est le moment que je t'ai promis.

Il paraissait calme, presque souriant, et marchait d'un pas ferme. La reine n'avait pas une goutte de sang dans les veines ; il lui prit la main et l'entraîna vers un petit escalier conduisant de cette tribune derrière le chœur. Ils arrivèrent en bas, le prieur demanda alors ce qu'il fallait faire.

— Aller dans les caveaux, mon père.

— Et pourquoi, sire, à cette heure ?

— Parce que je le veux et parce que j'y ai affaire. Montrez-moi le chemin.

Quand il allait prier sur ce qu'il croyait la tombe de la feue reine, il s'arrêtait à l'entrée du caveau et s'agenouillait, baisait la terre, cherchait à l'embrasser, faisait enfin les extravagances que j'ai décrites plus haut ; mais, en cette occasion, avec son projet, il lui fallait davantage.

— Où est la feue reine ? demanda-t-il.

— Mon Dieu! que veut-il faire? pensa la reine. Ayez pitié de nous!

— Sire, la feue reine est où elle doit être suivant nos usages, et suivant les lois de l'Église, vous n'en doutez pas.

— Où est-elle? Dites-le-moi, dites-le-moi sur-le-champ. Je veux le savoir.

— Mais, sire...

— Dites-le moi, je le veux!

— Sire, elle est dans le pourrissoir.

— Où est ce pourrissoir? Conduisez-moi là.

D'ordinaire, les rois ne visitent guère les lieux funèbres de leur vivant. Celui-ci, qui adorait les tombeaux, qui y eût volontiers passé sa vie, n'en connaissait pas encore tous les mystères. Il ne s'en doutait même pas. Le prieur hésita à obéir, la raison de son maître ne lui semblait pas saine en ce moment, et la présence de la reine ne le rassurait pas.

— Mon père, répéta le roi en frappant du pied, je le veux!

Le prieur s'inclina en signe de soumission et s'en alla vers cet escalier, où le roi le suivit, entraînant Anne avec lui. Ils descendirent les quelques marches, remontèrent les autres, et entrèrent enfin dans ce pourrissoir, que la lune éclairait comme en plein jour; ils

n'avaient pas d'autre lumière; les lampes de l'église et des montées leur avaient suffi. Charles II, à l'aspect de ces murailles nues et luisantes, se récria :

— Vous me trompez, elle n'est pas là!

— Pardonnez-moi, sire, elle est ici.

Et il touchait un endroit de cette muraille assez près de la fenêtre.

— Je veux la voir, reprit tranquillement le roi.

— La voir, sire? Votre Majesté n'a pas réfléchi, sans doute.

— J'ai réfléchi, et je veux la voir à l'instant. Ouvrez ce mur, vous devez en avoir les moyens, ouvrez sa tombe, et montrez-la-moi.

— Horreur et profanation! s'écria la reine en se détournant.

— Mais, sire... c'est impossible, vous n'y songez pas! violer une tombe, c'est un sacrilége.

— Elle m'a ordonné de le faire, et je le ferai. Obéissez; si vous me résistez, votre robe ne garantira pas votre cou, je vous en jure ma foi royale.

Après une longue résistance encore, le supérieur, obligé, contraint de se soumettre, envoya ses moines prendre, dans le lieu où on les déposait, les instruments nécessaires, et l'acte de profanation commença. Le roi les surveillait lui-même, il les aidait au besoin. La

reine et le prieur étaient agenouillés et priaient avec ferveur. Je l'ai dit, la lune seule éclairait cette scène.

Le cercueil fut bientôt à découvert ; le roi le voulut tirer lui-même de cette niche ; mais ses forces le trahirent, il fut obligé de laisser ce soin aux moines. On le posa sur la table, et puis les religieux s'arrêtèrent.

— Déclouez-le, reprit Charles.

Le prieur intervint encore, espérant empêcher cette œuvre de dévastation ; la reine, demi-morte, était incapable de prononcer une parole. Le roi répéta son ordre, les frères obéirent. Une odeur horrible se répandit dans le caveau, et un cadavre, dans un état de décomposition très-avancée, se montra aux yeux des spectateurs épouvantés. Les religieux tombèrent à genoux la face contre terre. Le roi poussa un cri de joie.

— Ah! la voilà, c'est elle! c'est bien elle! je la reconnais ; je reconnais sa beauté. Louise, ma Louise chérie!

Et, se jetant sur ces lambeaux infects, il chercha des lèvres pourries pour les couvrir de ses baisers. Il appela sa femme, sa bien-aimée femme, lui donna les noms les plus tendres, essaya de soulever ces débris humains pour les serrer dans ses bras. Ils lui échappèrent et retombèrent avec un bruit sans nom dans le cercueil, qui ne voulait pas les rendre.

Alors, ce qui se passa ne peut être décrit : cet insensé se livra aux délires les plus effrayants ; il y eut comme une lutte entre la vie et la mort, entre ce cadavre à demi putréfié et cet autre cadavre qui marchait, qui parlait, et qui ne vivait pas de la vie des hommes néanmoins, car son esprit n'existait plus, et son corps s'en allait mourir bientôt. Au milieu de ces transports, de ces cris, de ces baisers frénétiques, le roi, qui, dans son égarement, croyait revoir sa Louise bien-aimée aussi belle, aussi jeune qu'au temps de son mariage, le roi, qui lui parlait, qui croyait l'entendre, lui jura solennellement qu'il obéirait à ses vœux et qu'il donnerait sa couronne à celui qu'elle lui avait désigné.

Il avait bien oublié la pauvre femme étendue à ses pieds, sans connaissance, hors d'état de supporter cette scène. On ne peut dire le temps que tout cela dura ; la lune s'était voilée, comme pour ne pas assister à ce sacrilége. Un de ses rayons tomba sur le cercueil ouvert et en fouilla le terrible désordre. En ce moment, soit qu'un éclair de raison revînt au malheureux roi, soit que ses forces fussent à bout après l'abominable scène qu'il venait de jouer, il poussa un grand cri, et tomba comme foudroyé à côté de la reine, entraînant avec lui le cercueil, dont les débris s'échappèrent et se répandirent autour d'eux.

Il ne faut pas croire que j'exagère; ce que je dis là est une vérité historique, connue de bien des gens et dont les témoins existent encore; mais je ne crois pas que rien de plus horrible se soit vu dans les siècles passés.

La reine en eut la fièvre chaude et le délire pendant plus de quinze jours.

Le roi ne mourut pas de ce coup, il vécut encore quelques semaines. Mais, avant de mourir, il fit son testament en faveur du duc d'Anjou, que Sa Sainteté lui déclara être son héritier légitime et que nous avons vu régner sous le nom de Philippe V.

Charles II, depuis ce moment, ne reprit pas sa raison et ne reconnut pas la reine, ou, du moins, si peu d'instants, qu'à peine eut-elle le temps de s'en apercevoir. Le testament fut fait lorsqu'elle était elle-même incapable de rien voir et de rien entendre.

Après la mort du roi, sa douleur fut aussi grande que son amour; ce sont de ces sentiments qu'il faut voiler, on ne les exprime pas.

Elle se retira à Bayonne, où elle vécut longtemps, entourée de quelques serviteurs, avec une bien petite cour, dans une retraite profonde et une tristesse que rien ne consola. A peine lui donnait-on de quoi vivre. M. de Saint-Simon, qui l'a vue en passant lors de son

ambassade de Madrid, m'a dit qu'elle était encore belle, mais qu'elle manquait de tout. Sa maison n'avait que deux fenêtres de front!

On ne voulut jamais croire à sa sincérité envers la France, et on l'en punit. Justice des hommes!

Cette femme n'aima qu'un homme, son mari! Il était fou, et il la laissa mourir aussi pure, aussi immaculée que le jour où sa mère la présenta au baptême. Quelle destinée!

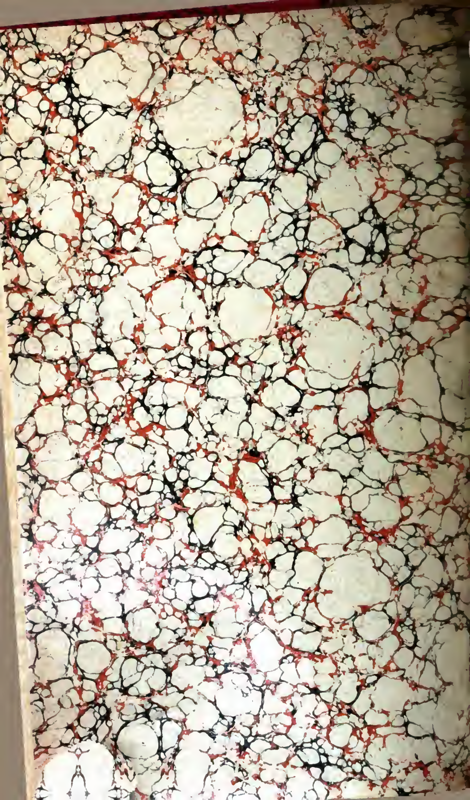
Le pauvre d'Astorga est mort il n'y a pas longtemps, soigné par Yousouf, et sans vouloir quitter sa chapelle.

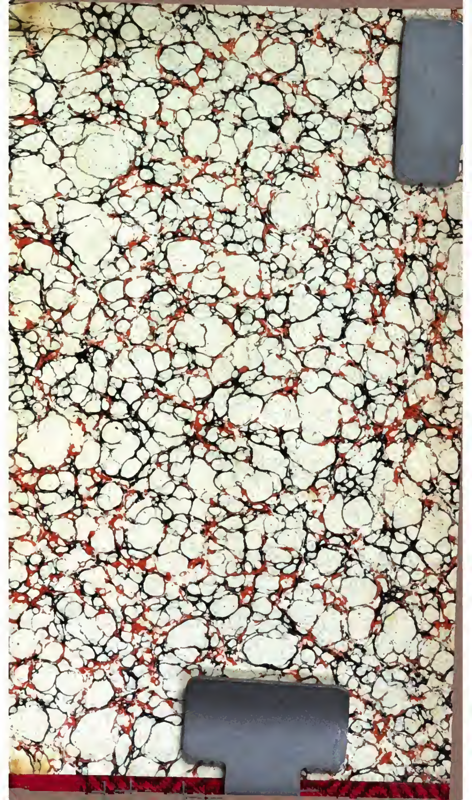
Le pauvre Darmstadt a été tué au Mont-Jouy, dans la guerre de la succession, voulant lutter contre Philippe V, qui ne traitait pas sa reine adorée comme elle devait l'être. Deux victimes de l'amour impossible!

Voilà ce que j'ai promis de raconter; maintenant, j'ai fini et je m'arrête. Je voudrais avoir amusé ceux qui me liront. Qu'ils sachent bien, du moins, que j'ai fait de l'histoire, et de l'histoire vraie; j'ai tâché d'être impartiale. J'aime mieux l'indulgence que la rigueur, et j'espère qu'on ne me refusera pas ce que j'accorde aux autres.

FIN.

Clichy. — Impr. de Maurice Loignon et Cie, rue du Bac-d'Asnières, 12






Bl